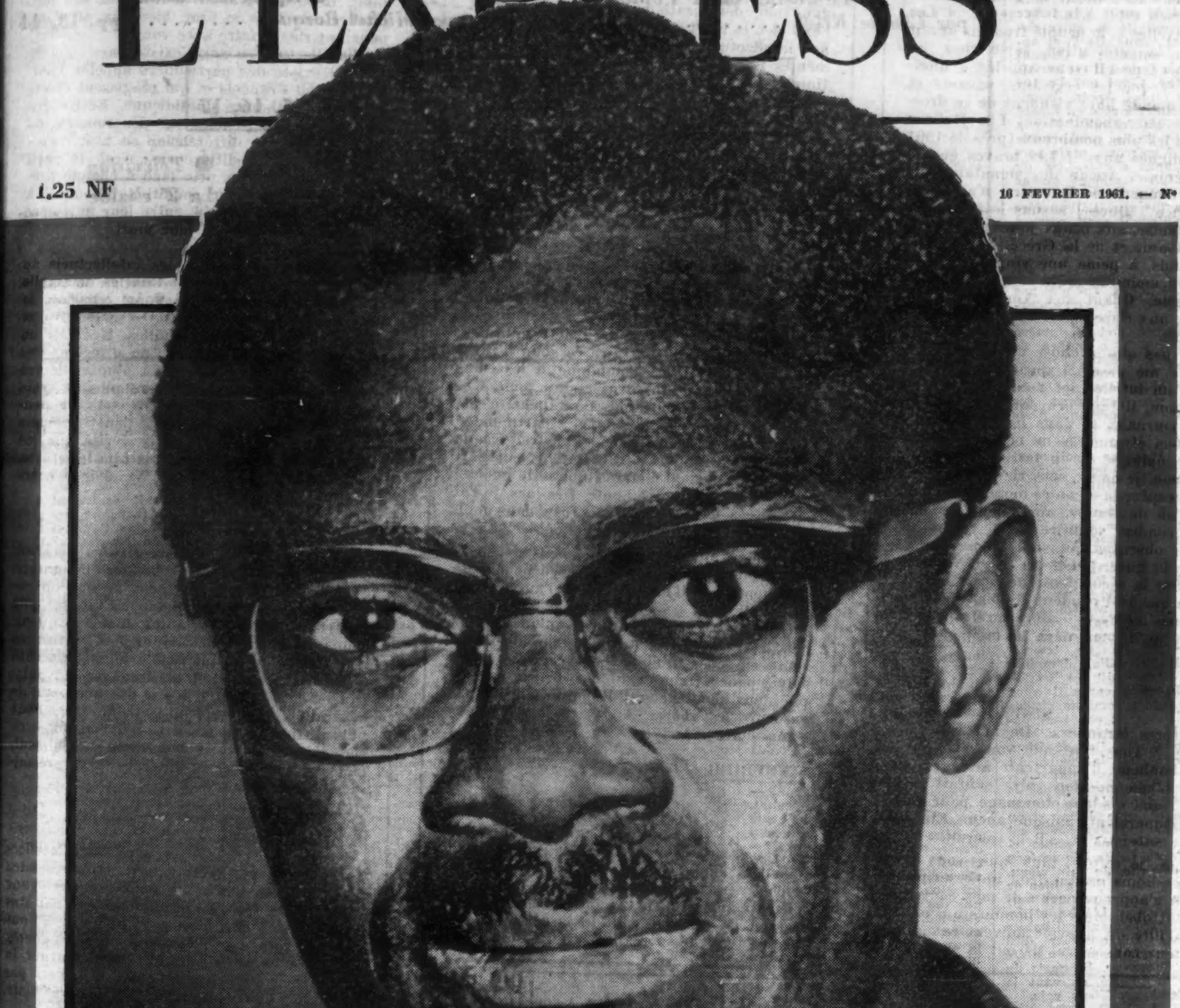
ABBAS M'A DIT...

par JULES ROY (pp. 10-11)

L'EXPRESS

1,25 NF

16 FEVRIER 1961. — N° 508.



BOURGUIBA
GAULLE ET LA PAIX

par P. MENDÈS FRANCE

(pp. 8, 9.)

(Dalmas.)

PATRICE LUMUMBA.

« Ils se partagent mes vêtements, ils tirent au sort ma tunique. »

(Psaumes, XXII, 18-19.)

B (★★★★★

Courrier

Cette semaine

● Ferhat Abbas m'a dit... *par Jules Roy* .... pp. 10, 11

● De Gaulle, Bourguiba et la paix *par P. Mendès France* ...... pp. 8, 9

● Le dossier de Mᵉ Popie *par Claude Krief* .... p. 12

● Après Lumumba *par Michel Bosquet* .... pp. 13, 14

La longue chasse (II) *La mission secrète d'Arthur Pier* ...... pp. 15, 16, 17

● *Astronautique* — Mission vers Vénus *par A. Ducrocq* .. p. 25

● *Lettres* — « Les Paravents » de Genet *par Michel Butor* .. p. 29

● *Télévision* — La 2ᵉ chaîne *par J. Derogy* .. pp. 34, 35

● La mission de Mohamed Masmoudi, par JEAN DANIEL, pp. 3, 4 ● Le dessin de JEAN EFFEL, p. 5 ● La semaine politique, pp. 6, 7 ● Madame EXPRESS, pp. 19 à 24 ● La science, par JACQUES BURMAND, p. 26 ● Les Springboks à Paris, par JEAN MEUNIER, p. 27 ● La vente du C.N.E., par ANNE GUERIN, p. 28 ● Le cas Nietzsche, par JEAN DUVIGNAUD, pp. 30, 31 ● Juan Goytisolo, par MADELEINE CHAPSAL, p. 32 ● Fantômas, par BOILEAU-NARCEJAC, p. 32 ● La télévision, par ARMAND SALACROU, p. 33 ● Les expositions, par J.-F. CHABRUN, p. 35 ● Le cinéma, par MORVAN LEBESQUE, p. 36 ● Le théâtre, par R. KANTERS, p. 37 ● A l'Opéra-Comique, par CAMILLE RAMEAU, p. 38 ● Le Bloc-Notes de FRANÇOIS MAURIAC, p. 40.

DEMANDE OSMANI !

Je me nomme Osmani Mohamed. Je suis un petit cultivateur et j'habite L'Arba (Alger). Au mois de février 1960, mon fils se trouvait dans notre jardin à côté de la maison en train de ramasser des poireaux. Des militaires des unités territoriales qui étaient de garde à la ferme Pello à proximité de notre domicile, sont venus. Ils l'ont appelé et lui ont dit : « Osmani viens voir. » Quand il est arrivé, ils l'ont tué. Celui qui l'a tué se nomme Liobel. Après, ils ont mis un pistolet à côté en disant que c'était un fellagha. Il y a eu enquête de la gendarmerie (adjudant Vigneron), mais personne ne nous a crus, ou du moins a fait semblant de ne pas nous croire. Pourtant, comment mon fils aurait-il pu être fellagha puisqu'il était recensé par les militaires et que tout le monde pouvait le voir travailler tous les jours sur notre terre ? Et le pistolet : on sait à qui il était mais on n'a pas fait d'enquête sérieuse : pourquoi on n'a pas pris les empreintes digitales et le numéro du pistolet, il y a moyen de savoir à qui il était. Tout le monde, à L'Arba, connaît la vérité et beaucoup sont indignés, qui sont pas seulement des musulmans, mais personne n'ose rien dire car dans ce pays on est arrêté, torturé (passé à la gègène), tué plus facilement qu'une mouche. Et puis, au mois de novembre, le capitaine Guéno, qui commande le 117ᵉ R.I. à L'Arba, est venu me trouver. Il m'a dit : « Je te donne huit jours pour déménager, je vais démolir ta maison. » Et j'ai demandé pourquoi. Il m'a dit : « C'est la loi. » Pourtant, on n'a rien trouvé chez moi, ni cache, ni arme, ni fellagha : rien. D'ailleurs, sans ça, on m'aurait tué comme on tue les autres chez qui on trouve, comme Kartali. J'ai demandé 15 jours, il m'a dit : « Non, 8 jours. » Et voilà, après, ils sont venus avec des camions et des gros outils, et ils ont tout démoli et bien écarté les débris. Plus rien. Voilà. Devant Dieu, je jure que c'est la vérité. Au mois de novembre, comme ça, 60 maisons de musulmans ils ont démoli dans L'Arba et sans nous reloger. Rien. Même si on n'avait rien fait. Mon fils il est mort, il avait une femme et deux enfants, petits. Ma maison elle est détruite. Je suis vieux. C'est pas juste, et il y a bien de la misère pour les pauvres musulmans. Viens à L'Arba, et demande à voir Osmani qui habite maintenant au quartier d'El Fass, après que sa maison a été démolie. Demande. Français du pays de la liberté, ça vaut la peine. Demande. Viens voir.

OSMANI MOHAMED,
L'Arba.

LE TEMPS DE L'ACTION

Je suis de ceux pour qui une vie humaine est sacrée et chaque jour des hommes meurent en Algérie ; la guillotine continue à fonctionner pour des « rebelles » algériens condamnés par des tribunaux français. On nous rebat les oreilles de prétendues négociations secrètes, mais rien ne prouve qu'il y ait (et seulement) des « contacts » sérieux. Pendant ce temps, la France perd les meilleurs de ses fils, morts ou ébranlés par ce qu'ils peuvent voir et comprendre là-bas. C'est une perte et une chance dont on ne mesure pas l'étendue, les pieds sous la table ou le nez sur l'écran de télé.

Alors, il faut obliger Abbas et de Gaulle à négocier, à faire cesser la guerre et ses séquelles. Les manifestations, les débrayages ne gênent en rien d'hypothétiques négociations secrètes, ils ne peuvent que les rendre concrètes. Et c'est à de Gaulle que nous devons, nous Français, faire entendre nos volontés. Qu'importe que l'on ait voté oui, non ou... rien. Le temps n'est pas au regret, il est toujours à l'action.

CLAUDE DE BELLEMANIÈRE,
Paris.

COMME NOS PERES

Je rentre dans la ville de province où je suis depuis plusieurs mois sous-lieutenant de réserve. Je viens de lire les extraits du journal de prison de Jacques Charby (« L'Express », n° du 2 février). Et mes sentiments permanents de révolte contre cette guerre et les moyens qui y sont employés s'en trouvent encore une fois exacerbés. Qu'est-ce que l'on peut faire individuellement contre cela — les tortures, les condamnations à mort, les sévices de toutes sortes infligés aux Arabes — qu'est-ce que je peux faire ? Si vous avez une réponse, je vous supplie de me la donner (...).

Vous seul — votre journal — vous préoccupez des jeunes. Vous êtes sans doute la seule planche de salut de beaucoup d'entre nous. En avez-vous conscience ? Mais l'espoir ne peut vivre de rien. S'il n'y a pas de solution, s'il n'y a rien que nous puissions faire pour le peuple algérien, alors il en sera fini de notre jeunesse. Nous deviendrons, je le sens — cela se remarque chez ceux qui reviennent d'Algérie — comme nos pères, simplement préoccupés de notre petit bonheur bourgeois, de notre petit bien-être...

G. D.,
X...

A LA GARE DE L'EST

Il y a quelques jours, je me trouvais au départ du train de 24 heures pour Trèves, Coblence, etc., à la gare de l'Est, train spécial qui reconduisait dans leurs unités un grand nombre de militaires permissionnaires.

Ce retour était, si j'en juge par le cas de celui que j'accompagnais, le dernier avant un prochain départ vers l'Algérie.

L'atmosphère générale de la gare devait, avant minuit, ressembler à tous les jours de rentrées de permission.

La personne que j'accompagnais avait trouvé place dans les premiers wagons tandis qu'un grand nombre de ses camarades s'empilaient en queue.

Lorsque le train s'ébranla, les civils qui se trouvaient là purent assister à ce phénomène. Tous les militaires, unanimes — et j'ai vu devant moi défiler tout le train — criaient à pleins poumons : « Paix en Algérie. »

Je pense que, plus que toutes les hypothèses et toutes les interviews, ce départ pouvait donner une idée exacte de ce que pense « l'Armée », mais la vraie, à savoir celle des soldats.

C. BONNEL,
Meudon (S-et-O.).

PAUVRE Mme SINE !

A en juger par les 18 portraits qu'il a faits d'elle (à la manière de Bernard Buffet), Siné n'a pas plus de respect pour son épouse que pour les militaires ou les curés. Pauvre Mme Siné ! Ou bien faut-il croire que, pour une fois, les portraits étaient réalistes ? Je

dirai alors : pauvre Siné ! Et cela m'expliquerait bien des aigreurs de votre enfant terrible du dessin.

CH. LAUZUN,
Avignon.

[A l'intention de M. Lauzun, nous avons demandé à Mme Siné l'autorisation de publier sa photo. (Voir ci-dessus.)]

UN LYCEEN MUSULMAN

Au lycée Basset de Mostaganem, en Algérie, où je suis les cours de première en vue de présenter le bac, nous sommes souvent amenés à parler de démocratie, égalité, fraternité... principes si chers à des philosophes comme Rousseau, Montesquieu.

Musulman moi-même, de souche algérienne, de culture purement française, vouant une grande admiration à la France, j'ai assisté, à l'occasion du conseil de révision de la classe 1962, à un événement bouleversant. Européens et Musulmans attendaient depuis 7 h. 30 du matin pour passer devant les « Conseils ». Grelottant sous un froid matinal assez rude, les « Arabes » attendirent pendant deux heures avant de voir leur tour arriver. Durant ces deux heures, les Européens seuls s'étaient présentés devant le Conseil, les Arabes passant après les Européens. Tous les discours du général de Gaulle ou d'autres dirigeants français n'ont pas changé cet état de choses qui dure depuis de longues années et qui, dit-on, durera encore.

La ségrégation raciale aux Etats-Unis et l'apartheid de l'Afrique du Sud ont au moins le mérite de ne pas se dissimuler à l'opinion internationale.

A. B.,
Mostaganem.

LES NON-VIOLENTS

Je veux vous signaler le cas de Christian Fiquet, membre de l'Action civique non violente, que les autorités s'apprêtent à envoyer de force en Algérie. Mobilisé en septembre 1959, il possède le grade de brigadier. Le 29 décembre, à la fin de sa permission d'A.F.N., il rejoignit le chantier de Chenay-Gagny (Seine-et-Oise), ouvert par l'A.C.N.V. Il envoya en même temps une lettre à son chef de corps et au président de la République afin de leur exposer les raisons de son acte et leur déclarer qu'il n'accepterait désormais qu'un service civil. Ce n'est que le 16 janvier que les autorités vinrent l'arrêter sur le chantier. Il n'opposa aucune résistance et refusa simplement de revêtir l'uniforme et de porter à nouveau les armes. Après divers transferts, il aboutit à Marseille, où il était encore mardi 31 janvier. Christian doit être maintenant transféré en Algérie. Avec tous les membres de l'A.C.N.V. et tous ceux qui exigent l'application de la justice en toutes circonstances, nous réclamons que, si Christian Fiquet doit être inculpé, il le soit légalement. Son transfert en Algérie, fait de force et contre son gré, entraînera la perte de toutes traces de notre ami Christian, l'exposera à toutes les injustices et ouvrira la porte à tous les abus et illégalités contre les jeunes qui refusent de partir en Algérie au nom de leur conscience.

J. DANIEL,
Saint-Denis.

8.000 LIVRES POUR MOSCOU

C'est avec étonnement que j'ai lu l'article de Robert Kanters intitulé « 50 livres pour Moscou » et paru dans « L'Express » n° 504 du 9 février 1961.

Je comprends que M. Kanters puisse ne pas connaître la sélection des « 50 livres de l'année », mais dans ce cas, il aurait dû tout simplement s'abstenir d'écrire ou, ce qui aurait été la moindre des choses, se renseigner préalablement pour avoir toutes les précisions qui lui étaient nécessaires.

Il aurait alors appris que cette sélection qui est faite annuellement et en fonction des qualités techniques des livres — typographie, mise en page, papier, présentation générale, etc. — existe dans presque tous les pays, y compris ceux de l'Est.

Il aurait également su que l'Edition française sera présente à Moscou, au Pavillon culturel, avec 5.000 (cinq mille) titres en plusieurs exemplaires de toutes les disciplines, soit un total de 7 à 8.000 ouvrages sélectionnés, eux, d'après leurs qualités intellectuelles, et que la sélection des « 50 livres de l'année » occupera dans cet « océan » d'ouvrages un coin important mais discret.

Il n'aurait pas prétendu alors qu'avec « Peignez, laquez, vernissez vous-même » ou les « Contes d'Agate », M. Krouchtchev aura en main la somme de la sagesse occidentale.

Cette sélection a pour but d'encourager les éditeurs qui font un effort de présentation dans leur production ; c'est donc une entreprise qu'il faut stimuler et non « démolir » méchamment comme l'a fait Robert Kanters.

FRANCIS TRÉBINJAC,

Secrétaire Général du Comité permanent des Expositions du Livre et des Arts Graphiques Français.

[En commençant mon article par la première phrase de la première « Provinciale » (de Pascal) je savais que lecteurs, éditeurs et libraires saisiraient l'ironie. Je n'avais pas pensé à M. Trébinjac. Il a pourtant de bonnes lectures, puisqu'il rectifie dans « L'Express » ce qu'il laisse passer pour l'essentiel dans la grande presse d'information (cf. par exemple « Le Figaro » du 4 février). Mais il lit vite (j'avais indiqué que les 50 livres étaient choisis pour leur présentation matérielle) et il lit mal quand il prend au pied de la lettre un passage où je feignais de confondre avec un petit manuel d'auto-vernissage ces pures manifestations du génie contemporain que je respecte autant que personne, la peinture de Buffet, la prose de Montherlant et l'éloquence politique. Je n'avais pas cru devoir citer, je l'avoue, MM. Payan, Chilotti, Finot, Guillot, Espagne, Corset, Maltête, Grivot, Zarnecki, Gindertael (« O mon Père ! lui dis-je tout effrayé, tous ces gens-là étaient-ils chrétiens? », « 5ᵉ Provinciale ») parce que leurs mérites personnels ne me paraissaient pas plus en cause que ceux de l'abbé Prévost, de Van Gogh, Goya, Swift, Vinci et Larousse. Mais on ne m'ôtera pas de l'esprit que cette liste est établie sans tenir une balance suffisante entre le contenant et le contenu dans ce qui honore l'édition française. M. Trébinjac a bien raison, il faut se dépêcher de noyer discrètement ces 50 volumes dans un océan de 8.000 livres (qui ne seraient pas choisis par lui). — R. K.]

RESEAU FOURNIER

● *Lecteurs de la région parisienne.* — La prochaine réunion des Amis de « L'Express » des groupes A (2ᵉ, 8ᵉ, 9ᵉ, 17ᵉ, 18ᵉ arrondissements et banlieue Saint-Lazare) et B (5ᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ, 13ᵉ, 14ᵉ, 15ᵉ) aura lieu le 24 février à 21 h., avec la participation de Morvan Lebesque, dans la salle habituelle. Invitations : Nicole Mestre, 91, Champs-Elysées.

FORUMS REGIONAUX

● *Haut-Rhin.* — Le Forum de Mulhouse organise une conférence-débat le 24 février, à 20 h. 30, salle d'Honneur de la Société Industrielle, avec le concours du docteur Weill-Hallé sur « Le contrôle des naissances ».

● *Pyrénées-Orientales.* — Le Forum et le Réseau de Défense Républicaine de Perpignan organisent, le lundi 20 février, à 21 h., dans la salle habituelle, un colloque-débat sur « Le Problème africain ».

● *Allier.* — Le Forum de Montluçon organise, le 22 février, à 20 h. 45, salle du Vieux Château, une réunion avec la participation d'Harris Puisais et Morvan Lebesque, qui parlera de « La Presse et l'Information ».

Bouches-du-Rhône. — Le C.I.E.P. d'Aix-en-Provence organise une conférence avec Michel del Castillo, « L'Espagne 22 ans après », lundi 20 février, à 21 heures, salle des mariages, à la mairie d'Aix.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
16, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. Presse-Union.
Le resp. de la publication :
J.-J. Servan-Schreiber.

(7e année)
328e semaine
de la guerre
d'Algérie.

M. MASMOUDI AVEC UN REPRÉSENTANT DU G.P.R.A. (*).
Entre les épées de la guerre froide.
(Kahla.)

ALGÉRIE

La mission Masmoudi

● ***M. Mohamed Masmoudi joue encore cette semaine un rôle capital entre Paris, Tunis et Zurich (où se trouve M. Bourguiba). Va-t-il réussir ?***

LUNDI soir, j'ai demandé à Ferhat Abbas si l'exposé que venait de faire Mohamed Masmoudi devant les membres du G.P.R.A. lui paraissait avoir fait avancer les choses. Le chef du F.L.N. m'a déclaré : « *Tout ce que je peux dire, c'est que Masmoudi a fait un remarquable travail.* » Peu après, je rencontrai un diplomate, membre d'une importante ambassade étrangère à Paris, et à qui un ministre français avait tenu la veille exactement le même langage. C'est une date dans l'histoire de la guerre d'Algérie. Sans doute n'en sommes-nous encore qu'aux paroles. Mais il s'agit du contact le plus direct que le F.L.N. ait jamais eu avec de Gaulle. Or, de ce contact, chacun maintenant paraît se féliciter.

Si les Algériens et les Tunisiens ont pu se mettre d'accord après les difficultés de la semaine dernière, c'est en raison du sucès de la mission Masmoudi. Celui-ci a en effet repporté de Paris :

1° L'assurance d'un parallélisme entre la rencontre de Gaulle-Bourguiba et un contact direct avec Ferhat Abbas. On attend dès la semaine prochaine, à Tunis, l'arrivée d'une haute personnalité française envoyée comme émissaire auprès du G.P.R.A.

2° La promesse de certaines mesures, dont le rapprochement de Paris de Ben Bella, qui pourrait se faire très rapidement.

Peut-on dire pourtant que l'on se dirige sûrement vers la négociation ? Pas encore. Voici venir, en effet, pour Mohamed Masmoudi une nouvelle semaine de haute voltige. Après Tunis et le G.P.R.A., Zurich avec M. Bourguiba puis à nouveau Paris chez le général de Gaulle. Puisse cette semaine ressembler à la précédente, c'est ce qu'espèrent Tunisiens, Français et aussi — fait capital — Algériens. Mais c'est aussi ce que craignent de nombreuses forces et dont l'inventaire récent, à Tunis, vient de remplir de stupeur : on ne se doutait guère, jusque-là, que les partisans de la politique du pire, les doctrinaires et les stratèges de la continuation de la guerre étaient si nombreux et disposaient d'atouts si décisifs. La haute voltige consiste ainsi à se maintenir dans un équilibre tel que l'on ne donne à ces forces aucune prise. Pour cet enjeu capital, la petite Tunisie est une nouvelle fois amenée à jouer l'une des parties les plus délicates de son destin. Une partie qui peut contenir pour elle plus de risques que d'avantages.

Pour bien comprendre ces risques, il faut voir dans le détail en quoi a consisté le succès tunisien de la semaine dernière. Autrement dit, en quoi consiste l'abandon par les Algériens de cette attitude de réserve, de tiédeur et de réticences qu'ils ont adoptée au moment de l'invitation de M. Bourguiba par le général de Gaulle. La différence entre les réflexes tunisiens et algériens ne s'est jamais mieux accusée que pendant ces quelques jours. Un jeune responsable algérien, rigoureusement agrippé à ses principes, disait : « *Il n'y a qu'une seule réponse à faire pour les Tunisiens, et c'est de déclarer que Bourguiba n'ira jamais à Paris avant Ferhat Abbas.* » En fait, la signification de ces propos ne se trouve pas dans la seule fidélité à des principes. Les Algériens ont eu de très sérieuses préventions. Bourguiba, à leur sens, s'était trop précipité sur l'invitation, il les avait trop peu consultés, il avait fini par les mettre devant le fait accompli. Bien sûr, il avait déclaré au « New York Times » qu'il ne se rendrait pas à Paris sans un accord complet du G.P.R.A., mais la publicité qu'il avait immédiatement donnée à l'invitation rendait cet accord difficile. A l'égard des Tunisiens, il est bien normal que les Algériens aient les sentiments qu'ont habituellement les gouvernements en exil pour les pays qui leur donnent asile : une reconnaissance irritée. L'histoire des rapports entre de Gaulle et Churchill à Londres pendant la guerre est sur ce point bien édifiante. Mais la sensibilité algérienne est encore plus à vif dans la mesure où les Tunisiens leur sont plus proches que n'étaient les Anglais des Français libres.

Un seul poste

Les Algériens n'ont jamais pensé que de Gaulle pût manœuvrer Bourguiba : ils ont de l'homme une expérience directe et ils éprouvent une estime totale pour son habileté. Mais ils se sont dit pendant plusieurs jours que de Gaulle pourrait très bien proposer à Bourguiba des solutions, ou plus exactement des méthodes, que le chef tunisien avait déjà conseillées aux Algériens et que ces derniers avaient refusées. Supposons par exemple — se disaient-ils — que de Gaulle déclare à Bourguiba qu'il offre au F.L.N. quatre postes dans un exécutif provisoire, et cela sans négociation, sans aucun accord général : il rejoindra alors une position de Bourguiba. Après les événements de décembre à Alger, qui ont prouvé l'immense puissance politique du F.L.N., Bourguiba n'a-t-il pas déclaré :

« *A la place du F.L.N., j'accepterais même un seul poste dans l'exécutif provisoire, et en six mois j'aurais tous les postes.* »

Un autre exemple : si de Gaulle offrait une exploitation commune des ressources sahariennes par tous les Etats riverains, ou un découpage du Sahara au profit de tous ces Etats, en même temps que l'évacuation de Bizerte, comment Bourguiba pourrait-il négliger les intérêts de son peuple et rester indifférent à une telle proposition ?

Des réactions épidermiques

Bref, le F.L.N. ne craignait pas du tout d'être « lâché » par Bourguiba : il a déjà éprouvé la solidarité tunisienne pour la cause de l'indépendance de l'Algérie. Il craignait que, confiant en son étoile et fort de ses réussites, le chef de l'Etat tunisien n'adoptât des méthodes — à la fois bourguibistes et gaullistes — dont il aurait pensé qu'elles rendraient service au G.P.R.A. alors que ce dernier estime au contraire qu'elles compromettraient l'essence même de la révolution algérienne.

C'est parce qu'ils se doutaient d'une telle attitude que certains membres du gouvernement tunisien ont donné une signification particulière à l'arrivée tardive de Ferhat Abbas à Tunis. Il était prévu qu'au retour d'Indonésie, Abbas séjournerait une semaine au Caire pour y rencontrer le colonel Nasser. Il était de même prévu que Bourguiba partirait pour la Suisse à la date où il est parti. Mais lorsque survint l'invitation, Bourguiba s'attendait à voir revenir Ferhat Abbas et Belkacem Krim. Du Caire, il fut demandé au président tunisien de remettre son voyage de quelques jours. C'était retarder non seulement le départ de Bourguiba, mais celui de Masmoudi. Bourguiba passa outre. Des réactions épidermiques assombrirent alors un moment l'atmosphère.

Que s'était-il passé ? Rien, en fait, sinon l'une des multiples incidences dans le conflit algérien de la rivalité Nasser-Bourguiba. Cette rivalité complique beaucoup la politique jalousement indépendante du F.L.N. On peut dire que les artisans les plus ardents du rapprochement qui s'amorce entre la Tunisie et la République Arabe Unie sont les ministres du G.P.R.A. — et surtout ceux des Affaires étrangères et de l'Armement — lesquels vérifient chaque jour les inconvénients que la présente situation com- →

(*) M. Mehiri, ministre de l'Intérieur. Au centre, M. Chaker, directeur du bureau du Néo-Destour et avocat de Ben Bella.

SPORT SERVICE
ACTUALITÉS
Camping

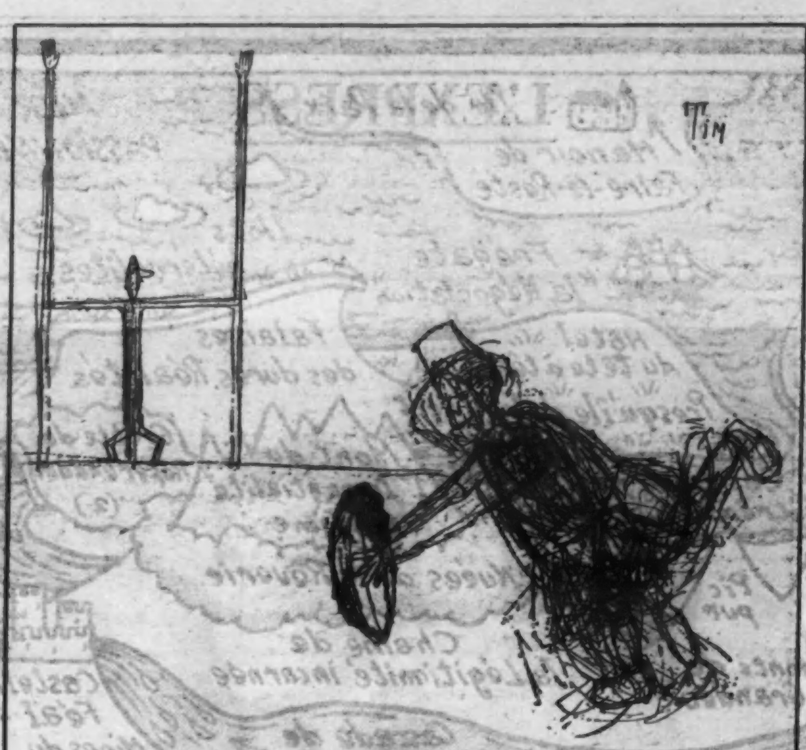
Notre proposition de la semaine dernière a eu un tel succès que notre stock de tentes 1960 est pratiquement épuisé. Cependant un certain nombre de nos confrères nous ont proposés de nous confier leurs tentes modèles 1960. C'est pourquoi nous pouvons encore vous donner satisfaction et renouveler jusqu'au 11 mars notre offre, c'est-à-dire :

Remise 20 à 30 % sur prix catalogue 1960 de tentes (RACLET, JAMET, etc.)

15 à 25 % sur tout matériel camping — et si vous le désirez 12 mois de crédit.

SPORT SERVICE
47, rue Réaumur - PARIS (3e) - ARC. 36-45
Métro : Réaumur-Sébastopol

porte pour eux. Installé à Tunis, le G.P.R.A. ne veut à aucun prix paraître lié aux positions extérieures du chef de l'Etat tunisien. Quand bien même le G.P.R.A. serait d'accord sur ces positions (ce qui n'est pas le cas) il ne pourrait pas se permettre de risquer, comme le fait Bourguiba — avec une audace que d'ailleurs ils admirent — l'isolement diplomatique ou militaire. C'est ainsi, par conviction et plus encore par nécessité tactique, que le F.L.N. s'est montré à Pékin, à Moscou, à Conakry, à l'O.N.U. et tout récemment à Casablanca, à l'avant-garde d'une surenchère anticolonialiste et même antioccidentale. Les révolutionnaires du F.L.N. ne peuvent pas approuver, eux qui rêvent d'une République égalitaire, la monarchie féodale marocaine, mais la frontière commune, d'une part, et la politique prosoviétique de Mohammed V, d'autre part, les contraignent à rester neutres entre la Tunisie et le Maroc. La durée de la guerre, l'impossibilité de négocier, la solidarité occidentale avec la France et aussi les événements comme ceux de Cuba et du Congo, les ont fait peu à peu glisser au cœur même d'une mystique dont la théorie est chinoise et la stratégie, soviétique. C'est à l'intérieur de cette mystique qu'ils trouvent, *tant que la guerre dure*, un confort intellectuel et une aide matérielle. Or, ils ont les structures essentielles de leur organisation dans un pays conduit par un chef d'Etat qui déclare redouter autant le colonialisme de l'Est que celui de l'Ouest, et qui prétend faire une « révolution silencieuse », comme l'a écrit Alain Savary.



Un « Springbok » à Paris.

L'alibi

A Tunis, où il n'y a un ambassadeur soviétique que depuis quelques mois seulement, les Algériens n'ont pas facilement les contacts avec les diplomates, observateurs, ou même journalistes dont ils estiment avoir besoin. Il leur faut aller au Caire pour communiquer avec la Chine. En dehors des Irakiens et des Libanais, le monde arabe envoie peu de missions en Tunisie. Bien que rarement dans son histoire, l'Occident ait eu un « allié » plus critique et plus exigeant que Bourguiba, ce dernier laisse dire qu'il est dans le camp occidental et cette seule étiquette fait frémir les Algériens.

Voilà donc l'explication profonde de la réserve algérienne au moment de l'invitation du général de Gaulle. Or, aucune de ces raisons ici analysées n'ont résisté à l'exposé de Mohamed Masmoudi lundi soir. Que peut-on en conclure ? D'abord que les partisans de la politique du pire dont je parle au début de cet article ne se trouvent pas parmi les membres du G.P.R.A. Ensuite, que les nécessités de la guerre peuvent déterminer des conduites qui sont immédiatement modifiées par des perspectives de paix et que, dans ces conditions, l'asservissement du G.P.R.A. au communisme, et l'explication de la perpétuation de la guerre par une volonté de ne pas négocier qui lui serait dictée par l'Union Soviétique, cette explication est fausse : elle n'est qu'un alibi. Enfin et surtout, la plus importante des conclusions consiste à déduire que, d'une part, les Tunisiens se sont faits auprès du général de Gaulle les porte-parole provisoires du F.L.N. en attendant un contact direct qui se trouvera ainsi facilité et que, d'autre part, le général de Gaulle a accepté l'attitude tunisienne.

Sans être au courant du détail des conversations de Gaulle-Masmoudi, il saute aux yeux, lorsqu'on est à Tunis, que Bourguiba est dans l'impossibilité de se rendre à Paris pour une conversation mondaine ou même pour *la liquidation du contentieux franco-tunisien.* D'abord il faut savoir que ce contentieux n'existe pas, ou presque pas. Il y a, évidemment, Bizerte : mais même sur ce sujet la difficulté n'est pas de celles qui réclament une rencontre de chefs d'Etat. En évacuant avant terme certaines bases du Maroc, en se déclarant, à la stupéfaction générale, prêt à négocier l'évacuation des bases du Mali, en distinguant entre l'occupation et l'utilisation de Bizerte, en décidant enfin d'arrêter les expériences atomiques au Sahara, de Gaulle a révélé un état d'esprit dont il faut bien dire qu'il impressionne très sensiblement les Nord-Africains.

Pour le reste, il n'y a jamais eu en fait moins de problèmes. Le rachat par le gouvernement tunisien de 100.000 hectares de terres appartenant à des colons français s'est soldé par un accord qui donne satisfaction à tous et qui prévoit même la possibilité d'un rachat de toutes les autres terres restant encore sous propriété privée française. L'affaire de la rectification du mur de l'ambassade de France a fait beaucoup plus d'histoire que la plus exigeante des revendications. Nous sommes en plein gaullisme : intransigeant sur le prestige, et généreux dans l'octroi... Il est donc impossible de présenter à l'opinion publique la discussion d'un tel « contentieux » même comme prétexte à la rencontre. Peut-on la présenter comme un tour d'horizon, habituel entre chefs d'Etat aujourd'hui ? Cela est parfaitement exclu pour le président tunisien : il y va de son autorité et peut-être même de sa carrière.

Avant la rencontre

Je ne force pas les mots. Les risques que prend depuis plusieurs années M. Bourguiba sont à la mesure de son audace. Mais il les a tellement accumulés, que d'expérience en expérience, de plus en plus nombreux sont devenus ceux qui l'observent redresser chaque fois, et comme par miracle, une situation, en s'attendant à le voir chuter à la prochaine. Il le sait. Et il le sait mieux encore depuis la réserve algérienne. S'il ne s'agit que d'obtenir l'évacuation de Bizerte, l'ambassadeur suffit. S'il ne s'agit même que de découvrir les intentions générales du Président de Gaulle, M. Masmoudi s'acquitte apparemment très bien de cette tâche. Si, enfin, la rencontre doit être sans objet ou sans résultat, Bourguiba vérifiant l'impossibilité d'arriver à une solution algérienne, c'est alors la contrainte vers une rupture avec la France. Bourguiba ne peut, sans préjudice grave pour la Tunisie et pour lui-même, paraître donner une caution quelconque à de Gaulle, ou se rapprocher de cette partie de l'Occident qui justifie les attaques anticolonialistes de l'Est. Au Caire, à Rabat, à Conakry, et même à Paris, par tous ses amis de gauche, il serait aussitôt dénoncé. La conclusion la plus évidente devient alors que Bourguiba doit savoir, *avant la rencontre,* qu'on attend de lui qu'il facilite le tête-à-tête de Gaulle-Abbas.

En dehors de cette certitude, le président tunisien ne peut rien trouver dans la rencontre avec de Gaulle qui puisse désarmer les oppositions qu'il craint. Pourquoi ? Parce que l'insertion du conflit algérien dans la guerre froide est maintenant totale. On savait depuis longtemps que les Russes n'avaient ménagé de Gaulle jusqu'au dernier échec de la conférence au sommet que pour autant qu'ils espéraient lui faire abandonner sa politique allemande. Pour l'U.R.S.S. l'Allemagne est mille fois plus importante que l'Algérie. Mais à partir du moment où l'on désespère de séparer Adenauer et de Gaulle, alors l'Algérie reprend sa valeur stratégique. Cessant d'être une monnaie d'échange, elle devient un point de fixation. Un accord franco-algérien, réalisé aujourd'hui, et qui permettrait une coopération entre une Algérie neutraliste et une France occidentale, gênerait à coup sûr les Russes. C'est du moins ce dont semblent persuadés M. Bourguiba et tous les diplomates occidentaux présents à Tunis. Or, dans sa stratégie, l'U.R.S.S. risque d'entraîner tous ceux qui ont besoin d'elle — du fait des erreurs de l'Occident. Un courant puissant peut bien naître parmi les alliés neutralistes et africains du F.L.N. qui pourrait, en faisant obstacle à une négociation mal calculée, servir les fins soviétiques par hostilité à l'égard d'un Occident colonialiste. Le fait nouveau est que MM. Kennedy et Stevenson ont, paraît-il, parfaitement compris cela. Les consignes données par le département d'Etat aux ambassadeurs américains de prendre contact avec le F.L.N. ont été récemment confirmées.

(Kahia)

M. Masmoudi a El Aouina (*).
Pour créer un climat

Une certitude

L'Algérie est tellement installée au cœur de la guerre froide qu'un événement comme celui de la mort de Lumumba vient tout naturellement d'y retentir. Là encore, et pour la première fois, les Etats-Unis ont eu l'habileté de s'aligner sur l'U.R.S.S., et M Stevenson a manifesté une indignation égale à celle de M. Zorine au Conseil de Sécurité. Mais cela n'empêche pas le colonialisme occidental de susciter des coalitions qui soudent le monde sous-développé à l'Est et qui compliquent le travail de tous les artisans d'un rapprochement franco-nord-africain. (L'assassinat de Patrice Lumumba a même failli éclipser un événement d'une importance capitale, de ce point de vue : l'arrestation des assassins de Mᵉ Popie. Heureusement, nombreux à Tunis sont ceux qui se souviennent que les assassins de Ferhat Hached ou de Lemaigre-Dubreuil n'ont jamais été arrêtés, et qui ont pu apprécier cette révolution véritable de la police française en Afrique du Nord.)

Dans ces conditions, la partie jouée par les Tunisiens consiste, en somme, à obtenir une assurance qui fasse sortir le conflit algérien des contraintes de la guerre froide. Devant la préparation d'un tête à tête de Gaulle-Abbas, chacun, où qu'il soit, sera forcé de s'incliner. L'engagement solennel de Krouchtchev et de Mao Tsé-toung a été de respecter les décisions souveraines du G.P.R.A. Il faut donc offrir aux Algériens le moyen de rallier les Tunisiens et d'imposer leur décision même à de précieux alliés de l'Est. Il est certain que tout ce dont on a parlé (arrêt des exécutions capitales, libération de Ben Bella et de ses compagnons, ouverture des camps) pourra créer un climat. Mais, dans la semaine du 22 au 28 février, Bourguiba ne se rendra à Paris que s'il a la certitude qu'un représentant du G.P.R.A. le suivra de près.

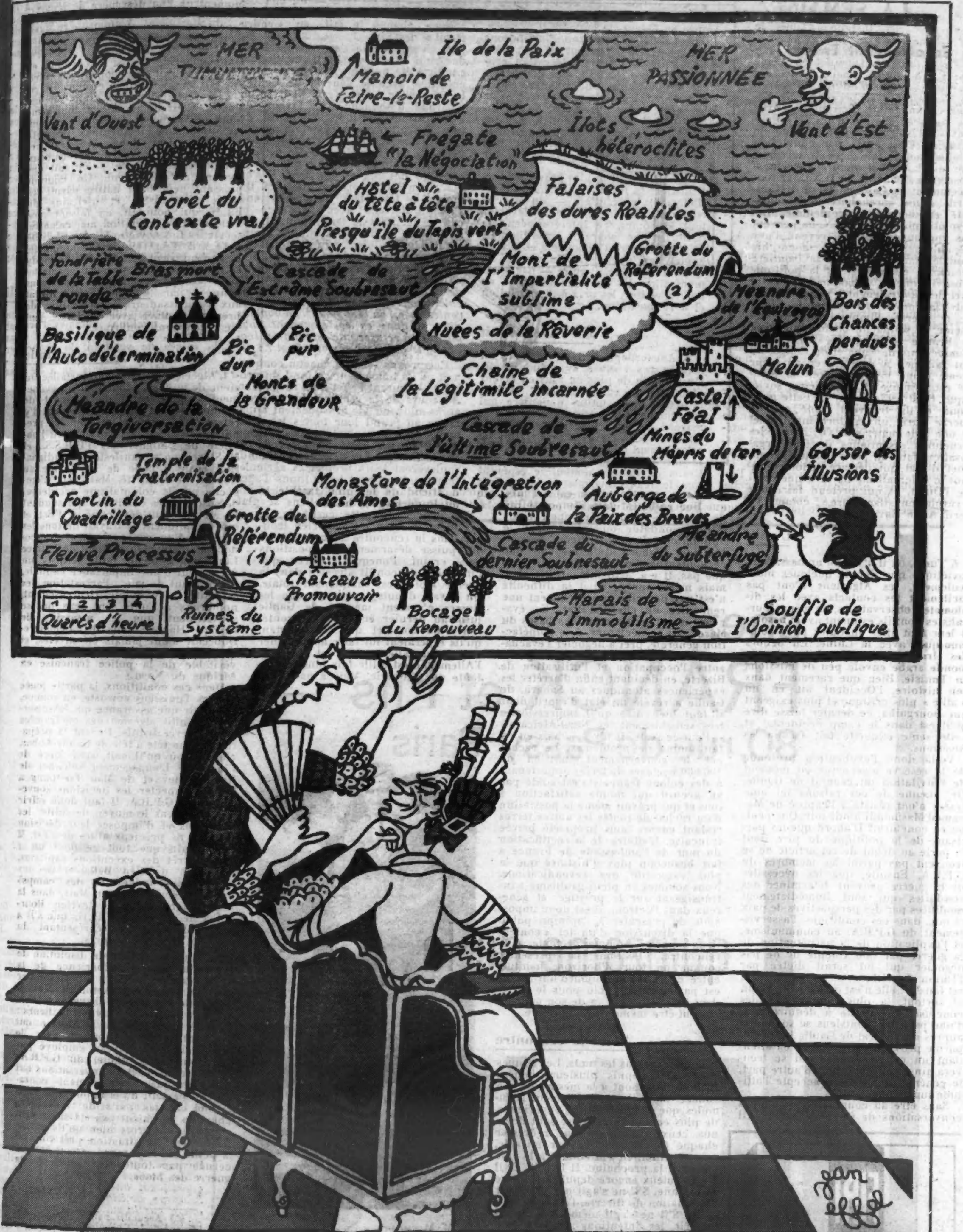
A Tunis, une sorte de discipline de la méfiance, une expérience de la désillusion, conduit à dissimuler les espérances qui sont nées. Mais il est facile de déceler la reconversion des esprits. Tout y invite, d'ailleurs : l'arrivée de Français d'Algérie qui viennent prendre contact avec le F.L.N., le ton nouveau employé par l'hebdomadaire officiel du G.P.R.A., la nature même des conversations qui sont presque exclusivement consacrées à l'avenir de la République algérienne. Si les mots de « dernière chance » n'avaient pas été si souvent employés, je crois bien qu'ils caractériseraient la situation présente, où la petite fée Espérance se voit comme cernée par toutes les épées de la guerre des blocs.

JEAN DANIEL.

(*) Accueilli par M. Xavier Dufresne de la Chevalerie, chargé d'affaires français intérimaire.

FIAT
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2100
Vous les verrez toutes et pourrez toutes les essayer
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing
PARIS 17ᵉ
ETOILE 11-52

MISE en VENTE
de TAPIS PERSANS provenant des DOUANES CENTRALES
Grand choix de carpettes de toutes origines et de toutes provenances ainsi que :
UNE COLLECTION D'IVOIRES SCULPTES, DEFENSES D'ELEPHANTS, JADES, CORAUX, PIERRES DURES et divers objets de Chine
TAPIS de 4 à 6 m2 à partir de 85 NF ; 10 à 12 m2 : 225 NF ; draps de lit jours Venise, la pièce : 20 NF
Service de table taille d'Italie : 40 NF ; mouchoirs chinois, la douzaine : 15 NF
CETTE VENTE AURA LIEU TOUS LES JOURS SANS INTERRUPTION ET LE DIMANCHE
de 10 h. à 19 h. du jeudi 9 février au dimanche 26 février
sous la surveillance de la S.M.T.
L'achat est formellement interdit pour la revente
A LA SALLE DE VENTE
11, rue de Mézières
PARIS - VIᵉ - METRO : SAINT-SULPICE



CATHOS. — Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie ? Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-Doux, Petits-Soins, Billets-Galants et Jolis-Vers sont des terres inconnues pour eux.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES (scène IV)

LA SEMAINE

En attendant Erhard

● *La conférence de Paris a révélé un fait nouveau : l'initiative de la politique « européenne » échappe au général de Gaulle et au chancelier Adenauer.*

En déclinant le « coin du feu » de Rambouillet et en venant s'entretenir à l'Elysée avec le général de Gaulle, vingt-quatre heures avant la réunion des chefs de gouvernement de l'Europe des Six, le chancelier Adenauer laissait clairement apparaitre qu'il était impossible d'esquiver plus longtemps les problèmes européens. Le lendemain, MM. Fanfani, Eyskens, de Quay et Werner se montraient à leur tour fermement décidés à jouer cartes sur table.

Dispersés en d'innombrables dossiers « techniques », ces problèmes européens se résument à un double conflit. D'abord, la question de l'intégration politique de l'Europe des Six. On sait que le général de Gaulle est opposé à cette intégration dans laquelle il voit une menace pour l'indépendance nationale. En revanche, soucieux de l'appui de ses partenaires européens, il se déclare partisan d'une « coordination politique », prélude à une Confédération plus ou moins éloignée en faveur de laquelle il propose, d'ores et déjà, la création d'institutions nouvelles. En attendant, il faut bien s'en tenir à la seule intégration économique que les Six ne considéreraient que comme une première étape. D'où leur mécontentement, partagé par les « intégristes » français, de M. Roger Duchet à M. Guy Mollet, et, hors de France, la présentation des projets gaullistes comme une tentative mal dissimulée d'hégémonie française sur le continent.

Mais le conflit le plus grave, aujourd'hui, est la mise en vigueur — pratiquement irréversible — du Marché commun, qui menace de bouleverser tout le commerce intereuropéen, de perturber les courants traditionnels d'échange entre l'Allemagne et la Hollande, les pays scandinaves et la Grande-Bretagne, et enfin — par l'harmonisation des tarifs douaniers — de bouseuler tous les prix à l'importation et à l'exportation.

Un cadre étroit

A Amsterdam, à Bonn surtout, on mesure ces risques avec inquiétude. On y milite de plus en plus en faveur d'une entente entre les Six et les Sept et d'une vaste union douanière qui rassemblerait les treize pays en un marché unique. L'agriculture est le terrain idéal pour cette bataille de retardement qui met finalement en jeu le Marché commun lui-même. Les partisans de l'union douanière espèrent que le temps marquera des points pour eux. Et ils ne cachent pas que leur objectif véritable est le remplacement — tôt ou tard — du chancelier Adenauer par M. Erhard, hostile, comme chacun le sait, au « cadre étroit » des Six.

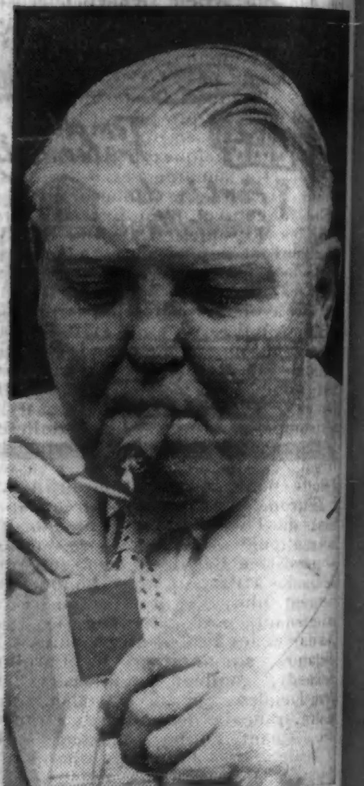
A chaque étape des conversations de jeudi et de vendredi, ce double conflit a été présent. Dès son premier entretien avec le général de Gaulle, le chancelier Adenauer avait livré un « baroud d'honneur » en faveur de l'intégration politique. Une fois de plus, il avait proposé l'élection au suffrage universel d'un Parlement européen et, une fois de plus, le général s'y était opposé, de même que sur la question des Six et des Sept, il s'en était tenu à une réponse dilatoire. Du moins le tête-à-tête franco-allemand s'était-il déroulé avec prudence et courtoisie. Mais le lendemain, M. Joseph Luns, ministre des Affaires étrangères hollandais, n'hésita pas à « mettre les pieds dans le plat ». Son argumentation fut claire et simple : *« Ou bien nous voulons l'intégration de l'Europe (et, dès lors, nous restons entre nous puisque les autres n'en veulent pas), ou bien nous n'en voulons plus, et dans ce cas pourquoi nous obstiner à refuser une association économique élargie jusqu'aux Sept ? »*

Ces propos — dont chacun comprenait qu'ils touchaient au fond du problème — eurent l'effet d'un révélateur. Au cours de la réunion du vendredi après-midi, on vit brusquement apparaître au grand jour toutes les difficultés plus ou moins connues rencontrées par les Etats membres de la Petite Europe. Les délégués allemands soulevèrent leurs problèmes agricoles (comment voteront les millions d'agriculteurs lors des prochaines élections au Bundestag ?), les Italiens se plaignirent de l'assistance accordée à la Grèce, les Belges évoquèrent la crise du Borinage... L'atmosphère devenait si tendue qu'on préféra remettre au lendemain la rédaction du communiqué final.

Et pourtant, ce communiqué ne devait rien traduire des problèmes agités par le délégué hollandais. Une proposition française y était adoptée : le principe d'une réunion périodique des chefs de gouvernement ; une autre recevait un début d'adoption : le « secrétariat permanent » souhaité par de Gaulle, préfiguré par la création d'une commission chargée de préparer des institutions politiques. Toutefois, il n'était question ni de « confédération », ni de coopération militaire (ce qui eût marqué une distance par rapport à l'OTAN), et un « coup de chapeau » était donné au principe d'un rapprochement entre les Six et les Sept.

Le dîner de vendredi

Cette orientation prise la semaine dernière, quelques hommes l'avaient préparée. Le dîner qui réunit dans la soirée de vendredi le chancelier Adenauer, M. Jean Monnet et quelques-uns de leurs amis, en a été sans



(A.P.)
M. Ludwig Erhard.
Une bataille de retardement.

doute le moment capital. Pour les partisans de l'intégration européenne, implantés dans les états-majors de tous les partis et dans les ministères importants des six capitales, bénéficiant d'appuis financiers considérables, il devenait urgent de se décider. Or, ils se retrouvent aujourd'hui devant ces deux obstacles : le refus gaulliste de toute supranationalité européenne et l'opposition au Marché commun des partisans de l'union douanière.

Ces dernières semaines, des échanges de vues eurent lieu entre les principaux dirigeants des milieux européens, à Paris, Bonn, Luxembourg et Bruxelles. Il semble que l'intervention de M. Spaak — revenu aux activités « européennes » depuis son départ de l'OTAN — ait été décisive. Trois jours avant les entretiens de Paris, M. Spaak déclarait à Bruxelles : *« Les projets du général de Gaulle constituent une première étape vers l'Europe politique et rien n'empêchera par la suite de passer au stade de la fédération européenne. Nous devons donc le soutenir. »*

En contournant l'obstacle gaulliste, les partisans de l'intégration montrent d'abord que, pour eux, il s'agit là d'une difficulté provisoire — même si ce provisoire doit durer plusieurs années. Mais ils révèlent surtout que l'écueil le plus grave, pour l'entreprise actuelle d'intégration, est la résistance de tous les milieux économiques européens auxquels le ministre allemand des Affaires économiques, M. Erhard, a donné leurs programmes à long terme : *« Le mythe de la communauté européenne ne doit pas nous masquer la réalité de la communauté atlantique. »*

P. M. G.

chez
FRANCK et Fils
80, rue de Passy - Paris

quinzaine de la
blouse
du 14 au 28 février

PUBLICIS

PRESSE

« Le Monde » en l'an 2001

● *Les rédacteurs du « Monde » ont fêté leur 5.000e numéro en fabriquant un journal qu'on ne trouvera pas dans les kiosques.*

Le général a parlé : « Mon peuple, il faut choisir. » Noble sobriété, reconnait la presse, et bien dans le style du chef de l'Etat. Mais la question du référendum n'en est pas, pour autant, posée très clairement en ses termes. « P't'être ben qu'oui, p't'être ben que non », comment choisir entre ces deux réponses abruptes ? N'y avait-il pas une troisième option possible pour l'autodétermination de la Normandie ? Le directeur du « Monde », M. Hubert Beuve-Méry, se pose sérieusement la question dans un article signé Bételgeuse (il a abandonné son pseudonyme de Sirius depuis l'occupation de cet astre par les communistes américains.

Il ne s'agit pas des extraits d'un journal satirique. C'est bien dans « Le Monde » qui passait jusqu'ici pour un journal sérieux — sinon austère — que quelques privilégiés ont pu lire cette semaine ces billevesées. Il faut dire que le numéro qui les publie (ci-contre) n'est pas en vente dans les kiosques. Daté du Mardi Gras 2001 et réservé aux rédacteurs, il fête le 5.000e numéro du « Monde » — le vrai.

Après avoir respecté cinq mille fois la rigueur qui est sa loi, il était normal après tout, que « Le Monde » prit quelques libertés avec lui-même. En 2001, donc, « Sirius » signe ses éditoriaux « Bételgeuse », mais son style ne trompe personne... Le « Bulletin de l'étranger » célèbre les vertus du Tergal, ce petit pays qui a assez d'étoffe pour imposer son arbitrage à l'Europe. Les grandes préoccupations de l'heure demeurent d'ordre international. Adenauer — le Vieux ! — persiste à Berlin et, bien entendu, de Gaulle à Paris. Car les hommes ne meurent plus. La Russie (où règne maintenant, place Blanche, le Tsar Nikita) et les Etats-Unis, soumis à la dictature communiste de Caroline Kennedy, gonflent les dossiers de Jean-Jacques Servan-Schreiber, ministre français des Affaires étrangères. Quant aux rédacteurs du « Monde », ils n'ont pas abandonné leurs rubriques. Deux d'entre eux, Jacques Fauvet et Bertrand Poirot-Delpech, ont rejoint Emile Henriot sous la Coupole. René Dumesnil fête la 6.000e du « Lac des Cygnes » à l'Opéra, et Jean de Baroncelli célèbre « Le Temps retrouvé », un vieux film de 1961 qui concrétisa les espoirs de la Nouvelle Vague.

U.N.E.F.

Les assises de Caen

● *Les étudiants sont-ils des parias ?*

Pour attirer l'attention des pouvoirs publics sur la dégradation du niveau de vie des étudiants et l'inadaptation de l'enseignement français à la vie moderne, l'U.N.E.F. prépare pour le mois prochain un grand congrès à Caen.

« *Il s'agit*, dit Pierre Gaudez, président de l'U.N.E.F., *de montrer que le système d'assistance à l'étudiant a fait faillite. Qu'est l'étudiant français en 1961 ? Un travailleur en vase clos, isolé de la société où demain, pourtant, il lui faudra vivre : il prend ses repas au restaurant universitaire, dort en cité universitaire, est soigné en sana d'étudiants. Que demandons-nous ? D'abord, la démocratisation de l'enseignement : il n'est plus tolérable que 5 % seulement de fils d'ouvriers entrent à l'Université. Ensuite, l'application, à l'étudiant, de l'ensemble de la législation sur le logement, possibilités de financement H.L.M. et allocations. Peut-on demander à un étudiant boursier (taux moyen 16.000 francs par mois) de consacrer 10.000 francs à son loyer ?* »

Ces assises de Caen seront un rendez-vous international de la jeunesse : des délégations de 30 pays — dont l'U.R.S.S. et les Etats-Unis — y sont attendues. Mais l'U.N.E.F. et son président n'oublient pas pour autant la lutte engagée pour la paix en Algérie et l'émancipation des pays colonisés.

Mercredi soir, à Dijon, dans une salle de 200 places, 500 étudiants se pressaient pour écouter Pierre Gaudez. Les représentants de tous les syndicats avaient tenu à être là ; un maigre commando ultra se retira par prudence. Et ainsi, durant les semaines à venir, Gaudez, Wallon et les membres du bureau de l'U.N.E.F se proposent d'aller de ville en ville réclamer la fin du conflit algérien par la négociation avec le G.P.R.A. Autres manifestations : le 21 février, journée anticolonialiste marquée par des meetings dans toute les grandes villes universitaires ; en mars, colloque, à Paris, sur le thème : « Coopération culturelle et économique entre la France et l'Afrique ».

« *Nous ne pouvons ignorer nos camarades étudiants d'outre-mer*, dit encore Pierre Gaudez. *Surtout pas en ce moment où ils accusent l'Europe de maintenir en Afrique les structures coloniales, de diviser les jeunes Etats, d'associer l'élite politique aux intérêts économiques des anciens colonisateurs. Pour nous qui croyons que les seuls liens durables entre les nations sont des liens librement consentis, nous préférons adopter vis-à-vis de ces camarades une attitude de raison et de compréhension.* »

Les Algériens

Ce mois-ci, « L'Etudiant de France », préparant le colloque, consacre son numéro à l'Afrique Noire. Il indique, entre autres, les taux de scolarisation des ex-colonies (10 % pour le Soudan, la Haute-Volta, le Niger et le Tchad). L'U.N.E.F. se veut solidaire des étudiants africains et n'hésite pas à prendre des risques en protestant contre les mesures prises à leur égard : expulsion d'étudiants camerounais et guinéens, suppression de bourses d'étudiants ivoiriens, perquisition au siège des Etudiants d'Afrique Noire en France, et enfin révocation de M. Guibert de la direction de l'Office des étudiants d'outre-mer. Cependant, l'arbitraire du pouvoir à l'égard des Algériens est encore plus grave. L'U.N.E.F. a fait parvenir à l'Elysée un dossier comportant la liste de tous les étudiants algériens arrêtés, emprisonnés ou internés, le plus souvent sans qu'aucune charge valable ait été retenue contre eux.

Certains comme Ahmed Taleb, premier président de l'U.G.E.M.A., arrêté le 26 février 1957 et Mohamed Ghezali, 1re année de droit, sont toujours en prison. De même, Ali Zerouati (n° 2.025) 3e année de Sciences Pô, et Abdelhafid Chougi (n° 2.028), arrêtés en novembre 1958, sont toujours internés au camp de Vadenay (Marne), quoique condamnés à 10 mois de détention seulement.

Dans sa conclusion, le rapport demande des mesures de clémence urgentes : elles amélioreraient l'atmosphère et limiteraient le départ des jeunes musulmans du Quartier Latin vers l'étranger.

Aujourd'hui, 80 % des étudiants approuvent la position de l'U.N.E.F. sur la guerre d'Algérie, « dont seule la fin permettra à toute une jeunesse de regarder l'avenir ».

Le Monde

DE L'AN 2001

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Un pays qui a de l'étoffe

TROIS POINTS À L'ORDRE DU JOUR DU CONSEIL DES MINISTRES :

— Le référendum sur l'autodétermination de la Normandie

— L'évolution du gouvernement communiste américain

— Les initiatives éventuelles du tsar

Va-t-on "réactiver" la Sainte-Alliance ?

CARTE GRISE

Par BÉTELGEUSE (1)

QUOI QU'IL EN SOIT...

Le P.S.U. a fêté l'adhésion de M. Michel Debré

LES HUMAINS NE MEURENT PLUS...

mais la médecine doit survivre

Par le docteur ESCOFFIER-LAMBIOTTE

AU JOUR LE JOUR

L'ANCIEN ANCIEN NOUVEAU MONDE

L'ÉDITION « SPÉCIALE » DU « MONDE ».
Bételgeuse remplace Sirius.

POLITIQUE

● Les activistes parisiens : « Le cambriolage du bureau de recrutement de TRINQUIER est le fait des services spéciaux qui voulaient identifier les officiers d'active ou de réserve prêts à partager les activités du colonel. »

● Les installations atomiques de REGGANE, au Sahara, vont-elles déménager ? Tout se passe comme si la décision était prise, et comme si on attendait le bon moment pour l'annoncer. Le bruit de ce transfert a couru dans les milieux militaires et la nouvelle a été confirmée de source sénégalaise. D'autre part, M. TERRENOIRE a donné le même son de cloche, « off the record », devant des journalistes. Mais l'A.F.P. ayant diffusé la nouvelle, Matignon, la rue Saint-Dominique et le Quai d'Orsay ont réagi avec violence et l'A.F.P. a publié une rectification.

● Les bruits sur la RÉVISION CONSTITUTIONNELLE (« L'Express » s'en est fait l'écho il y a quinze jours) sont tous d'origine U.N.R. L'objectif des dirigeants U.N.R. étant de faire bénéficier leur parti de la popularité du général de Gaulle, deux solutions sont envisagées : 1) faire élire simultanément le Président de la République et le Parlement (le régime deviendrait présidentiel), mais il faudrait que de Gaulle accepte de se présenter aux premières élections ; 2) créer un vice-président nommé par le chef de l'Etat, mais il faudrait que celui-ci trouve un homme digne de lui succéder.

● Le poste de ministre de l'Education nationale n'est toujours pas pourvu : une dernière tentative faite par de Gaulle auprès de M. PIERRE GUILLAUMAT, toujours ministre intérimaire, a échoué. On songe maintenant à M. PAUL DELOUVRIER. La nomination devient urgente, en raison de la nécessité de constituer la « commission nationale de conciliation » chargée de régler les différends au sujet de l'application de la loi scolaire d'aide à l'enseignement libre. Cette commission n'étant pas encore en place, la conclusion des conventions se trouve retardée.

● Dans la discussion DEBRÉ-REYNAUD sur la Constitution, beaucoup de socialistes sont plus proches de Debré : avec un autre président que de Gaulle, pensent-ils, le Premier ministre, responsable devant l'Assemblée nationale, sera le personnage important et, sans dissolution automatique en cas de crise, le régime rappellera la IVe République.

● « RADAR », magazine du groupe Bayler, a publié vendredi son dernier numéro (n° 627). Il avait repris longtemps le style des couvertures du « Petit Journal » et avait atteint 1.100.000 exemplaires lors des inondations de Hollande et 1.200.000 exemplaires pour le couronnement d'Elizabeth.

"création" 187 boulevard
jack Romoli
veste, chemise cravate, chaussettes pour 187 NF
187 boulevard Saint-Germain

"tradition" 38 AVENUE
jack Romoli
costume et pardessus pour 380 NF
38 avenue Victor-Hugo

PLACEMENT SÉCURITÉ UN APPARTEMENT
LAFONT ET Cie
91 Bd. HAUSSMANN - PARIS 8e - ANJ. 17-10+

BOURGUIBA, DE GAULLE ET

L'EXPRESS : La rencontre projetée entre le général de Gaulle et le Président Bourguiba apparaît à beaucoup de Français comme un pas important vers la solution du problème algérien. En revanche, certains y voient une manœuvre de de Gaulle, un nouveau moyen de retarder le dialogue direct avec le F.L.N. Est-ce votre avis ?

P. Mendès France : Je ne vois pas quels pourraient être les inconvénients de la rencontre. Le président Bourguiba a dit et fait dire qu'il ne se considérait pas comme le porte-parole du F.L.N., qu'il n'entendait pas négocier en son nom. Il n'y a donc pas de risque de voir les deux chefs d'Etat prendre à l'égard du conflit algérien des décisions qui seraient ensuite désavouées par le F.L.N.

Je vois très bien, en revanche, les avantages de la rencontre. De Gaulle va entendre, de la bouche d'un homme particulièrement autorisé, les informations essentielles sur la position du G.P.R.A. ; ce sera la première fois qu'une personnalité d'un pareil poids politique sera l'intermédiaire. Cela devrait faciliter la préparation de l'étape décisive, celle de la négociation directe entre le F.L.N. et le gouvernement français, à laquelle il faudra bien arriver ensuite et qui n'a que trop tardé.

— Ne peut-on imaginer que le Président Bourguiba transmette au général de Gaulle les conditions des Algériens et que les deux hommes élaborent ensemble une solution acceptable pour le F.L.N. ? Cette formule éviterait au général de Gaulle la perte de prestige qu'il semble redouter d'un contact direct avec Ferhat Abbas.

P. M. F. : Il y a deux parties en guerre. C'est un fait. Elles ne cesseront le combat que lorsqu'elles se seront mises d'accord sur un règlement du conflit. Il n'y a donc qu'une seule vraie solution : la négociation face à face entre les dirigeants politiquement responsables des deux parties. Toute autre procédure est génératrice de malentendus, de pertes de temps, de complications supplémentaires.

C'est d'autant plus vrai qu'il existe une terrible méfiance réciproque. Du côté algérien, on est convaincu que, depuis des années, les Français trichent, qu'ils lancent de temps à autre des formules apparemment satisfaisantes (le triptyque de Guy Mollet, la loi-cadre de Gaillard, la paix des braves ou l'autodétermination de de Gaulle) mais qu'ils ne les traduisent pas en actes, qu'ils les violent en fait (par exemple lors de la tentative de Melun). Tout cela a créé une méfiance profonde.

Il en va de même, du côté français ; on craint surtout qu'un accord signé ne soit une duperie et qu'il ne soit pas respecté ensuite par les Algériens.

Cette double méfiance ne peut être dissipée que par une explication franche et directe. Aucun intermédiaire, même éminent, n'y parviendra.

De toute façon, d'ailleurs, la confiance nécessaire à la coopération future ne pourra renaître que lentement, d'abord pendant la période transitoire qui verra la mise en vigueur des premiers accords conclus, puis dans le cadre de l'Algérie indépendante. Ça n'ira pas tout seul. Les problèmes seront difficiles ; il y faudra beaucoup de sagesse et même de courage de part et d'autre.

Le rôle des armées après le cessez-le-feu

— Qu'appelez-vous « période transitoire » ?

P. M. F. : Nous avons abordé ce problème il y a un an, au Colloque de Royaumont, et nous avons fait alors des constatations qui prennent maintenant une grande actualité.

Supposons que, demain, après des négociations directes, un cessez-le-feu intervienne sur la base du principe que tout le monde admet au moins théoriquement, celui de l'autodétermination. Le nouveau régime algérien ne pourra évidemment pas entrer en vigueur d'un instant à l'autre. Le peuple algérien ne pourra s'autodéterminer qu'à l'issue d'une préparation qui nécessitera un certain délai. Il y aura une période transitoire.

Pendant cette période, il n'y aura plus en Algérie un régime de pure souveraineté française ; cependant, ce ne sera pas encore « l'Algérie algérienne », puisque le peuple algérien n'aura pas fait son choix. Les deux parties voudront être assurées que ce délai ne sera pas mis à profit pour que leurs droits soient fraudés et elles réclameront des garanties quant aux conditions dans lesquelles l'autodétermination jouera ensuite. Chacune des deux parties aura donc, dans cette période, des moyens, convenus entre elles, pour faire respecter ses droits. Par la force des choses, ce sera donc une période « mixte », où l'autorité sera plus ou moins partagée, en fait et en droit.

Le lendemain du cessez-le-feu, l'Armée française sera encore là. Peut-être sera-t-on convenu, dans l'acte de cessez-le-feu, d'en réduire progressivement les effectifs et l'armement, mais elle sera sur place. L'armée du F.L.N., les combats ayant cessé, sortira de sa clandestinité. Peut-être, là aussi, sera-t-on convenu des réductions d'effectifs ou d'armement ou des localisations. Il n'en reste pas moins qu'il y aura deux armées qui se partageront les tâches du maintien de l'ordre et de la sécurité. Peut-être même certaines tâches seront-elles confiées à des unités mixtes dans l'intérêt bien compris de l'apaisement et de la tranquillité publique.

Il en sera de même dans le domaine administratif. L'administration demeurera nécessairement en place, mais les partisans de l'indépendance voudront être assurés qu'elle ne gérera pas d'une manière partisane en vue de fausser la future autodétermination. Il y aura encore des garanties à donner, des contrôles à exercer. Là aussi, la période transitoire aura un caractère mixte.

La période transitoire aura un caractère mixte politique.

Dans de nombreux domaines, cette période permettra d'aborder les problèmes concrets, pour la première fois depuis des années, en dehors du contexte de la guerre, et en pensant, au contraire, à l'avenir. C'est pourquoi cet aspect de la question a été si longuement et minutieusement étudié par les juristes réunis à Royaumont et aussi, plus récemment, au Colloque d'Aix-en-Provence. Nous y reviendrons encore, au nouveau colloque qui se tiendra à Grenoble, les 3 et 4 mars prochain.

Une période de coopération quotidienne

— Vous avez dit que, dans la période transitoire, on devra penser à l'avenir. Comment pourra-t-on le préparer utilement ?

P. M. F. : Cette période fournira, par la force des choses, l'occasion de contacts précis, de coopérations quotidiennes, dans des domaines concrets et techniques qui se prêtent plus à la collaboration qu'à l'opposition. On verra alors qu'il y a des problèmes sociaux et économiques, des problèmes de ravitaillement, de lutte contre le chômage, la maladie, l'analphabétisme, des travaux... qui n'opposent pas les gens mais les conduisent à travailler ensemble. Ce sera un meilleur climat pour commencer à parler de l'avenir d'une manière constructive. Si les nationalistes algériens et les autorités françaises arrivaient alors à se mettre d'accord sur une solution, sur un règlement définitif à proposer aux électeurs, cela faciliterait beaucoup l'autodétermination.

Le statut futur de l'Algérie, quel qu'il soit, devra reconnaître une certaine place à des minorités, à des communautés différentes. Ce sont des choses difficiles à discuter dans la passion des réunions publiques, des campagnes électorales, des polémiques de presse, surtout au lendemain d'une guerre civile. Il faudrait que la période transitoire soit mise à profit pour une discussion bilatérale sur le fond, afin que des propositions communes soient soumises au peuple algérien le jour venu. C'est ce que nous souhaitions déjà dans le document de Royaumont.

— La garantie essentielle ne restera-t-elle pas, pour la sécurité matérielle des Français d'Algérie, et même dans l'avenir, le maintien des troupes françaises ?

P. M. F. : Il faut distinguer de nouveau les deux périodes : celle qui suivra le cessez-le-feu et puis celle qui s'ouvrira avec l'autodétermination et qui, elle, sera appelée à durer.

Les Français qui vivent en Algérie peuvent craindre légitimement de grands périls si leur sécurité physique, d'un jour à l'autre, n'était plus effectivement protégée par la France. Mais, comme je l'ai déjà dit, la présence de troupes françaises, dans le cadre d'un accord de cessez-le-feu, sera consacrée, en tout cas, pour une période intérimaire. On croit savoir, dans certains milieux, que, sous diverses conditions, le G.P.R.A. lui-même en comprend la nécessité. Cela est essentiel, car les dangers que peuvent redouter les Français en Algérie seront très grands tant que le calme ne sera pas revenu, non seulement dans la rue et dans les djebels, mais aussi dans les esprits. Il y faudra du temps. Mais cela peut se faire si, de part et d'autre, les responsables s'y emploient.

Voyez ce qui s'est passé en Tunisie et au Maroc. Au début, les Français avaient le sentiment qu'ils risquaient d'être massacrés dans une sorte de vaste pogrome. Le temps a heureusement fait son œuvre. Aujourd'hui, les Français du Maroc ou de Tunisie ne craignent plus pour leur vie. L'apaisement s'est fait, la sécurité de tous est assurée.

Les garanties pour les Français d'Algérie

— Puisque nous en sommes sur ce point, que pensez-vous du problème général des garanties que réclament les Français d'Algérie ?

P. M. F. : C'est un problème complexe et lorsqu'on parle de ces garanties, on vise une série de problèmes différents qu'il faut bien distinguer.

1° Il y a le problème de la sécurité matérielle et physique des Français dont j'ai déjà parlé. Mais ce problème ne se pose que pour un temps. On est en droit d'espérer que le calme reviendra et que les nécessités de la cohabitation quotidienne développeront des occasions de compréhension meilleure et de travail commun.

Les dispositions du type militaire auxquelles on peut songer pour protéger les vies mêmes des Français d'Algérie peuvent donc évoluer dans le temps et les précautions, indispensables au début pourront être progressivement réduites au fur et à mesure que les risques eux-mêmes se réduiront.

2° Mais il y a une deuxième série de problèmes qui, eux, sont appelés à se poser beaucoup plus longtemps. Il s'agit de savoir ce que deviendront les Européens d'Algérie en ce qui concerne leurs activités, leur travail, leur contribution à la vie d'un Etat nouveau. Là encore, il faut distinguer :

A) Certains d'entre eux décideront de s'intégrer à la nouvelle collectivité, de « jouer le jeu », de devenir des citoyens algériens. Quelles garanties devons-nous obtenir pour eux ? Ils devront être reconnus comme des citoyens à part entière, ils ne devront jamais faire l'objet de discriminations. Des assurances et des garanties que nous obtiendrons pour eux, découleront des conséquences durables, non seulement pour les relations franco-algériennes, mais pour l'avenir du nouvel Etat et pour ses chances de développement politique et économique.

B) D'autres Français d'Algérie voudront rester sur place, mais choisiront de demeurer Français. Là encore, nous sommes fondés à demander que l'Algérie nouvelle leur permette de vivre, de travailler et de produire dans des conditions convenables et égales. Là encore, c'est une négociation difficile, mais indispensable. Là encore, on constatera qu'il existe des solutions qui correspondent à l'intérêt bien compris des deux pays en cause.

C) Enfin, il faut admettre qu'un certain nombre de Français d'Algérie décideront de rentrer en France. Quel accueil leur sera réservé ? Quelles conditions de recasement ? Quelles indemnisations pour les dommages et les pertes subis ? La législation des dommages de guerre a posé des principes auxquels on peut se référer. Mais il faudra faire mieux, plus et plus vite qu'il n'a été fait pour les sinistrés de guerre (et pour les réfugiés d'Indochine, du Maroc et de Tunisie qu'on a scandaleusement laissé tomber) afin d'éviter de nouvelles souffrances et de hâter la disparition des rancunes et des amertumes.

Ce qui sera décidé pour les Français venus d'Algérie devra s'appliquer non seulement à ceux qui feront cette option dès le début, mais également à ceux qui, demeurés en Algérie tout d'abord, changeront plus tard d'avis. Ceux qui resteront là-bas devront savoir — car ce sera aussi un élément d'apaisement et de tranquillité — qu'il y aura pour eux, en toute hypothèse et à tout moment, un repli assuré dans une métropole compréhensive et accueillante.

Toutes ces dispositions sont assez faciles à définir si on le veut vraiment. Et il y aurait le plus grand intérêt à ce qu'on les fasse connaître dès maintenant avec le maximum de clarté et même de solennité.

— Revenons en arrière et à la présence de l'Armée française en Algérie, pour la période transitoire, ou plus durablement. Comment peut-on la concevoir ?

P. M. F. : Il est trop tôt pour dire ce qui pourra être convenu entre les parties. Cela dépend d'ailleurs, dans une certaine mesure, de l'attitude de l'Armée aujourd'hui et demain. Plus elle fait de politique, plus sa présence paraîtra difficile à accepter aux futurs dirigeants de l'Algérie.

Il y a des formules diverses qui peuvent être

LA PAIX par P. MENDES FRANCE

étudiées. On peut imaginer le maintien de bases, plus ou moins limitées, comme il en existe dans de nombreux pays par accords entre les gouvernements intéressés. Peut-être la nouvelle armée nationale algérienne conservera-t-elle aussi un certain encadrement français, en vertu de l'assistance technique que nous pourrons donner ; ce serait un élément rassurant pour la minorité européenne. Il y aura encore la nécessité d'assurer la sécurité de certaines zones sahariennes d'intérêt commun, ce qui impliquera des facilités de transit. Tout cela est à étudier. C'est pendant la période transitoire qu'il faudra déterminer les meilleures solutions pour les deux pays.

Du blanc-seing au mandat impératif

— Tout cela s'inscrit dans la perspective optimiste d'une négociation aboutissant à un accord avec le F.L.N. Nous n'en sommes pas encore là. Depuis la prise du pouvoir par de Gaulle, on a pu penser plusieurs fois que la fin de la guerre d'Algérie était proche et cet espoir a été chaque fois déçu. Y a-t-il des raisons d'être plus optimiste cette fois-ci ?

P. M. F. : Je n'en sais rien, pas plus que je ne connais les pensées ou arrière-pensées du Président de la République. Mais chaque fois qu'il y a une possibilité de paix, il faut l'exploiter au maximum. Or, en voici une.

J'ignore les intentions profondes de de Gaulle, je comprends la prudence de Bourguiba, je comprends les réserves du F.L.N. Malgré tout, je souhaite que la conversation ait lieu, car elle ne peut que servir la paix.

— Mais le référendum n'a-t-il pas renforcé la position du général de Gaulle pour une négociation ?

P. M. F. : Le général de Gaulle n'avait évidemment pas besoin du référendum pour négocier. S'il avait, voici un an, déclaré à la radio : *« Je vais négocier et je demande aux Français de m'appuyer pour cette tâche difficile »*, le peuple français aurait répondu « oui » parce que le peuple français veut la paix. Il n'y avait pas besoin de le faire voter pour susciter un mouvement d'opinion, pour mettre l'opinion publique en mouvement. Mais étrangement, il semble que de Gaulle ne veuille pas s'appuyer sur une force de ce genre !

Cependant, elle se manifeste et non sans efficacité parfois. C'est ainsi que le référendum a donné lieu à un phénomène que de Gaulle n'avait sans doute ni souhaité ni prévu. A gauche, les partisans d'une paix négociée ont fait campagne pour le « non ». Mais, les partisans du « oui », sentant la poussée de l'opinion publique pour la paix, ont été conduits à justifier leur position en affirmant qu'elle conduisait (mieux encore, disaient-ils) à la négociation. *« A peine de Gaulle aura-t-il eu sa majorité, qu'il négociera avec le G.P.R.A. »*. Certains ministres nous confiaient même que ce serait pour le 9 janvier au matin. Si bien que tout le monde — à l'exception des ultras qui n'ont joué qu'un rôle limité dans toute cette affaire — s'est prononcé finalement pour la paix négociée !

Conçu pour obtenir un blanc-seing, le référendum s'est traduit — la formule est de Mᵉ Popie — par un mandat impératif donné à de Gaulle pour négocier avec le G.P.R.A., un mandat impératif dont il ne peut pas ne pas tenir compte. D'où l'invitation à Bourguiba — qui n'est pas la négociation directe — mais qui peut y conduire.

— Comment l'opinion publique peut-elle se manifester si elle n'est pas appelée à se prononcer par un référendum, par une élection, etc. ? Que peut faire un citoyen, ou un groupe de citoyens pour exercer sa pression en faveur de la négociation ?

P. M. F. : Les Français considèrent souvent la démocratie comme un simple arsenal de moyens techniques et légaux (l'élection, par exemple). Lorsqu'ils ont accompli certains gestes rituels, lorsqu'ils ont mis un bulletin dans une urne, ils croient que la démocratie est accomplie. Les gens qu'ils ont élus ou approuvés n'ont ensuite qu'à faire le nécessaire.

Ce n'est pas cela du tout, la démocratie ; c'est la participation active de chacun et à chaque instant ; c'est une opinion vigilante et qui exerce continuellement sa pression.

Ceux qui disent aujourd'hui : « Eh bien ! voilà qui est fait, tout s'arrange, il n'y a plus qu'à laisser les choses aller toutes seules, ou par la seule action d'un mandataire tout-puissant », ceux-là affaiblissent les chances de la paix. Ceux qui s'emploient au contraire à expliquer la situation autour d'eux, à rétablir la vérité lorsqu'elle est déformée (ce qui n'est que trop fréquent), à discuter, à militer, à faire vivre et réagir l'opinion, ceux-là contribuent à créer un climat dont le gouvernement sera obligé de tenir compte. C'est cela la démocratie.

(Taillandier.)

PIERRE MENDÈS FRANCE.
Voici une possibilité de paix.

— Mais l'opinion n'est-elle pas actuellement « chloroformée » ?

P. M. F. : Bien sûr, et c'est pour cela que les gouvernements ont pu se permettre pendant des années, tantôt de promettre la paix et l'émancipation algérienne mais de mener en fait une guerre de plus en plus atroce ; tantôt de lancer des formules verbales satisfaisantes mais sans jamais y donner suite dans leurs actes. Ces choses n'ont été possibles que parce que le pays n'a pas été assez vigilant, assez exigeant, parce qu'il n'a pas exercé son contrôle.

Si les Français ne sont plus des citoyens mais des sujets, qu'ils ne s'étonnent pas de voir durer une guerre qui ne leur plaît pas. Si cette guerre ne leur plaît pas, il faut qu'ils le manifestent, qu'ils interviennent. Il ne suffit pas de déléguer tous les pouvoirs à un homme (qui n'a même pas dit clairement ce qu'il voulait faire) pour qu'aussitôt il fasse ce qu'on souhaite !

Nous en avons eu la preuve l'année dernière, au moment de Melun. Depuis l'hiver, il y avait dans le pays une poussée en faveur de la paix. Pour la première fois, les syndicats associaient dans leur action les aspects revendicatifs et la lutte pour la paix en expliquant que c'était lié. C'est en grande partie à cause de cela que de Gaulle a été amené à faire son discours du 4 juin, invitant le F.L.N. à venir parler. Malheureusement beaucoup de Français se sont dit aussitôt : « C'est fini, il n'y a plus qu'à démobiliser ». Les efforts, les campagnes pour la paix se sont assoupis. A partir du moment où la pression ne s'est plus exercée, l'équilibre — encore très précaire — entre les forces de la paix et celles de la guerre s'est à nouveau rompu en faveur des secondes. Et cela a permis les malheureuses manœuvres qui entraînèrent l'interruption des conversations de Melun.

Un mauvais placement pour l'avenir

— Nous sommes un peu dans la même situation depuis le référendum.

P. M. F. : Oui. C'est pourquoi il est indispensable que l'opinion se manifeste plus vigoureusement. Il faut que les Français le sachent : s'ils n'exigent pas la paix, ils n'auront pas la paix.

Les mouvements d'opinion ne sont pas facilement prévisibles. Il se déclenchent tout à coup, souvent de façon irrésistible, sans qu'on puisse dire pourquoi l'explosion se produit à ce moment-là plutôt qu'à un autre. La volonté d'un peuple finit toujours par se manifester et, au siècle où nous sommes, elle est irrésistible. Mais il arrive que le sursaut se fasse attendre. Aujourd'hui cela signifie plus de tués, plus de haines, plus de difficultés à surmonter lorsqu'on se mettra enfin à reconstruire pour l'avenir.

— Pensez-vous que la rencontre avec le Président Bourguiba puisse avoir été organisée essentiellement pour « passer le cap » de la prochaine session de l'O.N.U., le mois prochain ?

P. M. F. : Evidemment l'opération diplomatique actuelle « tombe bien » pour couvrir une période difficile. Mais je ne peux pas croire qu'il y ait là une simple manœuvre, comme certains l'ont écrit.

D'ailleurs, s'il y a des arrière-pensées malignes, on le verra vite. Par exemple, si le gouvernement français essayait de dissocier les Tunisiens et les Algériens en faisant au président Bourguiba des propositions séduisantes sur le contentieux franco-tunisien (le Sud-Tunisien, le pétrole, le contentieux financier, Bizerte, etc.) tout en refusant la négociation algérienne avec le G.P.R.A., alors nous serions en présence d'une politique dangereuse.

Tout ce qui tente d'éloigner la Tunisie du G.P.R.A., abandonne ce dernier à des influences beaucoup plus redoutables. Une pareille tentative serait un bien mauvais placement pour l'avenir.

En tout cas, je le répète, quelles que soient les intentions profondes du gouvernement français, l'invitation faite à Bourguiba peut être l'amorce d'un processus vers la paix négociée avec le G.P.R.A. Voilà l'essentiel pour aujourd'hui.

PARIS NEW-YORK
BOEING JET SERVICE
Classe économique
aller.retour n.f. 1924.10
VALABLE 17 JOURS . DU 1er OCTOBRE 1960 AU 31 MARS 1961
AIR INDIA
7, RUE SCRIBE, PARIS (9ᵉ) - OPÉ. : 15-64

REPORTAGE

Ferhat Abbas m'a dit...

● ***Jules Roy raconte l'entretien qu'il vient d'avoir à Tunis avec le président du G.P.R.A.***

A l'abri d'une crique, sous des rochers où grondent les vagues, on découvre parfois des zones d'eaux mortes. Le ressac s'y fait à peine sentir et les morceaux de liège et les algues qui flottent là semblent emprisonnés pour toujours, quand, soudain, un tourbillon les aspire vers le tumulte de la mer libre.

A Tunis, dans cette petite capitale pour tragédie de Giraudoux qui s'ouvre déjà sur le printemps, les journalistes s'interrogent des soirs entiers sur le sens à donner à l'arrivée d'une personnalité ou à une visite diplomatique qui ne semble pas de pure courtoisie. A trois heures de voiture, la guerre d'Algérie paraît plus loin qu'à Paris : ses attentats, ses bombes au plastic et ses embuscades ne troublent pas les moineaux qui s'ébrouent dans les arbres, au coucher du soleil, avec une furieuse stridence de cigales. Il n'y a plus de sang sur l'avenue Bourguiba, mais des fleurs. Les Algériens du gouvernement rebelle ne font pas mystère de leur présence, reçoivent volontiers les Français et remâchent les mêmes amertumes mêlées aux mêmes espoirs. Eux aussi s'interrogent, guettent les signes du ciel politique et les avions qui se posent près du lac poivré de vols de macreuses. A son retour d'un long voyage en Asie, Boumendjel porte les mêmes chaussures jaunes et le même complet fatigué que l'an dernier. Sous sa crinière de lion, des rides nouvelles sont tracées et sa spontanéité joviale s'est émoussée.

(Kahia.)

DISCUSSION AVEC M. AHMED BOUMENDJEL (*).
En 1922, le capitaine Khaleb...

Le coup de vent

De tous les gens du G.P.R.A. que j'ai rencontrés, pas un qui ne m'ait dit : *« Nous sommes prêts à négocier »*. Pourquoi donc meurent les hommes qui tombent encore des deux côtés ? L'entente qui semble ici d'une facilité dérisoire peut s'établir. Ou reculer à des distances astrales.

Il faut échapper à cette fausse fatalité. Il faut faire lever le coup de vent de l'espoir.

En 1922, que réclamait l'émir Khaled, petit - fils d'Abd el-Kader, saint-cyrien et capitaine de l'armée française ? La représentation des « Indigènes » algériens après la guerre de 14-18 où beaucoup d'entre eux avaient donné leur vie pour la France. Pour apaiser l'indignation des barons de la colonisation, le capitaine Khaled fut cassé et exilé en Syrie où il mourut. En 1937, le projet Blum-Viollette, qui préparait les étapes de l'assimilation des musulmans, fut rejeté par la coalisation des grosses fortunes et des représentants des Européens d'Algérie. En 1946, au lendemain d'une nouvelle guerre, l'idée d'une République algérienne étroitement liée à la France et d'un statut conférant la double citoyenneté aux Français et aux Algériens fut écartée à l'Assemblée Constituante avec une légèreté méprisante. Qu'était-ce donc, sinon une intégration des deux côtés, plus parfaite encore que celle des illusions du 16 mai 1958, et qui était l'auteur de ces projets ? Ferhat Abbas, président du G.P.R.A., n'avait nul besoin de me le rappeler :

— *Vous avez devant vous un homme qui a lutté toute sa vie pour régler d'une façon pacifique le problème de la décolonisation. Pendant longtemps, j'ai essayé de rallier le peuple algérien à plusieurs formules de conciliation. Toutes ces formules ont fait faillite. Voilà pourquoi le peuple algérien a pris les armes.*

Cet homme, qui va avoir soixante-deux ans le 24 août prochain, n'a pas un cheveu blanc et, loin de l'avoir marqué, les épreuves ont lissé son visage. Son regard gris a la couleur des pierres de certaines montagnes de Kabylie et la même dureté de roche. Il ne faut pas se tromper non plus à son élégance diplomatique de langage et de maintien. Ce fils de gentilhomme campagnard pétri de culture française prend chaque jour, de plus en plus, conscience de la place qu'il occupe dans le monde et dans le cœur de dix millions d'hommes.

Ce fleuve de sang

Entre nous, il n'y a plus seulement des tonnes de papier imprimé, des textes repoussés, des inculpations et des mises en résidence surveillée, mais un fleuve de sang. Des centaines de milliers de morts chez les Algériens, des dizaines de milliers chez nous. L'un des derniers ? Au moment de quitter Paris, j'ai trouvé ma marchande de journaux en larmes. Pressée de questions, elle finit par s'écrier dans un sanglot : *« Mon fils vient d'être tué en Algérie... »*. Pour arrêter cela, il faut être au moins deux à le vouloir : le G.P.R.A. et nous. Car l'amertume ne résout rien. Ni la tristesse.

Serais-je un monstre ? Avec la joie d'un capitaine vainqueur, j'ai posé autrefois mes roues sur les pistes de l'aérodrome d'El Aouina où le courrier de Rome vient de couper ses moteurs. J'ai respiré l'air léger de cette terre où les asphodèles vont fleurir. Si je gardais mon amertume d'avoir perdu l'empire auquel me lie ma naissance, je condamnerais les miens à subir la terrible loi des vengeances, je creuserais la tombe de beaucoup d'hommes et de femmes des deux communautés qui ne demandent qu'à vivre, et de beaucoup d'enfants qui s'aimeront plus tard, sans comprendre pourquoi nous avons pu nous haïr. Un empire ne s'établit pas sur des canons. Ou alors cet empire ne dure pas.

Pourquoi l'heure des réconciliations solennelles ne serait-elle pas sur le point de sonner ? L'un devant l'autre, sans armes, voici le chef de cette rébellion qui a brûlé des fermes, traillé des voitures, tendu des em cades à nos soldats, déposé des b bes dans les lieux publics et égo et voici le frère de ceux qui écrasé des villages, ratissé, regro emprisonné et torturé. Pourquoi fleuve de sang ?

Je poserais la question si je ne vais moi-même comment répond parce que le terrorisme a été le moyen de lutte du peuple algérien que, si les armes du terrorisme abominables, les automitrailleuses, chars et les avions ne le sont moins. On peut se faire tuer no ment. Personne ne tue noblement meurtre ne se justifie que dans le de légitime défense. Le jour où l' tion militaire et les exécutions ce ront, le terrorisme s'éteindra.

Aimer Chateaubri

Qui peut craindre cette paix désirée ? Ceux qu'elle placera ma tenant devant un choix tragiqu quitter la patrie où reposent morts et où sont nés leurs enfan pour s'installer dans une métrop qu'ils accuseront, non sans raison les avoir abandonnés, ou bien re en Algérie, avec les Arabes égaux. Qui comprend ce drame mi que nous, qui sommes Algériens !

— *Je parle à un Algérien,* Ferhat Abbas. *Cette question des ropéens, personne chez nous ne à nier son existence. Je ne suis aigri ni ulcéré. Je vois le problè ainsi : que la France assure la rité de dix millions d'Algériens l'acceptation sans arrière-pen d'une République algérienne indép dante, et je suis persuadé que pas seul Algérien, je dis bien pas un ne se refusera à assurer la sécu de la minorité européenne. Quant Européens qui voudront vivre nous dans cet Etat indépend croyez-vous que nous sommes fous pour leur dire : « Partez, n'avons pas besoin de vous. » ? maquisards eux-mêmes seront là veiller à ce qu'on ne commette d'injustice à leur égard.*

Un Arabe, Ferhat Abbas ? On sans doute pas dû manquer de étonner. Autrefois, on croyait pouvaient seuls être Arabes les h mes déguenillés qui s'asseyai même le sol. Un Arabe saurait fester de telles prétentions, Chateaubriand, et croire à la dig

(Kahia.)

AVEC M. MOHAMED YAZID (**).
« Nos ancêtres, les Gaulois. »

(*) Porte-parole du G.P.R.A., chargé des affaires politiques.
(**) Ministre de l'Information du G.P.R.A.

HERTZ
l'organisation de location de voitures
la plus perfectionnée du monde,
vous offre :
L'assurance gratuite conducteur, famille, passagers
Une flotte de voitures dernier modèle
Un service international de réservation
Réservez votre voiture de Tourisme à :
Paris : 43, rue Bayen, ETO 65-75 - 48 bis, rue Custine, ORN 15-63
Nice . Le California Park, Prom. des Anglais, tél. 667-01
Bordeaux : 165, rue Croix de Seguey, tél. 48-50-45
Aéroports : Orly - Le Bourget - Nice - Bordeaux-Mérignac - Lyon - Bastia et dans les principales villes de France.
Service HERTZ avec chauffeur : PAS 75-15
d H 16
Louez donc HERTZ dans votre ville.

PAUL ROBESON
chante
les airs du film "Proud valley"
4 inédits du grand chanteur noir
en exclusivité sur disques
La Voix de son Maître
Rehearsal scene - Deep river - Land of my fathers - Ebenezer
EMF 241 chez votre disquaire

souveraine des hommes ? Des yeux arabes pourraient témoigner de ce qu'ils voient, des oreilles arabes de ce qu'elles entendent ? Ce visage long, ce front haut où les rides sont à peine indiquées, est-ce un sourire arabe qui l'éclaire ou le sourire d'un homme comme nous ?

L'un des miens

Pour la première fois dans l'histoire, un peuple décolonisé offre à ses anciens colonisateurs sa propre citoyenneté avec une égalité absolue de droits et de devoirs. C'est un fait. Qui en voudra ? Je sais à qui je pense : à l'un des miens qui possède une humble maison, une retraite de fonctionnaire et quelques rûches. Il dira non. Même s'il doit se déraciner, avec tous les hasards et toutes les tristesses que cela comporte, et même si cette aventure peut le désespérer, il ne cédera pas et s'en ira parce qu'on ne change pas de drapeau, de justice et de lois. Il se jugera trahi par son pays d'origine et devenu moins qu'un bâtard, sans autre père ni mère que le malheur et partageant cette terrible descendance avec beaucoup d'autres. A cet homme-là, il faut laisser la possibilité de rester dans sa patrie sans être considéré comme un étranger. Alors, s'il est Français jusqu'à sa mort, il réfléchira et s'il vit en paix et heureux, je crois qu'il acceptera de devenir citoyen algérien. A quoi sert la négociation entre des ennemis du moment, sinon à aplanir des problèmes de ce genre ? Je me souviens qu'en 1952, au moment de l'autonomie interne de la Tunisie, on avait interrogé Ferhat Abbas sur le sort de nos compatriotes. Je crois bien qu'à l'époque il répondit que si les Français de Tunisie acceptaient la citoyenneté tunisienne, rien n'empêchait notre gouvernement de les considérer comme Français à leur retour en métropole.

Les deux garants

Que feront les fils de l'homme à qui je pense ? Eux qui m'indignaient parce qu'ils me semblaient, en 1940, peu sensibles au malheur de la France dont une mer les séparait ? Et les fils de ses fils ? Renieront-ils la terre et le ciel qu'ils aiment pour une marâtre qui a fait d'eux, sans qu'ils le sachent, des colonialistes et ne s'est pas préoccupée de leur avenir ? Et les Juifs, dont aucun texte ne parle, sauf pour faire mention de leur nombre ?

— *La révolution algérienne,* dit Ferhat Abbas, *considère les Juifs comme Algériens. L'Algérie a été de tout temps leur patrie. Beaucoup d'entre eux veulent devenir citoyens de la République algérienne. Certains veulent rester Français. Ce que je peux vous dire, c'est que nous ne sommes farouchement déterminés qu'en ce qui concerne les buts fondamentaux de la révolution algérienne. Pour le reste, nous ne craignons ni la discussion ni l'évolution. Des situations nouvelles peuvent se présenter que nous étudierons dans un esprit de réalisme politique dont on n'a pas le droit de douter.*

Cette mutation de peuple colonisé à peuple libre et multiracial, dans quelle nouvelle effusion de sang s'opérera-t-elle ? Qui pourra convaincre la minorité européenne qu'elle n'est pas menacée ? Quelles convulsions secoueront alors cette terre éprouvée déjà par plus de six ans de guerre ?

— *Il n'y aura pas de chaos en Algérien. Le garant, c'est l'Armée de Libération Nationale qui assumera pleinement cette mission. Quand la paix reviendra, la cohabitation qui paraît maintenant si compliquée sera facile.*

Le garant ? Je crois, de mon côté, avec beaucoup d'autres, que c'est l'armée française. Mais je crois, aussi, que le jour est proche où les ennemis s'aborderont sans échanger de coups avant qu'un autre destin les allie. Je crois que les armes se tairont d'elles-mêmes quand s'éteindront les haines qui les chargent mieux que les cartouches et les obus. Je crois que si les combats constituent les rencontres les plus tragiques des peuples, ils provoquent aussi des amitiés singulières où les hommes découvrent qu'ils ne combattent que des hommes qui ont le même besoin de pain, de feu et de sources pour vivre. Combien de temps fallut-il aux pilotes de chasse français de la dernière guerre pour établir des relations courtoises d'abord, cordiales ensuite avec les pilotes de chasse allemands de l'O.T.A.N. ? N'y avait-il pas entre eux les camps de concentration, les massacres, le terrorisme et les otages ?

Colonie de ses colonies

Au terme d'une guerre qui ne fut pas moins horrible qu'une autre guerre, la seule paix qui compte est celle qui n'humilie personne. Où serait votre victoire, capitaines, si elle faisait surgir dans les montagnes de nouvelles hordes de loups qui viendraient, la nuit, égorger les troupeaux ? Où mènerait la lutte pour la dignité, fellagha, si la liberté que tu veux défendre imposait une nouvelle injustice et obligeait les hommes d'une autre race à se retrancher dans leurs maisons pour s'y défendre ?

A cette idée d'une défaite possible, le regard de Ferhat Abbas durcit soudain. Le buste se redresse. La parole s'accélère. Une passion subite anime ce conciliateur-né. Cet homme doux (« Beaucoup trop doux à mon gré », m'a dit un de ses proches) hausse le ton :

— *Notre guerre a posé le problème politique de notre libération nationale. Nous ne cesserons pas le combat avant que ce problème soit résolu. Nous ne faisons pas la guerre pour la guerre et nous ne cherchons nullement à humilier la France. Le seul vaincu de cette épreuve qui dure depuis plus de six ans doit être le régime colonialiste. Une fois ce régime aboli et l'indépendance de l'Algérie réalisée, rien n'empêchera notre peuple d'établir avec le peuple français des liens d'amitié et de coopération sur un pied d'égalité.*

Il s'arrête. Il y a chez lui parfois ce ton d'une patience à bout de force, ce mauvais souvenir, vite dominé, des années de prison et de résidence surveillée, des menaces, des arrestations et des procès pour obtenir autrefois l'assimilation des « indigènes », leur accession par étapes à la citoyenneté française en échange des services rendus sur la même terre et sur les mêmes champs de bataille. « Nos ancêtres, les Gaulois... » Leurs princes, plutôt. Fallait-il tant de sang et de violences pour lâcher enfin cette dignité dont ce peuple était affamé ? Fallait-il n'accepter jamais, comme on l'a déclaré à la présidence de l'Assemblée constituante, « que la France devienne la colonie de ses colonies » ? Saül de Tarse, notre saint Paul, Juif de naissance, était citoyen romain comme Jugurtha aurait pu l'être s'il l'avait voulu. Si Rome a perdu l'Afrique, n'est-ce pas parce que Scipion refusa de devenir aussi citoyen africain ? Aujourd'hui, la France peut tout reconquérir par l'esprit.

Hors des larmes

Ferhat Abbas se détend :

— *C'est ce peuple de France qui nous aura rendu justice que nous espérons enfin rencontrer,* dit-il.

— Trouvera-t-on des Européens dans le gouvernement de la République algérienne ?

— *Il est évident que tous les citoyens de la République algérienne pourront participer à l'exercice du pouvoir dans le cadre de la démocratie, quelles que soient leurs origines ethniques ou religieuses. Ce qui comptera à nos yeux, ce sera seulement le mérite civique et la compétence.*

Tels sont les seuls propos de lui dont je suis autorisé à faire état. Il en est d'autres que je tairai parce que les Algériens du G.P.R.A. ne savent plus où ils en sont de l'espoir ou du désespoir, de la confiance dans la générosité française ou de la méfiance à l'égard des anciennes méthodes. On n'en est plus à se plaindre, mais on est avare de confidences. La valeur de ce qui est dit et prête à l'analyse de chaque terme, dépasse de beaucoup ce qui est dit. Je crois qu'au bout de tant de malheurs et de malentendus, un avenir s'ouvre hors des larmes et des armes. Et je ne pense trahir ni mon pays, ni mes morts, ni les vivants en affirmant que le dernier mot qui m'a été dit par Ferhat Abbas, au moment où je le quittai dans la nuit tiède de Tunis, fut celui de fraternité. Pour moi seulement ?

JULES ROY.

(Kahia.)
FACE A FACE : M. FERHAT ABBAS ET JULES ROY.
« Je parle à un Algérien. »

AUCUN RÉVÉLATEUR AVEC l'"ADJOINTE portable"

CETTE merveilleuse petite machine à copier est entièrement électrique : sans négatif ni bain périssable, elle ne coûte que lorsque vous vous en servez. Elle est toujours instantanément prête à vous donner votre copie en 4 secondes.

Démonstration chez vous, sous quelques jours, si vous le désirez.

PUB. VIAL

MACHINES Thermo-Fax MINNESOTA DE FRANCE

135, bd Sérurier, PARIS-19e - BOL 71-19 - BOT 42-80
TÉL. 42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE

Pour maintenir l'activité de ses ateliers en cette période de morte-saison

NICOLL

la tradition Anglaise du Vêtement maison de Confiance fondée en 1820

29, RUE TRONCHET
vous offre
à titre exceptionnel
DU 17 AU 25 FEVRIER
son
COSTUME SUR MESURES
en draperie exclusive
380 NF
commandez-le dès aujourd'hui vous le paierez et le prendrez quand vous voudrez
essayages à votre gré
•
Au Rayon Dame Tailleur Couturier Sur Mesures prix spéciaux

JUSTICE

Le dossier de Me Popie

● *Claude Krief révèle : La vérité sur la mort de Pierre Popie, dont on vient d'arrêter les deux assassins, se trouve sans doute dans un petit bourg de l'Algérois : Oued el Alleug.*

« L'*ORDRE vient de Paris. Faites vite. Popie veut parler au procès des barricades !* » Tout le monde connaît cette semaine cette phrase par laquelle les assassins de Me Popie expliquent leur crime. Mais cet ordre venu de Paris ou d'ailleurs, qui l'a donné ?

Ce qu'on sait, en tout cas, c'est dans quel milieu il faut chercher : parmi ceux qui craignaient que le vrai visage de certains des accusés des barricades n'apparaisse au grand jour et ne fasse s'effondrer le rideau de fiction derrière lequel s'abritaient et s'abritent encore des tortionnaires camouflés en hommes politiques.

Les hommes de main ont parlé. Ce sont deux parachutistes, Claude Peintre, 25 ans, et Léon Dauvergne, caporal-chef, 35 ans. Ils apparaissent comme de simples tueurs à gages, des comparses recrutés parmi les centaines d'hommes que la guerre d'Algérie a pourris et a rendus aptes à toutes les besognes. Mais leur choix n'est pas, semble-t-il, lé simple fait du hasard.

Claude Peintre a servi à Oued El Alleug, au 20e groupe d'artillerie aéroportée. Ce régiment est celui où Pierre Lagaillarde a commandé comme officier. Les deux hommes se sont-ils connus à ce moment là ? Cela n'est pas encore précisé officiellement. Pourtant, dans une déclaration à la presse, le père de Claude Peintre révèle que ce dernier trouva du travail en Algérie dans une entreprise pétrolière grâce à Pierre Lagaillarde.

DEUX DES ASSASSINS DE Me POPIE : CLAUDE PEINTRE ET LÉON DAUVERGNE.
Entre le 20e groupe d'artillerie aéroportée et le « réduit des facultés ».
(A.F.P.)

L'affaire Sefta

Je suis sûr en tout cas d'une chose. C'est qu'il devait beaucoup être question dans la déposition de Pierre Popie au procès des barricades — cette déposition pour laquelle il est mort — d'Oued El Alleug, des exactions et des sévices qui y furent commis par les hommes de Pierre Lagaillarde et par le député d'Alger en personne : Pierre Popie en détenait les preuves et entendait les présenter au tribunal.

Son dossier concernait en premier lieu un Algérien musulman, M. Sefta.

L'affaire Sefta est simple et banale dans le contexte algérien. Mais en même temps elle est décisive. Au cours d'une opération de contrôle, le lieutenant Pierre Lagaillarde a perquisitionné dans la ferme de M. Sefta où, croyait-on, se trouvait une cache rebelle. La perquisition restant vaine, Pierre Lagaillarde a interrogé M. Sefta, d'abord brutalement, puis il l'a torturé, selon les déclarations de M. Sefta. Enfin, il l'a arrêté. Présenté devant le procureur, M. Sefta a déposé une plainte pour tortures, fournissant des certificats médicaux explicites. Il déposa également une plainte pour vol : Pierre Lagaillarde s'était emparé de diverses valeurs trouvées dans la ferme ainsi que de la voiture du plaignant. L'avocat auquel M. Sefta s'adressa était justement Pierre Popie.

Me Popie accepta l'affaire. Les supérieurs de Pierre Lagaillarde, interrogés par les voies officielles, firent répondre que Lagaillarde se trouvait, à la date visée par la plainte, en opération et qu'il ne pouvait pas s'agir de lui. Une coïncidence dramatique servit Pierre Popie : il apprit que Lagaillarde avait eu à la même époque un accident, qu'il avait écrasé un enfant musulman et qu'un constat avait été dressé. Il put avoir une photocopie de ce constat : le numéro d'immatriculation de la voiture indiqué par le gendarme était celui de la voiture de M. Sefta !

Ce rapport prouvait en tout cas que Pierre Lagaillarde était impliqué dans l'affaire et qu'il avait disposé de la voiture de M. Sefta à sa convenance, pour ne pas dire qu'il s'en était emparé indûment. Pierre Popie se disposait à déposer une photocopie de cette pièce sur le bureau du tribunal des « barricades ». Car l'affaire Sefta avait été enterrée : conseillé par l'administration, M. Sefta, qui était sous le coup de poursuites pour atteinte à la sûreté de l'Etat, ouvertes après son arrestation, avait changé d'avocat et avait déconstitué Me Popie. Il y a quelques mois, il était remis en liberté...

Mais Pierre Popie avait également mené une enquête personnelle auprès de musulmans d'Oued El Alleug et il avait retrouvé, m'avait-il dit, des Algériens prêts à témoigner publiquement sur le comportement de l'unité de Pierre Lagaillarde. Plus : il avait en sa possession une liste précise des musulmans « disparus » à cette époque. Or je viens d'apprendre d'une personnalité de Blida, proche de la famille Lagaillarde, que le député d'Alger a récemment reçu en Espagne une photo de lui sur laquelle on lui notifiait sa condamnation à mort. Plusieurs signatures suivaient : parmi elles figurent justement les noms de musulmans assassinés à Oued El Alleug...

Une lettre de Massu

Ce n'est pas par hasard si Pierre Popie se disposait à mener, aux barricades, l'offensive contre Pierre Lagaillarde. Les deux hommes se connaissaient depuis longtemps. Originaires l'un et l'autre de Blida — les villas de leurs parents sont distantes de quelques dizaines de mètres seulement — ils avaient des nouvelles l'un de l'autre par leurs parents qui, membres du barreau et de la magistrature, avaient fatalement des relations communes. Mais ils ne se voyaient pas et s'aimaient encore moins. On ne peut dire qu'ils étaient rivaux. Lagaillarde avait choisi la voie de la foule européenne, le chemin facile qui depuis le 6 février a flatté la masse algéroise, coupée des musulmans. Popie, dans un petit groupe, voyait au-delà de la fiction algéroise...

Je me souviens de la colère de Pierre Popie quand il avait appris que la famille Lagaillarde avait acheté des terres dans le Gers, à quelques kilomètres de son propre village natal de Condom !

« *Tu vois,* m'avait-il dit, *les Lagaillarde crient « Algérie française » à Alger et ils s'installent en Gascogne !* »

M. PIERRE LAGAILLARDE A MADRID.
Entre Blida et le Gers.
(R. Jally.)

La campagne électorale pour la députation qui suivit le changement de République approfondit encore le fossé entre les deux hommes. Tandis que Pierre Lagaillarde se présentait à Alger, Pierre Popie se présentait justement dans le Gers. Dans ce département les Lagaillarde appuyèrent fermement, m'avait-il dit, son adversaire direct. Plus, ils obtenaient du général Massu une lettre dénonçant les activités « anti-patriotiques » de Pierre Popie : son adversaire tira de cette lettre un énorme placard qui fut apposé dans tout le département.

Pierre Popie, qui avait le sang chaud d'un Gascon, envoya à cette occasion ses témoins au général Massu et le provoqua en duel !

Bref, que ce soit à Blida, auprès des étudiants ou des jeunes filles de l'Automatic ou dans le Gers, au barreau ou sur la scène politique, les deux hommes se retrouvaient face à face. « *Je reconnais le courage de Lagaillarde,* m'avait dit Pierre Popie, *ce n'est pas un peureux, mais ce n'est pas à lui de jouer au pur. La vérité éclatera un jour ou l'autre. Tiens, par exemple, Lagaillarde me reproche de défendre des Algériens, mais lui, comment a-t-il commencé sa carrière à Blida ? En défendant des chefs F.L.N. ! Il ne s'en vante plus, maintenant...* »

Un virement postal

C'est quelques jours avant le 24 Janvier que Me Popie eut le plus peur pour sa sécurité : tout le Palais savait que l'affaire Sefta devait venir le 25 janvier, que les activistes et les amis de Lagaillarde le savaient. Il engageait un combat où il n'ignorait pas qu'il risquait beaucoup. Aussi, bien informé, il quittait Alger le 22 pour ne rentrer que deux semaines plus tard. « *Je ne poursuis pas l'affaire Lagaillarde,* m'avait-il dit alors. *C'est moche de l'accabler maintenant... on verra plus tard.* » Plus tard, ce fut quand Alain de Sérigny le fit citer comme témoin pour la vente de « L'Echo d'Alger ». Cette citation le relevait de tout scrupule : elle le condamnait aussi...

De toute façon, maintenant, les policiers peuvent remonter jusqu'aux têtes, au comité qui a fait exécuter froidement l'avocat algérois. Les deux tueurs, interrogés, ont confirmé qu'ils « *se croyaient couverts par la police, les magistrats, l'armée... et que plusieurs personnalités devaient connaître le même sort* ». Si ces couvertures existent, ou au moins des complicités, il convient maintenant de les démasquer. On sait déjà que les premiers « intermédiaires » également arrêtés sont le « recruteur », Paul Agay, et Hubert Thibaut, le « financier », tous deux anciens du « réduit des facultés » que commandait Pierre Lagaillarde.

Il s'agit maintenant de remonter la filière. Le « financier » n'a payé que lorsque lui a été remis le carnet de rendez-vous de Pierre Popie. Pour 300.000 francs, a-t-on dit. En fait, il semble qu'une somme beaucoup plus importante ait été en jeu. Un virement postal aurait été un des indices utilisés par les enquêteurs...

De toute façon, on ne peut plus limiter l'assassinat de Pierre Popie à une affaire « locale » : les enquêteurs sont à peu près persuadés que l'ordre n'est pas venu directement d'Espagne. Alors, d'où ?

Pierre Popie est mort, on le sait maintenant, pour avoir voulu faire éclater la vérité. Et c'est seulement si la vérité, toute la vérité éclate, que son sacrifice n'aura pas été vain...

CLAUDE KRIEF.

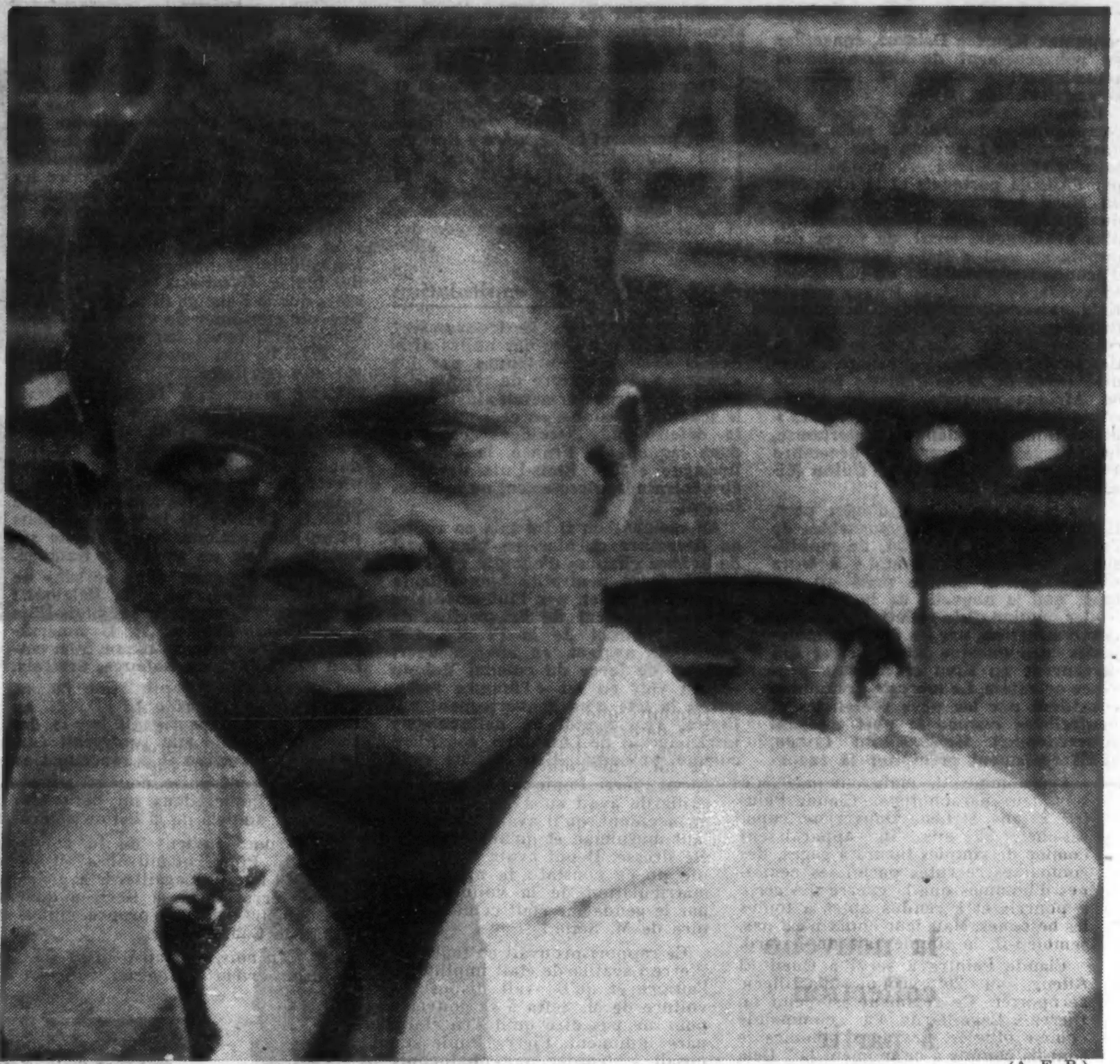
CONGO

Après Lumumba

● *Michel Bosquet analyse les conséquences du meurtre de Patrice Lumumba en Afrique, à l'O.N.U. et sur les relations américano-soviétiques.*

La machination a abouti. Le crime est signé. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire en version intégrale l'étonnante conférence de presse dans laquelle, lundi dernier, M. Godefroy Munongo, ministre de l'Intérieur katangais, s'expliquait sur la mort de Patrice Lumumba. Anticommunisme, antiaméricanisme, rappel des affaires Sacco et Vanzetti, Rosenberg, Chessman, Maleter, et cette phrase : « *Les alliés qui créèrent les Nations Unies n'ont-ils pas permis que leur frère d'armes, le général Mikhaïlovitch, fût exécuté par son rival Tito ?... Que l'O.N.U. garde devant elle ces images lorsqu'elle voudra se répandre en clameurs hypocritement vertueuses au sujet d'individus qui n'en valent même pas la peine.* »

Ces étranges références, cette manière de mettre le monde entier en accusation et de brûler tous ses vaisseaux, bref, ce tyle fasciste n'est pas d'un Munongo — ni même d'un Tschombé. Qui, d'ailleurs, pouvait avoir intérêt à assassiner Lumumba, c'est-à-dire à faire la politique du pire ? MM. Tschombé et Kasavubu ? Ils savent qu'au Congo la mort grandit, et d'ailleurs des observateurs de l'O.N.U. à Léopoldville savent, pour l'avoir appris de M. Kasavubu lui-même, que celui-ci n'excluait nullement une réconciliation avec M. Lumumba et que cette réconciliation fut, à deux reprises, sur le point de se produire. La première fois, ce fut, en septembre dernier, au moment où la désagrégation de l'armée congolaise allait entraîner celle de l'Etat. Le coup de force du colonel Mobutu empêcha au dernier moment le compromis Lumumba-Kasavubu d'aboutir.



La dernière photo de Patrice Lumumba. (A. F. P.)
Au Congo, la mort grandit.

A coups de bâton

Fin décembre dernier, pour la seconde fois, M. Kasavubu prit contact avec M. Lumumba, alors détenu au camp de Thysville. Mais aussitôt, le 31 décembre, Lumumba fut enlevé, débarqué au Katanga et promené pendant plusieurs jours dans des villages indigènes dont les habitants furent invités à administrer au prisonnier des coups de fouet et de bâton, « afin de se laver de leurs péchés et de conjurer l'esprit du mal ». Il semble même probable que c'est à cette époque que Lumumba a succombé — des suites de ses blessures. Voilà plus d'un mois, en effet, que circulent des rumeurs sur sa mort.

Qui l'avait trahi ? Les pistes, cette fois encore, conduisent vers le général Mobutu, ancien agent de la Sûreté belge.

Vers la fin janvier, Américains et Britanniques exercèrent des pressions sur M. Kasavubu afin qu'il réunît une table ronde sans exclusives et rétablît le régime parlementaire, le retour au pouvoir de Lumumba dût-il s'ensuivre. Ce projet, repris et élargi par M. Hammarskjöld, fut vivement combattu par la Belgique (appuyée par la France), dont l'ambassadeur à Washington remit au gouvernement américain une note orale, déclarant notamment que « la Belgique se trouvait au Congo aux premières lignes de la défense de l'Occident chrétien ».

Qu'elle se trouvât en première ligne ne faisait aucun doute : elle envoyait au général Mobutu des renforts en hommes et en armes, et recrutait pour le Katanga la Légion étrangère des « Affreux » ; composée en bonne partie de tueurs rescapés des commandos hitlériens, cette Légion s'illustre depuis deux semaines par des raids d'extermination qui lui valent, de la part d'observateurs de l'O.N.U., l'accusation de génocide.

S'il n'en avait tenu qu'à M. Tschombé, la table ronde eût pu avoir lieu. Le Premier ministre katangais s'est toujours déclaré prêt à entrer dans une confédération congolaise, voire à la soutenir financièrement. Or, lorsqu'il fut pressenti dimanche dernier au sujet de la table ronde, projetée par M. Kasavubu sans la participation immédiate des lumumbistes, M. Tschombé affirma qu'il ne s'assiérait pas à la même table que le gouvernement de Léopoldville, dont il fit même arrêter l'un des plus importants envoyés.

La « table ronde »

Ce revirement serait incompréhensible si on ne le rapprochait de témoignages plus anciens. Du témoignage de l'ambassadeur d'Irlande à Washington, par exemple, qui expliquait en novembre dernier le meurtre de « Casques bleus » irlandais par des Balubas, en révélant que, peu avant cet incident, des officiers belges, déguisés en soldats de l'O.N.U., avaient attaqué un village baluba. A la même époque, un correspondant britannique à Elisabethville relatait que M. Tschombé, en voyant arriver une nouvelle cargaison de soldats belges, sans avoir été consulté par « ses » autorités militaires, s'indigna au point qu'il ordonna à 25 légionnaires, pris au hasard, de rembarquer séance tenante pour Bruxelles.

Non, ni M. Tschombé ni M. Kasavubu, si suspects qu'ils soient d'autre part, n'avaient intérêt à assassiner Lumumba, s'enlevant ainsi toute chance d'être jamais reconnus par un gouvernement africain ; ni à empêcher une « table ronde » et à accélérer par-là la balkanisation du Congo. Mais d'autres y avaient intérêt à leur place (au nombre desquels le

→

UN VOYAGE MAGNIFIQUE...
...MAINTENANT A VOTRE PORTÉE !
CROISIÈRE AUX TERRES SAINTES ET PAIENNES
m/s "CABO SAN ROQUE"
30 Juillet - 12 Août
GRÈCE - TURQUIE - RHODES
LIBAN - JÉRUSALEM - ISRAEL
Prix minimum : NF. 700.- de Marseille à Marseille
ET 5 AUTRES MAGNIFIQUES CROISIÈRES EN 1961 !
Renseignements et Inscriptions :
Toutes Agences de Voyages agréées et
LUCIEN RODRIGUES-ELY S.A.
Agents Maritimes depuis 1926
PARIS
11, rue Tronchet, 11
ANJ. 53-89 - 57-85
MARSEILLE
5, rue Beauvau, 5
Tél. 20-81-40

TOURISME AIR FRANCE

TOURISME D'HIVER

ENVOLEZ VOUS VERS LE SOLEIL !

Cet hiver, le Printemps vous attend sur des rivages ensoleillés.

Dès aujourd'hui, préparez votre rendez-vous avec lui : AIR FRANCE a sélectionné pour vous 16 circuits et séjours touristiques présentés dans un dépliant illustré « TOURISME D'HIVER » qui est à votre disposition dans les agences de voyages agréées et dans les agences Air France. Demandez-le sans tarder.

Ces circuits sont vendus exclusivement par les Agents de voyages agréés, qui vous proposent également pour tous les pays du monde, de nombreux autres circuits organisés par leurs soins et homologués par Air France.

Quelques séjours proposés : Etats-Unis, un circuit de 17 jours — Lieux Saints — Sports d'hiver — U.R.S.S.

AIR FRANCE

contumax Maurice Delarue, conseiller du gouvernement de Brazzaville et actuellement directeur de la Sûreté katangaise).

Economiquement, tout d'abord, les compagnies minières et métallurgiques trouvent beaucoup plus avantageux d'acheminer leurs productions par l'Angola portugais et la Rhodésie du Nord britannique que par voie fluviale, à travers le Congo. Beaucoup plus avantageux, aussi, de payer des impôts au seul « Etat » katangais, et d'économiser ainsi tout ou partie des 45 milliards d'anciens francs que le Katanga versait au gouvernement central congolais. Aussi le détachement complet du Katanga, puis sa fédération avec la Rhodésie et l'Angola, dernier carré de la suprématie blanche en Afrique centrale, font-ils partie d'une stratégie minière qu'un « ultra » britannique, l'ex-député Waterhouse, fut chargé d'élaborer, dès décembre 1959, pour le compte de l'Union Minière du Haut Katanga.

Sur le plan politique, d'autre part, il s'agissait, pour les responsables de l'assassinat de Lumumba, de mobiliser le « monde occidental » à leurs côtés. Tout le monde prédisait, en effet, que la nouvelle de la mort du leader nationaliste allait provoquer l'extermination, par les forces lumumbistes, des quelque 3.000 Belges qui demeurent au Kivu et dans la province orientale. La mort de Lumumba, considéré par les pays socialistes et neutralistes comme le chef du seul gouvernement légitime du Congo, allait également précipiter la reconnaissance, par les camps socialiste et afro-asiatique, du gouvernement de M. Gizenga, lieutenant et successeur légitime de Lumumba. Cependant que les forces belges du Ruanda Urundi et du Katanga, appuyées par l'armée du général Mobutu (armée dont l'état-major, purement belge, siège à Brazzaville) voleraient au secours des 3.000 Européens, l'U.R.S.S. et la R.A.U., prévoyait-on à Elisabethville, allaient armer les forces lumumbistes, et peut-être même leur envoyer des volontaires.

La capitulation

Les forces belges se trouveraient ainsi aux prises avec des unités africaines armées et soutenues par les « rouges ». Une guerre de reconquête coloniale se transformerait ainsi, selon le schéma classique, en croisade pour la défense de l'Occident, croisade dans laquelle la France, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis devaient être entraînés, directement ou indirectement.

Au moment où il fut mis en route, en décembre dernier, ce plan avait de bonnes chances d'aboutir : il était assuré de la neutralité bienveillante des Etats-Unis et, par l'intermédiaire du gouvernement de Brazzaville, de l'appui indirect de la France. Les Etats-Unis avaient, en effet, couvert le coup de force du colonel Mobutu et cru voir en lui « l'homme fort » qui, à la tête d'un gouvernement militaire, s'opposerait au nationalisme intransigeant de Lumumba, considéré comme procommuniste depuis qu'il avait accepté la seule aide qui lui fût offerte : celle de l'U.R.S.S.

Les Etats-Unis avaient également couvert la sécession du « gouvernement » katangais de M. Tschombé, conseillé, financé, armé et géré par les fonctionnaires belges de l'Union Minière, dont les truquages électoraux l'avaient porté au pouvoir. Appelée à la rescousse par Lumumba contre les troupes belges qui réoccupaient le pays pour protéger les Européens, l'O.N.U., en juillet dernier, avait, en effet, exigé le retrait du Congo de tous les soldats étrangers et la cessation de toutes livraisons d'armes. C'est alors que le Katanga fit sécession pour pouvoir continuer de s'armer, et proclama qu'il ferait feu sur les forces de l'O.N.U. qui voudraient pénétrer sur son territoire.

Cette menace, à l'époque, n'était qu'un bluff. Les forces katangaises étaient peu sûres et divisées, et beaucoup de soldats africains eussent tiré dans le dos de leurs officiers belges plutôt que sur les casques bleus africains. De plus, il était au pouvoir de l'O.N.U. d'exiger de la Belgique, sous peine de sanctions, le retrait de ses hommes et de ses armes du Katanga.

Aucun ultimatum dans ce sens ne fut toutefois adressé à la Belgique : la France s'y opposait, les Etats-Unis demeuraient neutres. M. Hammarskjöld, encore partisan d'une intervention de l'O.N.U. au Katanga, capitula.

Cette première capitulation faussa, dès le départ, le rôle de l'O.N.U. au Congo. Celle-ci protégeait la vie des Européens, mais elle protégeait également la sécession et la réoccupation du Katanga ; elle allait bientôt protéger le coup d'Etat du colonel Mobutu et la reprise en main politico-militaire par les Belges, à laquelle Mobutu servait de façade ; en revanche, pour ne pas intervenir dans les affaires intérieures congolaises, elle ne sut pas protéger Lumumba. L'intervention de l'O.N.U. avait donc eu pour seul effet politique de couper au centralisme nationaliste de Lumumba et de ses alliés l'aide technique de l'U.R.S.S., tout en laissant le champ libre aux bailleurs de fonds de ses adversaires. L'opinion publique ne s'y est pas trompé, dans un très grand nombre de pays, où des manifestations violentes se sont déroulées devant les ambassades et consulats belges.

La neutralité bienveillante dont cette opération bénéficiait aux Etats-Unis disparut toutefois au mois dernier, avec l'avènement du gouvernement Kennedy. Les Républiques africaines et asiatiques les plus représentatives de l'émancipation des peuples retiraient leurs contingents à l'O.N.U. Depuis l'extradition de Lumumba, M. Kasavubu était irrémédiablement compromis avec les Belges aux yeux de la grande majorité des Africains. L'autorité de son « Etat central » ne dépassait pas les territoires bakongo et bangala, soit un cinquième environ du pays. Et pendant ce temps, l'autorité du gouvernement de M. Gizenga, successeur de Lumumba, ne cessait de s'étendre (1).

L'émancipation des peuples africains, l'avenir de l'Afrique, celui du Congo s'étaient incontestablement incarnés dans le lumumbisme, assuré de l'aide, militaire au besoin, des nations les plus dynamiques du continent (Guinée, Ghana, Mali, Maroc, R.A.U.), tandis que l'impuissance manifeste de M. Kasavubu, sa dépendance à l'égard des Belges, provoquaient à son égard la désaffection du « groupe de Brazzaville » lui-même. Aussi, plutôt que de continuer à jouer les forces de l'immobilisme contre celles de l'avenir, les Etats-Unis changèrent-ils de politique : ils persuadèrent M. Kasavubu de se débarrasser du général Mobutu, de faire relâcher les parlementaires emprisonnés, de former un gouvernement constitutionnel, puis de rechercher un compromis avec les lumumbistes.

L'échec de l'O.N.U.

M. Kasavubu suivit ce conseil la semaine dernière. En vain et trop tard. Le nouveau gouvernement manque de cohésion et de politique, deux de ses ministres démissionnent, vendredi dernier, vingt-quatre heures après leur nomination, et les conspirateurs d'Elisabethville achèvent de détruire ce qu'il lui reste de crédit en annonçant le meurtre de Patrice Lumumba, son ex-prisonnier.

En ce milieu de semaine, il ne restait plus rien des timides amorces d'une politique occidentale au Congo. Le plan Hammarskjöld, préconisant le désarmement de toutes les armées congolaises et leur relève par les « Casques bleus », était en ruine : tenu pour moralement responsable de l'assassinat de Patrice Lumumba, le secrétaire général de l'O.N.U. payait pour sa capitulation devant le gouvernement Tschombé. Boycotté par les Soviétiques et les Républiques africaines neutralistes, M. Hammarskjöld aura du mal à conserver ses fonctions. La mission de l'O.N.U. se solde par un échec. L'U.R.S.S. exige le retrait des Casques bleus, des militaires belges et des « légionnaires » katangais, le gouvernement Gizenga est assuré de la reconnaissance des nations neutralistes et socialistes, le panafricanisme remporte au Congo, après sept mois de guerres civiles et coloniales, une victoire décisive, et les Etats-Unis, pour avoir trop longtemps couvert, sous le règne d'Eisenhower, les opérations néocolonialistes, n'ont d'autre ressource que de limiter les dégâts en retirant leur soutien aux vaincus pour le reporter sur le futur vainqueur : le gouvernement Gizenga.

Encore la volte-face américaine, amorcée depuis une semaine déjà par M. Stevenson, n'effacera-t-elle pas entièrement le passé : comme au lendemain du « coup de Suez », l'U.R.S.S. remporte une victoire politique. Les quelques semaines qui viennent révéleront jusqu'où Etats-Unis et U.R.S.S. sont disposés à aller dans la voie des concessions réciproques pour sauvegarder les chances de coexistence dans le monde, et d'un apaisement décisif au Congo.

MICHEL BOSQUET.

(1) Voir « L'Express » du 2 février 1961.

LA MISSION SECRÈTE D'ARTHUR PIER

A la fin de 1945, devant le tribunal militaire international de Nuremberg, les dirigeants de l'Allemagne nazie répondent de leurs crimes. Lorsqu'on les interroge sur l'extermination systématique de six millions de Juifs, ils citent tous le nom d'un homme jusque-là totalement inconnu de l'opinion mondiale et qui ne se trouve pas dans le box des accusés : Adolf Eichmann.

Près de quinze ans plus tard, le 21 mars 1960, un employé de l'usine Mercedes-Benz de Buenos Aires achète, en quittant son travail, un bouquet de fleurs qu'il rapporte à sa femme. Les trois agents des services secrets israéliens qui surveillent le couple depuis plusieurs semaines savent que la femme est Mme Eichmann. Mais ils ne sont pas sûrs que l'homme qui se fait appeler Ricardo Klement et se présente comme son second mari soit réellement Eichmann lui-même. Son bouquet de fleurs le trahit : le 21 mars est en effet l'anniversaire du mariage d'Eichmann. Le soir même, la décision de sa capture est prise (1).

Le récit de la longue chasse qui a abouti à cette capture vient d'être écrit par un ancien diplomate israélien, Moshe Pearlman, le seul à en connaître les moindres détails. « L'Express » poursuit la publication de ce document.

(Associated Press.)

Pendant six mois, Eichmann a vécu incognito parmi ces prisonniers des Américains.

Mai 1945 : sur la route de Bad-Ischl (Autriche), une patrouille américaine interpelle un caporal de la Luftwaffe. Interrogé, l'homme dit s'appeler Barth. Mais la marque distinctive des officiers SS (l'indication du groupe sanguin tatouée sous l'aisselle gauche) le trahit. Il dit alors se nommer Eckmann, lieutenant SS, originaire de Breslau. Six mois plus tard, il s'évadera d'un camp d'officiers SS sans avoir été identifié.

ASHER BEN NATAN quitta la Palestine pour l'Autriche à la fin de 1945, sur un navire de la Haganah qui repartait à vide après avoir forcé le blocus britannique avec une cargaison de réfugiés juifs. Il débarqua onze jours plus tard à Santa-Maria di Leucia, dans le sud de l'Italie, et se rendit directement à Gratz, en Autriche. Il y resta le temps de se faire faire un passeport au nom de Arthur Pier et débarqua à Vienne au début de novembre. Quelques jours après son arrivée, il installait son quartier général de chef de la Haganah et de l'émigration clandestine au n° 2 Frankgasse. Sur la porte, on lisait : « Organisation Autrichienne de Réfugiés ».

Sa première tâche était d'organiser le départ des Juifs vers la Palestine. En une semaine, il recruta dans les camps de « personnes déplacées » quatre-vingts jeunes gens dynamiques et connaissant bien les langues locales, qu'il déploya le long des frontières tchèque et hongroise pour organiser les passages clandestins. Il en trouva cent autres pour organiser le transit des émigrants dans les camps de personnes déplacées de Linz, Salzbourg et Innsbruck. De là, ils étaient acheminés vers les ports de l'Italie ou vers ceux de la côte française de la Méditerranée. Des milliers de Juifs purent ainsi s'embarquer pour la Palestine.

Ce réseau mis en place, Arthur put se tourner vers sa seconde tâche : la recherche des criminels nazis qui avaient échappé aux armées alliées. Eichmann était le plus important d'entre eux. Arthur avait entendu son nom un an plus tôt, à la fin de 1944, lorsqu'il avait interrogé les premiers réfugiés juifs qui avaient atteint la Palestine. Il disposait d'un épais dossier sur ses activités, mais savait peu de chose de sa vie personnelle et rien sur ce qu'il était advenu de lui après son départ de Hongrie, à la fin de 1944.

Une photographie

La première chose que fit Arthur fut de demander aux Services spéciaux américains (OSS) d'enquêter dans tous les camps de prisonniers de la zone américaine pour voir si Eichmann ne s'y trouvait pas. S'il était vivant, il paraissait raisonnable de le chercher en Autriche, puisqu'il avait été élevé à Linz et que sa famille se trouvait encore dans le pays. Mais il pouvait aussi bien se cacher ailleurs. S'il était prisonnier, il y avait de grandes chances qu'il eût donné un faux nom et même qu'il se fût procuré de faux papiers.

D'autre part, à quoi ressemblait-il ? Pour pouvoir le rechercher, les commandants de camp avaient besoin d'une description du personnage. Dans les dossiers d'Arthur, il y avait son âge, un récit de ses activités et un signalement physique établi d'après les rapports des dirigeants juifs qui l'avaient rencontré à Vienne en 1938 et 1939, et à Budapest en 1944. Mais une description écrite ne suffisait pas. Il fallait une photographie. Or personne n'en possédait.

Le premier objectif était donc de trouver une photo d'Eichmann. Arthur lança ses agents sur la piste de tous les nazis autrichiens qui pouvaient avoir été en relations avec Eichmann et il demanda à la police autrichienne de lui indiquer ceux qu'elle pouvait détenir dans ses prisons. La police produisit plusieurs noms, mais les interrogatoires auxquels Arthur procéda personnellement ne donnèrent aucun résultat.

Au début de 1946, au procès de Nuremberg, de nouvelles révélations furent faites sur le rôle d'Eichmann, en particulier par le SS Hauptsturmführer Dieter Wisliceny. Après sa déposition, celui-ci fut ramené dans la prison de Bratislava, en Slovaquie, où Arthur réussit à l'interroger. Wisliceny ne savait rien de précis, mais il était convaincu qu'Eichmann se cachait quelque part en Autriche. Il déclara qu'il avait laissé dans son appartement de Vienne de nombreuses photographies, « *y compris une photo de groupe prise en 1937 et montrant Eichmann avec le Hauptsturmführer Dannecker* (plus tard adjoint de Eichmann en France), *moi-même et un certain Kruhl. Vous la trouverez dans le tiroir de gauche de mon bureau* ».

La meilleure piste

Des amis personnels d'Eichmann, Wisliceny put seulement citer « *une femme que je ne connais pas très bien, mais qui habitait le village de Doppel. Je crois que son nom était quelque chose comme Messenbacher. Eichmann en parlait toujours comme d'une « vieille passion » qu'il avait connue à Linz* ». Il mentionna aussi une certaine Margit Kutschera, qui aurait été l'un des « amours » hongrois d'Eichmann.

De retour à Vienne, Arthur se rendit avec des policiers autrichiens à l'ap-

→

(1) Cf. « L'Express » du 9-2-1961.

partement de Wisliceny. Il y trouva beaucoup de photographies, mais aucune d'Eichmann. Une semaine plus tard, pourtant, la police de Vienne l'informa qu'elle détenait un certain Josef Weisel, ancien officier SS que Wisliceny avait cité comme un collaborateur d'Eichmann. Arthur se rendit aussitôt à la prison pour l'interroger. Weisel lui donna les noms de deux femmes qui avaient été les maîtresses d'Eichmann. L'une, Margit Kutschera, était restée avec Eichmann à Budapest jusqu'à la fin de 1944 et Weisel pensait qu'elle s'était réfugiée en Allemagne (elle ne fut jamais retrouvée). L'autre était une femme de Doppel, Maria Masenbacher, à laquelle Eichmann faisait de fréquentes visites. Elle était propriétaire d'une fabrique de carton qu'Eichmann avait fait racheter par les SS et transformer en un « centre de rééducation » pour Juifs. Mme Masenbacher avait touché un bon prix pour la vente de son entreprise. Weisel pensait qu'elle habitait toujours Doppel et il indiqua à Arthur, sur un plan du village, l'emplacement de sa maison.

C'était la meilleure piste découverte jusque-là, mais Arthur ne pouvait la suivre lui-même, sa mission principale étant de sauver des Juifs. Quelques jours plus tard, cependant, il se rendit au camp de personnes déplacées de Salzbourg pour y tenir une conférence avec ses agents. Il remarqua parmi eux un jeune homme du nom de Manus Diamant, rescapé d'un camp de concentration nazi en Pologne, qui était arrivé en Autriche avec l'espoir de partir rapidement pour la Palestine, mais qu'Arthur avait réussi à engager dans son organisation clandestine.

En le regardant, il lui vint une idée. Diamant était joli garçon. De taille moyenne, blond, sympathique, il parlait bien l'allemand et pouvait facilement passer pour un « Volksdeutsch ». Intelligent et vif, il était exactement le genre d'homme que l'on pouvait envoyer à Doppel pour s'y lier d'amitié avec Mme Masenbacher. Après la conférence, Arthur le prit à part et lui proposa cette mission. Diamant accepta aussitôt. L'un de ses premiers objectifs était de trouver une photographie d'Eichmann. Mais avant tout, il devait découvrir si Mme Masenbacher savait où se trouvait Eichmann.

Une femme brune

Diamant partit pour Doppel. Son allemand, bien que très bon, n'étant pas impeccable, il se présenta comme un Hollandais qui avait collaboré avec les nazis et qui avait dû fuir son pays. Il fut très bien reçu, mais pas par Maria Masenbacher. Elle n'était plus là. Oui, on la connaissait bien dans la région, mais on ne l'avait plus vue depuis quelque temps.

L'hôtel le plus proche se trouvait au village de Lembach, à 7 kilomètres de là. Diamant s'y installa et se lia d'amitié avec les propriétaires du Wiess Inn. Ils connaissaient Eichmann, qui était souvent descendu chez eux lors de ses visites à Doppel. Ils ne savaient pas ce qu'il était devenu, mais ils pensaient qu'il était mort. Diamant obtint d'eux des informations sur d'autres officiers nazis qui avaient servi dans la région et dont ils connaissaient l'adresse. Il transmit ces informations à Arthur, qui les communiqua à l'OSS et à la police autrichienne : au moins trois des nazis en fuite furent arrêtés. Mais Diamant dut attendre plusieurs semaines avant d'apprendre d'une vieille dame de Doppel que Mme Masenbacher habitait maintenant Urfahr.

Quelques jours plus tard, il se présentait à l'entrée I du bâtiment 20 de Harbachsiedlung, faubourg résidentiel d'Urfahr. Il fut accueilli par une femme brune d'environ 35 ans, mince, aux traits assez quelconques et aux dents en avant. C'était Mme Masenbacher. Il lui raconta qu'Eichmann était un ami de sa famille et qu'il avait souvent parlé d'elle. Comme il avait laissé chez eux certains objets de valeur dont ils ne savaient que faire, il avait pensé qu'elle pourrait peut-être les aider à le retrouver.

Mme Masenbacher l'écouta avec intérêt, mais se montra très discrète sur ses relations avec Eichmann. Pourtant, elle ne se méfiait pas. Vivant seule — elle venait de divorcer d'un mari de quinze ans plus âgé qu'elle — elle acepta l'amitié de Diamant. Celui-ci dut pourtant attendre plusieurs semaines avant que Mme Masenbacher en vienne à sortir un album de photographies et à évoquer des souvenirs avec lui. Elle s'arrêta sur une page au milieu de laquelle était collée une photo unique, et dit à Diamant :

Prochainement

DEUX GRANDES EXCLUSIVITÉS DE L'EXPRESS

● RAPPORT SUR LA CHINE, par François Mitterrand

Comment gouverne-t-on 600 millions d'hommes ? Cette question, François Mitterrand, actuellement en Chine pour plusieurs semaines, l'a posée à Mao Tsé toung lui-même et aux principaux dirigeants chinois qui l'ont longuement reçu. Dès son retour, L'Express *publiera une série d'articles exclusifs.*

● LA VIE QUOTIDIENNE D'UNE CHINOISE, par Han Suyin

Passée sans transition d'un monde féodal à une société communautaire, comment vit la femme chinoise en 1961 ? Seule une femme, une Chinoise, peut répondre. Han Suyin (l'auteur de « Multiple Splendeur »), qui passe chaque anrre plusieurs mois en Chine, a vu ses sœurs, ses cousines, ses tantes, vivre au jour le jour dans cette immense fourmilière. Elle racontera leur vie quotidienne en exclusivité dans L'Express.

« Comment trouvez-vous mon Adolf ? » Diamant se pencha au-dessus de son épaule et fit des commentaires enthousiastes. La photo avait été prise aux alentours de 1935 et Eichmann paraissait très jeune.

Rentré chez lui, il téléphona à Arthur. Quelques jours plus tard, des inspecteurs de la police se présentaient avec Diamant au domicile de Mme Masenbacher, munis d'un mandat de perquisition. Ils agissaient sur instructions du chef de la police viennoise, ami personnel d'Arthur. Ils déclarèrent à Mme Masenbacher qu'elle était soupçonnée de détenir chez elle de fausses cartes d'alimentation. Pendant la perquisition, Diamant réussit à s'emparer de l'album et à arracher la page où se trouvait la photo d'Eichmann.

Deux caporaux

De retour à Vienne, il la fit reproduire à des centaines d'exemplaires, qui furent adressés à l'OSS et à la police d'Etat autrichienne. Celle-ci en

(Sce d'inf. israélien.)

M. ASHER BEN NATAN.
Dans le tiroir de gauche.

envoya à son tour à toutes les prisons, tous les camps de prisonniers et tous les services de police des Etats où Eichmann pouvait se cacher. Res recherches sérieuses pouvaient enfin commencer.

Entre temps, Diamant avait également découvert où se trouvait la famille d'Eichmann. Mme Eichmann et ses trois enfants habitaient en Autriche, dans le village d'Alt Aussee. Il avait obtenu leur adresse du père et des frères d'Eichmann, qui étaient restés à Linz. Diamant avait pu gagner leur confiance sans qu'ils soupçonnassent son identité. Il se rendit à Alt Aussee et essaya avec la femme d'Eichmann la méthode qui lui avait si bien réussi avec sa maîtresse. Au bout de quelques jours, il était reçu chez elle comme un ami de la famille et il jouait avec les enfants. Mais il ne recueillit aucune information intéressante. Il ne trouva aucune photo ni aucune lettre d'Eichmann. Il eut le sentiment que Mme Eichmann était sincèrement convaincue de la mort de son mari et, comprenant qu'il n'y avait rien à tirer d'elle, il revint bientôt à Vienne.

Mais la conviction de Mme Eichmann l'avait ébranlé. A cette époque, d'ailleurs, tous ceux qui participaient à la chasse se demandaient parfois s'ils ne couraient pas après une ombre. Comme me l'a dit l'un d'eux, même si Eichmann n'avait pas été tué dans les dernières opérations de la guerre, il pouvait avoir été écrasé par un camion ou emporté par une pneumonie. Après tout, rien ne prouvait qu'il fût en vie.

Il l'était pourtant. Nous savons maintenant que, peu de temps avant la fin de la guerre, il gagna Prague pour passer en Autriche. C'est là qu'il apprit la capipulation allemande. Il s'était d'abord rendu à Alt Aussee, au début de mai 1945, pour y rencontrer le chef du RSHA (Service central de la Sécurité du Reich), Kaltenbrunner. Il n'a rien révélé de cet entretien, sinon que Kaltenbrunner lui avait conseillé *« de ne pas tirer sur les Américains ou sur les Anglais »* qu'il pourrait rencontrer.

En sortant du bureau de Kaltenbrunner, il prit à pied la route de Bad Ischl avec son adjoint, le SS Obersturmführer Janisch. Ils furent bientôt arrêtés par une patrouille américaine, mais elle les laissa repartir lorsqu'ils expliquèrent qu'ils étaient deux caporaux de l'armée de l'air qui en avaient assez de la guerre et qui rentraient chez eux. Un peu plus loin, cependant, ils tombèrent sur une autre patrouille américaine qui ne se laissa pas attendrir par leur histoire et les dirigea sur un camp de transit. Interrogé, Eichmann déclara s'appeler Barth. C'était le nom d'un homme d'affaires allemand qu'il avait rencontré un jour et dont il s'était brusquement souvenu.

Visite médicale

Au bout de quelques semaines, on lui fit passer une visite médicale. On découvrit alors sous son bras gauche, tatouée à quelques centimètres au-dessous de l'aisselle, la marque de son groupe sanguin. Seuls les officiers SS portaient ce tatouage. Il « avoua » qu'il était en effet un officier SS, mais qu'il avait appartenu à une unité combattante de la Waffen SS, affirmant tout ignorer des activités politiques de la SS. Il fut transféré avec Janisch dans le camp de prisonniers pour officiers SS de Weiden.

Ils y trouvèrent 2.000 autres officiers. Sachant qu'il allait être soumis à de nouveaux interrogatoires, Eichmann prépara une histoire plausible. Il déclara aux enquêteurs qu'il ne s'appelait pas Barth mais Eckmann, qu'il était originaire de Breslau et qu'il avait combattu comme lieutenant dans la 22e division de cavalerie. Cette histoire fut apparemment acceptée.

Il choisit le nom d'Eckmann parce qu'il craignait, un jour, dans un moment de faiblesse ou d'inattention, de prononcer son vrai nom. Les deux étant très semblables, il pourrait toujours se rattraper en affirmant qu'il avait dit « Eckmann ». Il choisit Breslau comme lieu de naissance parce qu'il savait que les archives municipales avaient été détruites dans un bombardement et qu'il serait très difficile de vérifier son identité.

En juillet 1945, il fut transféré avec Janish au camp de prisonniers d'Oberdachstaetten où il fut enregistré sous le nom d'Eckmann. Il y resta jusqu'en janvier 1946. Pendant son séjour, il fut emmené à Ansbach pour y être interrogé par le service de contre-espionnage américain. On lui fit remplir un long questionnaire et on lui demanda des détails sur son service dans la cavalerie. Après plusieurs heures d'isolement complet, il fut de nouveau soumis à un contre-interrogatoire. On ne lui demanda ni pourquoi il avait d'abord prétendu se nommer Barth, ni pourquoi il portait un uniforme de l'armée de l'air au moment de sa capture. Il fut renvoyé au camp comme « inoffensif ».

A mesure que les mois passaient, pourtant, le prisonnier Eckmann devenait plus anxieux. En novembre 1945, le procès des criminels de guerre allemands s'était ouvert à Nuremberg et le nom d'Eichmann avait été cité comme celui du principal responsable du programme d'extermination des Juifs. Malgré le soin qu'il avait pris, avant la fin de la guerre, de détruire tous les documents qui pouvaient le compromettre, plusieurs ordres signés de sa main avaient été produits à Nuremberg.

Tant qu'il resterait prisonnier, Eichmann ne serait pas en sécurité. Il pouvait espérer qu'aucune photo de lui n'avait été encore découverte. Si les Alliés en avaient trouvé une, il aurait sans doute déjà été identifié. Il se félicitait de la prévoyance dont il avait fait preuve pendant toute sa carrière en évitant de se trouver devant des caméras ou, lorsqu'il n'avait pu l'empêcher, en détruisant les photos prises de lui. Mais il ne pouvait pas être certain que, quelque part, quelqu'un n'avait pas conservé un cliché sur lequel il apparaissait. Il commença donc à envisager une évasion.

L'évasion

Il y avait aussi autre chose. Pendant les mois qu'il avait passés dans le camp, Eichmann avait songé à envoyer un message à sa femme. Ce n'était pas difficile. Il savait que sa famille était en Autriche et beaucoup de prisonniers décidés à s'évader auraient été heureux de lui rendre ce service. Mais il avait préféré attendre pour voir comment les choses allaient tourner. Maintenant, il se félicitait de sa prudence. Après les révélations faites à Nuremberg, il était évident qu'il allait être recherché en priorité, non seulement par les Alliés, mais sans doute aussi par les Juifs. Sa famille serait interrogée et il était plus prudent de ne pas même lui laisser savoir qu'il était vivant. Plus tard peut-être, lorsque les passions se seraient apaisées et que les recherches auraient été abandonnées, il pourrait rompre son silence et reprendre contact avec les siens.

Pour l'instant, il devait fuir. Il demanda conseil au chef intérieur du camp, un SS Sturmbannführer, qui était le seul, avec Janish, à connaître sa véritable identité. Les plus anciens officiers nazis du camp, qui avaient déjà aidé certains prisonniers à s'évader, furent réunis et on leur expliqua que le lieutenant Eckmann avait de bonnes raisons de vouloir disparaître. Ils approuvèrent le projet et mirent au point un plan d'évasion. Eichmann devait d'abord se rendre à Prien, où un sympathisant nazi pourrait l'héberger et organiser la suite de son voyage. Le meilleur endroit où se cacher pendant une longue période était un petit village de l'Allemagne du Nord, près de Celle, où l'un des prisonniers avait un frère garde-forestier. Il était prêt à donner à Eichmann une lettre pour son frère. Les officiers nazis décidèrent aussi de lui fournir de faux papiers qu'ils fabriquèrent le lendemain, au nom de Otto Henin-

ger. Le même jour, Eichmann essaya, avec l'aide d'un infirmier, de faire disparaître, en la brûlant, l'indication de son groupe sanguin tatouée sous son bras gauche. Il réussit à la rendre indéchiffrable, mais la cicatrice demeura.

Deux jours après la déposition accablante de Wisliceny à Nuremberg, Eichmann s'évada d'Oberdachstaetten. A cette époque, les camps étaient déjà moins bien gardés et il n'était guère difficile d'en sortir. Le fugitif passa sa première nuit près d'une petite gare, à quelques kilomètres du camp. Le lendemain matin, sous le nom d'Otto Heninger, il prit le train pour Munich et, de là, pour Prien. Il y resta six semaines avant de repartir pour sa destination finale, dans le nord de l'Allemagne. Il traversa tout le pays sans incident. S'il était arrêté, pensait-il, il pourrait toujours se faire passer pour un Juif, rescapé d'un camp de concentration, qui cherchait à retrouver sa famille. Il en savait assez sur les camps d'extermination pour pouvoir convaincre n'importe qui de la véracité de son récit.

Ce fut au début de mars qu'il arriva à Celle, à près de 200 kilomètres à l'ouest de Berlin et à 80 kilomètres au sud de Hambourg. Il se présenta au garde-forestier qui le logea dans un village voisin et lui trouva un emploi de bûcheron. Pendant trois ans, Eichmann allait mener là une existence régulière et tranquille. S'il y était resté, il est probable que son nom ne serait plus jamais apparu à la « une » des journaux du monde entier. Mais il pensait à sa famille, aux millions de Juifs qu'il avait envoyés à la mort et à ce qu'il adviendrait de lui s'il était découvert. Il était torturé par deux sentiments contradictoires : la peur d'être pris et l'espoir de retrouver un jour une liberté complète.

Un travailleur ordinaire

A la fin de 1949, il jugea qu'il pouvait enfin passer à l'étape décisive de sa vie de fugitif : celle qui devait lui permettre de retrouver à la fois sa liberté et sa femme. Il avait entendu beaucoup d'histoires sur le sort des anciens nazis de haut rang. Quelques-uns avaient été arrêtés, souvent par hasard, après avoir vécu cachés pendant longtemps. Mais beaucoup avaient réussi à se refaire une vie à l'étranger.

Dans certains Etats du Moyen-Orient, ils s'étaient vu confier de hautes fonctions et vivaient luxueusement sans même avoir besoin de dissimuler leur identité. Pour Eichmann, cependant, le Moyen-Orient était trop dangereux depuis la création, en 1948, de l'Etat d'Israël. Il ne pouvait pas prendre le risque de n'être séparé que par une simple frontière terrestre de ceux dont il avait exterminé les parents et les amis. Nul ne savait ce que les services secrets israéliens seraient capables de faire s'ils découvraient sa présence dans un pays arabe.

L'Amérique du Sud offrait un meilleur refuge. La vie y serait plus dure. Eichmann n'y serait pas reçu à bras ouverts et on ne lui offrirait pas de fonction gouvernementale. Il devrait sans doute travailler durement pour gagner sa vie, comme il l'avait fait quinze ans plus tôt, avant d'entrer dans l'organisation nazie. Mais il y aurait aussi des avantages. Il retrouverait là-bas des amis. Beaucoup d'Allemands s'étaient réfugiés en Amérique du Sud et y avaient bien réussi. Plus important encore : il serait séparé par des milliers de kilomètres de ses poursuivants éventuels et il y avait de grandes chances pour que ceux-ci perdent définitivement sa trace s'il vivait sous un faux nom comme un travailleur ordinaire.

Le choix était d'ailleurs limité. Si Eichmann avait songé au Moyen-Orient et à l'Amérique latine, c'est qu'il connaissait l'existence d'organisations nazies clandestines qui aidaient les anciens officiers de la Gestapo à se réfugier dans l'une ou l'autre de ces régions. Ces organisations avaient des agents en Allemagne, en Autriche, en Suisse et en Italie. L'Italie était le tremplin vers l'exil. Les fugitifs s'embarquaient de Bari pour le Moyen-Orient ou de Gênes pour l'Argentine.

Le plus actif de ces réseaux s'était choisi un nom habilement trompeur, ODESSA, qui signifiait « Organization der SS Angehoerige » (Organisation des membres des SS). Ce réseau se faisait passer pour une organisation d'aide aux réfugiés arrivant de Russie ou des autres pays de l'Europe de l'Est.

Eichmann prit contact avec des agents d'ODESSA au début de 1950. En mai, ceux-ci lui firent quitter Celle et organisèrent son transport jusqu'à Rome, en passant par l'Autriche. A cette époque, le passage des frontières était relativement facile et il y avait une certaine sympathie pour ceux dont on pensait qu'ils s'étaient échappés d'un pays de l'Est.

Cette sympathie se manifestait par une aide concrète des organisations internationales de réfugiés, de la Croix-Rouge et de l'Eglise. Mais, à Gênes, il y avait un père franciscain favorable aux nazis et qui les aidait à s'enfuir. Ce fut lui qui organisa le départ d'Eichmann. Lui ayant trouvé un logement provisoire à Gênes, il écrivit au Centre d'Aide aux Personnes Déplacées du Vatican pour demander un passeport de réfugié au nom de Richard Klement.

1948 : Qui est l'invité d'honneur au mariage du bûcheron ?

Quand le bûcheron Eduard Tramer se maria, en 1948 à Celle, il invita son voisin Otto Heninger (marqué d'une croix) à la cérémonie familiale. En 1950, Otto Heninger, alias Adolf Eichmann, disparut brusquement. Il venait de recevoir, sous le nom de Klement, son visa pour l'Argentine.

Visa argentin

Ce Centre contribua activement, pendant les années qui suivirent la guerre, à procurer des papiers d'identité aux personnes déplacées afin de leur permettre de se refaire une vie dans un pays étranger.

Il ne fait aucun doute que personne au Vatican ni parmi les Franciscains ne connaissait l'identité d'Eichmann, ni même le fait qu'il fût un nazi. Mais il est également établi que le père franciscain de Gênes savait à qui il avait affaire et quel rôle Eichmann avait joué dans l'extermination des Juifs.

Le passeport au nom de Klement arriva dans la première semaine de juin. Huit jours plus tard, Eichmann obtenait un visa argentin. A la fin du mois, il s'embarquait pour Buenos Aires, où il arriva vers la mi-juillet.

Pour la première fois depuis la fin de la guerre, il eut le sentiment de pouvoir respirer librement. L'Europe était loin derrière lui. Le climat, si différent de celui des forêts glaciales de l'Allemagne du Nord, accentuait l'impression d'être arrivé dans un monde entièrement différent. C'était aussi un monde dans lequel il n'y avait ni trains de la mort, ni camps de concentration, ni fours crématoires. Il semblait impossible qu'il y eût là des hommes dont la famille avait connu tout cela.

A peine débarqué, Eichmann se mit à songer aux moyens de faire venir sa femme et ses enfants.

MOSHE PEARLMAN.

(© *Moshe Pearlman* 1961 - *Editions France-Empire. Agence Clairouin.*)

La semaine prochaine :

SUR LES TRACES DE M. KLEMENT

« Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles. » (La Bruyère.)

LES RAJEUNISSANTS NATURELS

par le Docteur
LÉON PERIN
lauréat de l'Académie de Médecine

PROBLÈMES DE BEAUTÉ

**En 1961,
visage toujours jeune,
peau toujours nette,
comment ?**

UN de nos grands psychologues du XVII[e] siècle formulait déjà cette remarque, toujours d'actualité : « Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ! »

S'il est vrai que l'expression de beauté, chez la femme, se révèle d'une façon spontanée par le visage, il est cependant moins facile de discerner comment se manifeste cette expression.

Trois éléments majeurs jouent ici, croyons-nous, un rôle primordial : la jeunesse de l'épiderme, la netteté et la finesse de la peau, la vigueur du tissu cellulaire.

Et l'on peut en trouver confirmation dans le fait que certains épidermes reflètent, dès la trentaine, des signes apparents de vieillissement (qu'il ne faut nullement confondre avec la vieillesse), alors que d'autres sont parfaitement normaux à... la cinquantaine.

Le souci de la femme moderne apparaît donc tout à fait légitime qui consiste à vouloir garder — quel que soit l'âge — un visage toujours jeune et une peau toujours nette de toutes imperfections, ce que précisément permet à l'heure actuelle l'extraordinaire puissance des rajeunissants naturels faisant l'objet de cet article.

Les ennemis n° 1 de la beauté du visage

Or, visage et peau sont constamment menacés par une multitude d'ennemis plus ou moins sournois :

D'abord, les agents externes comme l'exposition prolongée au soleil ou au vent ; la chaleur excessive de l'habitat ou du dehors ; l'humidité ; les poussières ; les eaux calcaires ; et même certains produits de beauté mal tolérés.

Les agents internes, ensuite, tels les troubles du système glandulaire qui sont souvent responsables d'un vieillissement prématuré.

Enfin, une masse d'assaillants : comme l'attaque d'acné et les traces qu'elle laisse généralement ; l'apparition des ridules qui, si l'on n'y prend garde, implante rapidement les rides ; la déshydratation de l'épiderme ; la rugosité de la peau ; les pigmentations ou les marques cicatricielles, pour ne citer que les plus fréquents.

Une « jouvence » révolutionnaire

C'est pourquoi il est intéressant de signaler que la cosmétologie vient, dans le domaine de la régénération du visage, de « faire des pas de géant » grâce à la découverte des rajeunissants naturels.

En effet, les recherches entreprises pendant ces dix dernières années par les cosmétologues des Laboratoires Jean d'Avèze ont abouti à la création d'un produit véritablement étonnant : la « crème de jouvence ».

La puissance d'action des principes actifs qu'elle contient est telle qu'elle détermina ces techniciens à réaliser des tests expérimentaux dans les hôpitaux mêmes. C'est là, à notre connaissance, le seul produit de beauté dont les éléments actifs ont fait ainsi l'objet d'essais pratiqués dans les milieux hospitaliers.

Se basant sur de nouveaux facteurs de croissance et d'antisénescence révélés par les dynamisants naturels, les chercheurs de Jean d'Avèze remarquèrent que certains composants, certains principes actifs de ces dynamisants possédaient un singulier pouvoir de rajeunissement cellulaire.

Ils eurent alors l'idée non seulement d'incorporer ces principes actifs dans des produits de beauté mais aussi de les concentrer dans une proportion encore jamais atteinte jusqu'ici en cosmétologie : plus de... 10 %, pourcentage techniquement impensable hier encore et qui constitue une véritable révolution en matière de Dermatologie Esthétique.

Echec aux cicatrices

Les résultats furent surprenants, si l'on songe que la puissance régénératrice de la crème de jouvence est telle qu'elle fait progressivement disparaître les cicatrices soit d'acné, soit d'opérations ou d'accidents, soit de brûlure.

Il convient, cependant, d'ajouter ces trois précisions :

— les applications de cette crème, faites régulièrement, peuvent varier sur une durée de quelques semaines à plusieurs mois, selon l'état du visage à traiter et selon les réactions individuelles d'assimilation ;

— ces applications ne doivent intervenir qu'à la fin de la période des soins proprement dits, c'est-à-dire, en fait, lorsque la cicatrisation est réelle ;

— l'effacement complet de la cicatrice n'est obtenu que dans la mesure où celle-ci n'aura affecté que l'épiderme et non pas le muscle sous-jacent. Pour ce dernier cas, il est évident que le muscle lui-même ne sera pas reconstitué mais la couche épidermique qui le recouvre aura retrouvé progressivement son apparence et sa pigmentation normales.

Spécialités de jouvence

Un axiome affirme que « qui peut le plus, peut le moins ! ». Forts de cette évidence, les techniciens Jean d'Avèze — devant des résultats aussi spectaculaires — furent amenés à créer des spécialités de complément, comme le lait de jouvence, une crème hydratante antirides, des lotions de jouvence, et même une crème revitalisante pour les ongles, qui constituent, en fait, une véritable « ligne de rajeunissants naturels ».

Ces créations — grâce aux principes actifs, exclusivement naturels, qu'elles contiennent — engendrent une action directe, massive, profonde sur la santé même de la cellule, sur sa vigueur, sur son équilibre physiologique.

La méthode nouvelle de Jean d'Avèze

Révolutionnaires par leur composition ainsi que par leur efficacité de rajeunissement, les produits de jouvence le sont également par le fait qu'ils s'attaquent directement à la cause même des imperfections cutanées et, ceci, quelle que soit la nature de peau à traiter.

En effet, pour les spécialistes de Jean d'Avèze, il n'existe pas de traitements différents pour peau sèche, peau mixte ou peau grasse, car ils considèrent que, dans tous les cas, les imperfections de l'épiderme sont dues à un manque de santé de la cellule et que si l'on agit en profondeur précisément sur cette cellule déficiente, on rétablit du même coup et progressivement son équilibre et son état physiologique normal.

Il s'agit donc d'une méthode réellement nouvelle de rajeunissement, puisqu'elle simplifie — en les bouleversant — les traitements cosmétologiques classiques qui consistent, à l'heure actuelle, à dessécher les peaux grasses par des corps chimiques astringents ou à adoucir les peaux sèches par des corps huileux.

Bibliographie scientifique

Il est bien évident que la nouveauté de ces produits de jouvence polyvalents ainsi que leur efficience dans le domaine de la beauté et de la jeunesse du visage mériteraient — outre des exemples précis de rajeunissement obtenus — un exposé plus détaillé. Celui-ci dépasserait le cadre de cet article qui nous est alloué.

Nous signalons, cependant, aux lectrices intéressées par ces rajeunissants naturels, que les Editions Médicales Françaises (*) ont publié une brochure « Les méthodes nouvelles pour la beauté du visage », dans laquelle elles pourront trouver réponse à leurs questions.

Ce fascicule publie, entre autres, une reproduction photographique d'un effacement de cicatrice, un aperçu des travaux de laboratoire, ainsi que des exemples de rajeunissement.

(*) Les lectrices de « L'Express » obtiendront cette brochure sur simple demande (contre 1 NF en timbres-poste) aux Editions Médicales Françaises, 82, avenue Mozart, Paris-16[e]. Pour des renseignements particuliers, elles pourront écrire à Jean d'Avèze, 10, avenue de la Grande-Armée, Paris-17[e]. ETO. 76-39.

Cette page spéciale est présentée par les Editions Médicales Françaises.

MADAME EXPRESS

(Dambier.)

CHANEL
Le style robe
ACHATS
Fin des primes

(Voir pp. II., III.)

Cette semaine Mme Express a :

● ***Constaté*** que beaucoup de maîtresses de maison agacées par l'atmosphère enfermée des appartements, l'hiver, pratiquent de façon intempestive la chasse aux odeurs. Séduites par la facilité de maniement des nouvelles bombes désodorisantes, elles appuient trop facilement et trop longuement sur la valve. Résultat : les mauvaises odeurs sont chassées, mais il persiste un nuage de produit chimique plus ou moins entêtant. Si, au contraire, on se contente d'un produit concentré, vaporisé par petits coups (deux ou trois dans la matinée, par exemple), on obtient une désodorisation suffisante et tout aussi durable. (Bombe Air-Wick aux fleurs sauvages ou fleurs du Midi : 5,60 NF, grands magasins et drogueries.)

● ***Cru*** rêver lorsqu'un mannequin lui a confié une recette infaillible pour conserver leur pelage aux chandails à poils longs (angora pur ou mélangé). Il suffit d'enfermer le tricot neuf dans une housse en matière plastique et de le placer ensuite... dans le réfrigérateur. Le laisser ainsi 24 heures blotti entre le reste de rôti et le quart de beurre. Après avoir subi ce traitement original, il paraît que le chandail ne perd plus jamais ses poils au cours de sa longue vie de pull-over heureux.

● ***Rénové*** une vieille table de bridge en recouvrant son plateau abîmé avec un nouveau matériau adhésif qui imite à s'y méprendre la feutrine. Il se pose exactement comme tous les adhésifs, par simple contact. On peut aussi réaliser dans ce papier-feutre des habillages raffinés pour des niches, des portes de placards, des gainages pour un chiffonnier ou une boîte à bijoux. Existe en rouge, orange, vert, jaune, bleu, brun, noir. (Archer Contact, feutrine : 8,50 NF le mètre, en 40 cm de large, Galeries Lafayette.)

● ***Applaudi*** la sortie d'un accessoire qui peut transformer la vie de tous ceux qui tapent plus ou moins à la machine. C'est un petit rectangle de carbone blanc qui permet d'effacer une faute de frappe sans se servir de gomme. Il suffit de le placer sur l'erreur et de retaper en faisant la même faute : il reste l'espace blanc sur lequel on tapera cette fois la bonne lettre. Aucune trace visible. Le rectangle est utilisable tant qu'il comporte des espaces vierges. Toutes les collaboratrices de Mme Express qui l'ont essayé (et qui ne sont pas forcément très bonnes dactylos) ont été enthousiasmées. (Tipp-Ex : 1,50 NF le sachet de 12 papillons. Papeteries de la Bourse, 82, rue de Richelieu.)

● ***Noté*** une possibilité d'échanges entre jeunes Français et Américains (filles et garçons) de seize à dix-huit ans. D'une part, cent bourses pour un séjour d'un an sont attribuées à des lycéens français sélectionnés. D'autre part, un groupe de jeunes Américains du même âge viennent passer une période plus ou moins longue en France, et sont hébergés par les familles françaises qui en font la demande. Les échanges et les voyages sont patronnés dans les deux cas par l'Office National des Universités et organisés par l'American Field Service : 14, rue Daru (8e), MAC. 45-57.

● ***Surmonté*** un mauvais souvenir d'enfance en goûtant courageusement du foie de morue fumé. Si le nom fait mauvaise impression, le produit est excellent. Il a la couleur et la consistance du foie gras. Assaisonné de citron (si on aime les plats relevés), il fait des canapés délicieux et sa saveur ne rappelle en rien le médicament redouté de toute une génération de jeunes Français. Importé du Danemark, et très bon marché, ce produit connaîtrait sûrement un grand succès s'il changeait de nom. (Foie de morue « Officer » : 1,20 NF la boîte, Supermarché Bardou, 3, rue Pierre-Demours, et toutes épiceries fines.)

● ***Révisé*** son vocabulaire anglais en parcourant un nouveau dictionnaire destiné aux enfants. Présenté comme un album, il comprend 2.000 mots tous symbolisés par une illustration et accompagnés de phrases simples indiquant leur emploi. En fin d'ouvrage, un précis de grammaire simple et clair. C'est un excellent outil de travail et presque un livre d'histoires pour les débutants que le maniement des dictionnaires habituels rebute faute de savoir encore vraiment s'en servir. (Mon grand dictionnaire français-anglais : 14,50 NF + t. l., Ed. des Deux Coqs d'Or.)

● ***Trouvé*** une « étagère automatique » de conception très astucieuse. La porte s'ouvre par simple pression du doigt, se replie en deux transversalement et s'escamote complètement dans le haut du meuble. Equilibrée, la porte se referme avec la même facilité. L'encombrement est donc minime et le système d'ouverture permet de dégager entièrement l'intérieur du meuble. De dimensions réduites : 60 cm de large sur 35 de haut et 13,5 de profondeur, c'est un petit meuble d'appoint très utile pour ranger l'arsenal vaisselle, la pharmacie familiale ou le nécessaire de toilette d'un nourrisson. Existe en laqué blanc, laqué bicolore ou façade Formica, avec équipement intérieur spécial vaisselle ou tablette de verre réglable. (Sanijura, de 88,05 à 109,70 NF, Galeries Barbès, 55 bd Barbès.)

les secrets de votre confort ...

- ADAP-DOS, dossier souple et réglable pour caler vos reins.
- ADAP-TABLE, table réglable et inclinable pour déjeuner, lire ou écrire au lit ou dans un fauteuil.
- ADAP-BAR avec 4 roulettes et un plateau inférieur, l'Adap - table se transforme en élégante table roulante

Productions de L'ADAP-TABLE

Documentation sur dem. : Ets KÖLL 13, R. d'Alsace Toulouse - tél. 22-73-81 A Paris : 17, r. de Marignan ELY. 78-73

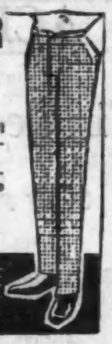
SALON DES ARTS MENAGERS
CNIT Niveau 2 P - Allée A - Stand 65

SPORTS D'HIVER

Votre pantalon sur mesures depuis 69 NF

Ville : pli permanent
Fuseau : ski, après-ski
Elastiss uni, fantaisie, lamé, sporcaise

DAVIS



17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE

Ophélia

106 bis, rue de Rennes - PARIS (6e)
LITtré 13-13

La spécialiste du beau Linge

LINGERIE FINE EN SOIE NATURELLE
LES CARRES CARDIN ET BALMAIN

Ouvert sans interruption de 10 heures à 19 heures sauf lundi

SCULPTEZ VOTRE SILHOUETTE A L'UNISSON DE LA COUTURE

Quelle que soit la mode, vous voulez avoir la ligne "couture". Mais un début d'embonpoint peut être tenace et il peut même résister au massage manuel, mais il ne résistera certainement pas au remodelage du corps par "Infrason" que vous offre l'Institut du Dr N. G. Payot, avec son appareil à circuits d'air compression-décompression. Les petites cloches de projection qui produisent les vibrations en effaçant rapidement les plaques douloureuses, raffermissent les muscles en profondeur et stimulent la circulation en surface.

Par ce traitement local, qui s'adapte à n'importe quelle région du corps, vous verrez vraiment votre ligne s'affiner et redevenir elle-même.

"L'Infrason" est le sculpteur idéal de votre silhouette !

INSTITUT DE BEAUTÉ
Dr N. G. Payot
DE LA FACULTÉ DE LAUSANNE
10, rue de Castiglione - PARIS 1er
OPE. 72-85

Tissus **Edré**

55, RUE DE PASSY - AUT 18-01
la qualité au meilleur prix

QUINZAINE PUBLICITAIRE AVANT SAISON
LAINAGES DE PRINTEMPS
Un lot de shetland, cheviotte, unis et fantaisie provenance Haute Couture
Valeur 30 NF. Sacrifié **10 NF** le mètre

La robe (et son manteau)

Conçue pour respecter tous les mouvements du corps (shantung bleu-mauve et pied-de-coq bleu et noir).

Le manteau (et sa

Coupé comme une jaquette d... jusqu'au genou (tweed gris et ... shantung rose vif).

MODE

« C'est du Chanel »

● *Pour le printemps, le style reste, mais la tenue change.*

QUINZE jours avant les autres couturiers, mais une semaine plus tard que l'année dernière (les acheteurs lui ayant expliqué que si elle aime être copiée, eux ne le souhaitent pas tellement), Chanel, cette semaine, autorise la reproduction de ses modèles.

Une révolution a eu lieu chez elle cette année. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'un changement de ligne (la femme qu'elle conçoit doit toujours respecter le tracé de sa propre silhouette), mais d'une évolution des habitudes vestimentaires. Après avoir fait de ses fameux deux-pièces de lainage l'uniforme de millions de femmes, elle a décidé pour le printemps de les habiller souvent en robe. Et qui dit robe dit manteau, on ne sort pas en taille au mois d'avril. Sur les 75 modèles de la collection, on compte 21 tailleurs et 21 robes de lainage ou de shantung (le reste étant constitué par des manteaux et par des robes habillées). Au printemps dernier, au contraire, les ensembles jupe et veste représentaient presque les deux tiers des modèles présentés.

Quatre impératifs

Mais Chanel reste Chanel et l'on retrouve dans cette nouvelle garde-robe toutes les idées auxquelles elle s'attache depuis des années :

● SOUPLESSE : les jupes s'évasent en plissés ou en godets, les matières les plus utilisées sont les lainages fins ou les soies (shantung, foulard, etc.).

● LIBERTÉ : les manteaux suivent de près la ligne du corps mais restent toujours décollés pour ne pas gêner le mouvement des bras. Les manches sont presque toujours montées, respectant la carrure de celles qui les portent. Les robes aux corsages souvent plissés blousent légèrement au-dessus de la taille.

● RAFFINEMENT : tout ce qui est riche est caché. Les revers des manteaux se parementent du même tissu que la robe. (Le modèle que nous avons photographié, en tweed anthracite et blanc, accompagne une robe de shantung rose vif. L'autre, en lainage pied de coq noir et bleu, recouvre une robe de soie bleu-mauve.) Parfois même, le manteau est conçu à peine plus court que la robe pour en laisser apparaître le bas. Les cols tailleur légèrement échancrés découvrent la cravate ou le nœud qui adoucissent les encolures.

● FÉMINITÉ : mousseline pour le soir, shantung aux couleurs tendres (beige, mauve, rose), taille à sa place que souligne simplement un lien de même tissu, tout est prévu pour rendre la femme plus jolie. Habillée ainsi, ce n'est pas la robe que l'on remarquera, mais la femme elle-même. Vaporeuses, en mousseline, ou précieuses, en paillettes noires, les robes de petites ou de grandes soirées entourent celles qui les portent d'un halo de brume ou de lumière. (*Voir photos.*)

Un mot des tailleurs malgré tout. Ils sont chanellisants, de la couture des jaquettes soulignée d'une double piqûre aux blouses de soie gaufrée assortie à la doublure. Ces corsages paraissent étonnamment froufroutants, comparés aux chemisiers stricts à poignets mousquetaires que nous avions l'habitude de voir depuis quatre ans. Beaucoup de jupes sont plissées d'un pli sellier et les vestes cernent de plus près le buste.

Pour toutes celles qui refusent de plier chaque année leurs envies aux caprices des couturiers et s'attachent à leurs vêtements quand ils savent vieillir sans dater, Chanel, une fois de plus, propose la version éternelle de la mode. Dans dix ans, on ne dira pas en voyant les modèles que nous avons photographiés : « C'était en 1961 », mais « C'est du Chanel ».

ACHATS

Des cadeaux ou des prix

● *Faut-il choisir son café pour son goût ou pour le soldat donné en prime ?*

POUR attirer les consommateurs (et surtout les consommatrices), les fabricants et les distributeurs français recouraient de plus en plus ces dernières années au système de la vente avec prime. Cette pratique, qui risque de fausser la véritable concurrence (celle qui joue sur le prix et la qualité), a attiré l'attention du gouvernement. Un décret va prochainement sortir pour réduire la vente avec prime à de plus justes proportions (en réalité, pour la supprimer dans la plupart des cas).

rations sont assurées par des machines. Mais il a fallu engager une main-d'œuvre manuelle pour insérer dans le paquet prêt à être livré le jouet ou la brosse à cheveux qu'on a décidé d'y joindre.

Dans certaines maisons, on est allé jusqu'à créer des bureaux d'étude dont la mission est de rechercher de nouvelles idées de primes.

Surenchère continuelle

Les grandes marques de produits d'entretien, de savons, d'huiles, de café, de biscuits, etc., font assaut d'ingéniosité : une serviette éponge pour vingt paquets de macaroni, une couverture chauffante pour quatre-vingts paquets de café... Les commerçants constatent que pour « pousser » la vente, l'annonce d'une réduction de prix est souvent moins « payante » que l'octroi d'un nouveau cadeau. Contagieuse (quand l'un a commencé, les concurrents doivent suivre), la mode des primes donne lieu à une surenchère continuelle.

Pour empêcher ces abus, une loi avait été votée le 20 mars 1951. Mais le décret (en date du 19 septembre de la même année) chargé de l'appliquer s'est révélé beaucoup trop libéral. Il prévoyait notamment les trois dispositions suivantes :

● Ne constitue pas une prime interdite l'emballage ou le récipient. Ce qui a permis aux moutardiers, par exemple, de vendre leurs produits dans des verres diversement ornés.

● Sont autorisées les primes offertes à l'occasion des fêtes, des circonstantes exceptionnelles, etc. Il est toujours facile en France de trouver une fête ou d'inventer une circonstance : anniversaire, réouverture après travaux, etc.

● La valeur de la prime ne doit pas dépasser 15 % de celle du produit principal. Mais il arrive que ces « menus objets » soient des appareils de radio (qui valent moins de 15 % du réfrigérateur qu'ils accompagnent) !

Simples babioles

Pour éviter ces interprétations abusives, le nouveau décret, qui doit sortir d'ici un mois, sera beaucoup plus strict. Il n'interdira pas le verre à moutarde, mais obligera les commerçants à n'offrir que des cadeaux réellement sans valeur. Comme les simples babioles ne présenteront pas un réel intérêt publicitaire, on espère faire perdre ainsi (aux fabricants comme aux consommateurs) le goût des primes.

Le décret ne sera pas appliqué immédiatement. Plusieurs industries (coutellerie, matières plastiques, verrerie, etc.) consacraient une part non négligeable de leur activité à la fabrication des primes, et il faudra leur accorder un délai pour se reconvertir.

En revanche, la vente dite « treize à la douzaine » ne sera pas prohibée. Bien au contraire. Il s'agit en effet dans ce cas d'une prime équivalant à une baisse réelle de prix. C'est ce que M. Fontanet, promoteur du nouveau décret, voudrait encourager : « *Que les industriels et les commerçants*, dit-il, *se disputent la clientèle à coups de rabais et non plus à coups de cadeaux !* »

RECETTES

● CORDON BLEU

Œufs champenois

4 œufs ; 250 g de gruyère râpé ; 3/4 de verre de vin blanc sec ; 50 g de beurre ; 1 petit oignon ; sel, poivre, muscade ; persil. Préparation : 5 minutes. Cuisson : 20 minutes environ.

Vous faites fondre doucement le beurre dans un plat allant au feu, puis vous y faites blondir l'oignon très finement émincé. Baissez ensuite la flamme et ajoutez, en mélangeant bien le gruyère, le vin blanc, sel, poivre, une pincée de noix muscade, un peu de persil haché fin. Quand le fromage est fondu, vous cassez les œufs dessus. Donnez alors un peu plus de flamme. Quand les blancs commencent à prendre, mettez le plat à four chaud pendant deux minutes à peine. Servez dans le plat de cuisson.

● CORDON BLANC

Carottes à l'étouffée

750 g de carottes ; 400 g de potiron ; 3 oignons ; 3 gousses d'ail ; 60 g de beurre ; thym, laurier, persil ; sel, poivre. Préparation : 15 minutes. Cuisson : 1 h 15 environ.

Faites chauffer dans une cocotte la moitié du beurre et faites-y revenir les oignons émincés (à défaut d'oignons, vous pouvez employer du poireau coupé très fin). Puis ajoutez le potiron coupé en morceaux, l'ail, le thym, le laurier, sel, poivre. Vous coupez les carottes. Encore un peu de sel. Quelques noisettes de beurre, et couvrez. Laissez cuire à très petit feu. Au moment de servir, mélangez bien le tout et saupoudrez le plat d'un fin hachis de persil et d'ail.

SUZANNE ET HENRIETTE.

MAISON

Le nouveau savoir-laver

● *Il ne suffit pas de mettre de la poudre dans l'eau pour que le linge soit propre.*

MALGRE les laveries automatiques, les petites lessives se font toujours à domicile et le résultat obtenu n'est pas toujours satisfaisant. Madame Express a donc tenté de répondre aux principales questions que se posent les lavandières 61.

1° DE QUOI DOIT SE COMPOSER LA PANOPLIE MINIMUM DE PRODUITS ?

Roses, bleues, blanches, en paillettes ou en grains, pulvérulentes et parfumées, les poudres à laver sont aujourd'hui si nombreuses que choisir celle-ci plutôt que celle-là relève davantage du jeu de hasard que du talent d'une ménagère organisée. Voici cependant une liste des produits nécessaires mais suffisants pour faire face aux différents problèmes de lavage :

— Pour la machine à laver : un détergent *moussant peu*, sinon il empêche le linge de s'agiter à l'intérieur du tambour (*Skip, Pax-Omatic, SM-Lavande, etc.*).

— Pour les lavages en lessiveuse ou à la main : un détergent à *mousse abondante* (*Sunil, Tide, Crio, Omo,* etc.).

— Pour les tissus délicats : un détergent spécial (*Vegenet, Persil*) ou →

PAILLETTES NOIRES.

MOUSSELINE GRISE.

(Dambier.)

Elles sauront vieillir sans doler.

des paillettes de savon (*Lux* ou copeaux).

— Une bouteille (ou un berlingot) d'eau de Javel.

— Un savon de Marseille.

Les chimistes déconseillent en général de mélanger produits synthétiques et savon ; certains détergents utilisés avec du savon perdent, en effet, leurs propriétés.

2° COMMENT DOIT-ON LAVER ?

Lainages et tricots: ne jamais frotter (pour éviter le feutrage) ; nylon : fouler sans trop d'énergie (eau savonneuse tiède) ; autres textiles délicats : agiter et tapoter légèrement avec la paume de la main.

3° QUE FAUT-IL SAVOIR A PROPOS DU TREMPAGE ?

Jamais d'eau très chaude pour le trempage... et jamais de trempage pour les tricots et les lainages.

Peuvent tremper avant de bouillir : le linge de maison, tout ce qui est coton, les effets de couleur « grand teint ». Les mouchoirs doivent être mis à part.

A noter : un produit (presque) nouveau supprime l'opération « lessiveuse ». Après une nuit de trempage, le linge modérément sali est presque totalement décrassé. Un lavage à la main est alors suffisant (*Génie*).

Attention : avant de tremper le linge, veiller à ce que le détergent soit bien dissous afin que le tissu ne reste pas en contact avec des agglomérats de poudre. En outre, éviter d'entasser les pièces pendant cette opération.

4° COMBIEN DE FOIS FAUT-IL RINCER ?

Une pièce de linge lavée avec un détergent : jusqu'à ce que l'eau ne fasse plus de bulles.

Un lainage : dans trois bains ayant exactement la température de l'eau de lavage.

La soie : trois fois, dans un vaste récipient d'eau tiède.

5° POURQUOI LE LINGE LAVÉ DÉGAGE-T-IL PARFOIS UNE MAUVAISE ODEUR ?

Trois raisons possibles : utilisation d'une eau de lessive ayant déjà servi pour le trempage, ébullition trop prolongée dans un volume d'eau restreint ou rinçage insuffisant.

6° POURQUOI LE LINGE EST-IL PARFOIS JAUNATRE APRÈS LA LESSIVE ?

Trois hypothèses également : linge refroidi dans l'eau de la lessive, ébullition dépassant deux heures, trop de pièces pour la capacité de la machine à laver.

7° COMMENT ÉVITER QUE LES TISSUS DE COULEUR NE DÉTEIGNENT ?

Pour savoir avant le premier lavage si un tissu est « grand teint », mouillez un coin, puis repassez aussitôt entre deux épaisseurs d'un linge de coton blanc. Si le coton n'est que légèrement taché, vous pouvez laver le tissu de couleur en prenant certaines précautions : eau presque froide, fortement salée (pour un tissu peu sali), rinçage dans une eau également froide additionnée d'une cuillère de vinaigre par litre d'eau. Pour les pièces plus sales : eau froide savonneuse, rinçage à l'eau vinaigrée, froide. Si le tissu déteint beaucoup, confiez-le au teinturier.

8° COMMENT FAIRE DISPARAITRE LES TRACES NOIRES SUR LES COLS ET MANCHETTES DES CHEMISES NYLON ?

Au lieu de brosser ces traces avec acharnement (ce qui, à la longue, abime les fibres), frotter à sec avec un morceau de savon de Marseille légèrement humecté ; rouler ensuite la chemise et ne la laver que quelques heures plus tard dans une eau à mousse abondante.

9° COMMENT LAVER (BIEN) LES GAINES ?

Les laver *très* souvent dans une eau moussant bien ; fouler, ne pas brosser, ne pas tordre, rincer. Pour l'essorage, enrouler la gaine dans une serviette éponge blanche et serrer. Etirer ensuite dans le sens de la hauteur et faire sécher à plat loin de toute source de chaleur.

10° COMMENT FAIRE DISPARAITRE LES TRACES DE ROUGE A LÈVRES ?

Sur le linge « grand teint » — et quand elles sont encore fraîches — ces taches disparaissent avec un peu d'éther (attention au feu) ; le linge sera ensuite lavé comme d'habitude. Si certaines traces persistent, employer l'eau de Javel en solution légère.

11° EST-IL EXACT QUE DES LAVAGES TROP FRÉQUENTS ABIMENT LE LINGE ?

Non, cette notion est complètement fausse. Un tissu peu sali n'exige aucun effort pour être lavé, d'où économie de forces pour la « lavandière » et économie d'usure pour le linge. Plus une pièce est lavée souvent, plus elle vit longtemps.

12° EN CAS DE PROBLÈME DIFFICILE, LES MÉNAGÈRES PEUVENT-ELLES S'ADRESSER A UN ORGANISME SPÉCIALISÉ ?

Oui ; au Centre de Lavabilité Lever, 14, rue de la Pépinière ; LAB. 39-34. Les lectrices de province peuvent également écrire à cette adresse en donnant le maximum de détails sur le problème qui les préoccupe.

LAVANDIER 1961 (*).
Le rinçage est aussi important.

ENFANTS

L'expérience « mi-temps »

● ***Les enfants qui ne vont en classe qu'une demi-journée par jour apprennent-ils aussi vite que les autres ?***

EN 1954, 750 petits Parisiens sont partis en classe de neige. Cet hiver, ils seront 15.000. La province a emboîté le pas, la Belgique nous envoie ses enfants. Pour accueillir ces nouveaux « hivernants », la Suisse réorganise ses stations.

Mais ces enfants n'auraient sans doute jamais connu que la neige fondante des grandes villes si un homme ne s'était pas occupé d'eux. Le docteur Fourestier est directeur du service de phtisiologie à la Maison départementale de Nanterre. Regard direct, geste rapide, c'est le type même de l'homme actif.

— *J'ai fait mes études dans un collège de l'Aveyron,* raconte-t-il. *Nous faisions beaucoup de gymnastique et de sport en plein air. Nous avions une équipe de rugby. Puis j'ai fait ma médecine, mais je suis tombé malade. J'ai été tuberculeux. Je pense que c'est grâce à la formation physique de mon enfance que j'ai pu surmonter la maladie.*

Peut-être. Mais, en 1941, le docteur Fourestier devait faire une triste découverte : celle du mauvais état physiologique et mental des enfants qu'il était chargé de surveiller en tant qu'inspecteur du groupe scolaire Gambetta, à Vanves.

— *80 % des élèves des écoles primaires souffrent,* dit-il, *d'imperfections physiques plus ou moins prononcées : insuffisances respiratoires, défaut de sangle abdominale, déformations du squelette, développement musculaire insuffisant, etc. Mais ce n'est pas tout : plus de 60 % d'entre eux sont malheureux. Ils apprennent sous la contrainte, dans l'ennui, dans ces espèces de précasernes que sont la plupart des écoles primaires.*

Pédagogique et sportif

Voilà pourquoi le docteur Fourestier est devenu le promoteur de deux expériences capitales :

● LES CLASSES DE NEIGE : « *Je voudrais voir partir deux millions d'enfants chaque hiver* », dit-il.

● LES CLASSES A MI-TEMPS qui sont nées en 1950 à Vanves.

Elles sont parties d'une idée simple :
— *J'ai toujours été persuadé,* dit le docteur Fourestier, *que si, tous les après-midi, de 13 h. 30 à 16 heures, au lieu de se pencher à nouveau sur leurs livres et leurs cahiers pour un enseignement sans joie, les enfants allaient au stade, au gymnase ou à la piscine, non seulement ils se développeraient beaucoup mieux sur le plan physique, mais ils travailleraient beaucoup plus facilement.*

Dix ans de recul permettent de vérifier ces dires. Le 1er octobre 1950, la première expérience de mi-temps pédagogique et sportif démarre à l'école Gambetta, à Vanves, dans une classe de garçons de fin d'études primaires.

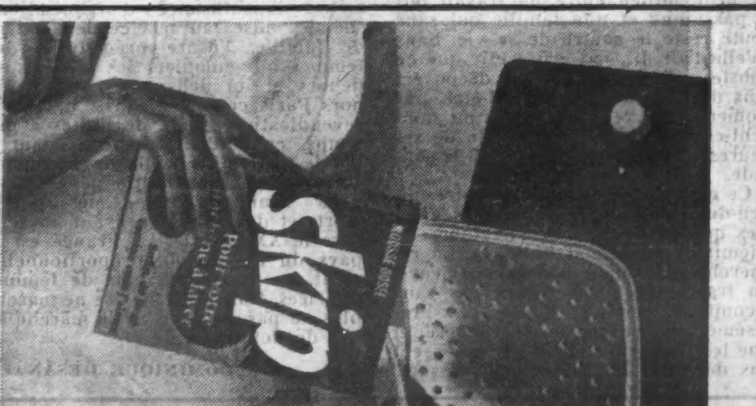
Un an après, les enfants se sont complètement transformés physiquement. Le taux des absences a dégringolé de façon spectaculaire et la moyenne de travail a été meilleure que les années précédentes. On entreprend alors une seconde expérience sur les garçons de la classe des cours moyens 2e année, âgés de onze ans. Ils ont bénéficié du système mi-temps jusqu'à la sortie de l'école primaire, d'octobre 1951 à juin 1954. Ils ont aussi été les « cobayes » de la première classe de neige.

La deuxième expérience mi-temps s'est révélée triomphale. En trois ans, les élèves ont grandi en moyenne de 20,2 cm, contre 13,3 cm seulement 20,2 cm, contre 13,3 cm pour les élèves du même âge d'une classe correspondante prise comme témoin.

Mais ils ont aussi repris goût au travail scolaire. 84 % des élèves de la classe mi-temps ont été reçus au certificat d'études contre 78 % chez ceux de la classe traditionnelle.

Résultats aussi spectaculaires avec les élèves du secondaire. Le mi-temps a été appliqué d'octobre 1955 à juin 1959 sur des élèves de la sixième à la troisième préparant le B.E.P.C. Ils ont été reçus à 88 % à leur examen contre 60 % pour les élèves d'une au-

(*) Cette photo nous a été communiquée par la Rhodiaceta - Costume de tergal.



skip
FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER.
Grâce à la "mousse dosée" de Skip, votre machine ne déborde plus... jamais encrassée, elle tourne rond ; votre linge, lavé fil à fil, sans écume, sans dépôt, SE RINCE TOUT SEUL ! il est propre et souple... comme vous l'aimez ! SKIP MOUSSE PEU POUR LAVER MIEUX.
En vente partout.
EX - 167-226/2

PATISSIER-TRAITEUR
Organisation de réceptions
Lunchs
Cocktails
Soirées
Dîners
Personnel et Matériel complet
VIVIER
2, avenue de Châtillon
91, rue d'Alésia, PARIS (14e). Tél. VAU. 16-05
Livraisons Paris et Banlieue

tre école de banlieue n'ayant pas bénéficié du mi-temps.

Naturellement, l'état morphologique des enfants s'est aussi nettement amélioré : toutes les attitudes vicieuses (dos rond, colonne vertébrale tordue) ont disparu. La poitrine s'est élargie. Les membres se sont fortifiés. Parallèlement, on assiste à une disparition presque totale de l'absentéisme scolaire pour petites maladies : bronchites, rhinopharyngites, désordres intestinaux. Ces gosses sont heureux, ils se portent bien. Ils sont beaucoup plus faciles à la maison. Tous les parents l'ont constaté. (1)

Comme des pêches

En tout cas, l'expérience est si satisfaisante que l'on est d'ores et déjà en train de la poursuivre sur le plan rural. Elle a commencé il y a trois ans, à Houx-Yermenonville, deux petits villages d'Eure-et-Loir qui n'en font qu'un et qui comptent en tout 500 habitants.

L'instituteur, M. Rabartin, est à lui tout seul une sorte d'enseigne pour les « activités sportives » : 1 m 85, une carrure d'athlète, le sourire sympathique.

M. Rabartin a trente-huit él.èves de 9 à 14 ans ; sa femme s'occupe des petits : dix-sept moins de 9 ans.

— Quel est votre emploi du temps ?

— *Classe le matin avec correction des devoirs simultanée. A 13 h. 30, l'hiver : gymnastique, jeux sur l'esplanade quand il fait beau, dans la salle des fêtes transformée en gymnase par mauvais temps. L'été, nous faisons d'abord la sieste. A 16 h. 15, retour en classe. A 16 h. 30, étude jusqu'au soir. A partir du mois de mai, nos gosses sont dorés comme des pêches.*

Et le travail ? Parmi les garçons présentés au certificat, l'école d'Houx-Yermenonville a compté deux années de suite les deux premiers du canton. Les enfants sont aussi plus sages, mieux équilibrés. Le sport leur donne le sens de l'équipe, de la responsabilité collective. Tout le village est convaincu. Si convaincu qu'il voit avec satisfaction s'ouvrir six autres écoles à mi-temps dans la région (quatre pour l'Eure-et-Loir, deux pour la Sarthe).

ENQUÊTE

Les provinciales (fin)

● *En conclusion de son enquête, Dominique Desanti constate : « A la recherche d'un équilibre entre leur vie familiale et leur destin personnel, toutes les Françaises se ressemblent. »*

APRES les oisives fortunées, survivantes du XIXe siècle, après les « réformistes » qui ont introduit dans leur milieu traditionnel une certaine liberté de penser et d'agir, nous avons vu des femmes qui gagnent leur vie. Elles sont donc « libres » sur le plan économique. Elles n'en tirent encore aucune règle de vie.

Que conclure ?

Au départ, je prêtais à la provinciale plus de loisirs et moins de curiosité. Je la supposais entièrement soumise à son milieu. Je croyais intact le mythe de Paris.

J'avais oublié la radio, et surtout la télévision. A la même seconde, les mêmes images, les mêmes commentaires informent le pays entier des nouvelles du monde.

Le halo s'estompe

Encombrée, bruyante, exténuante, la capitale perd son auréole de confort à mesure que se construisent ailleurs les grandes voies, les tunnels, les autoroutes, les ceintures d'immeubles neufs. Les centres dramatiques, l'habitude de « roder en province » pièces, films, tours de chant estompent encore le halo parisien.

Cela pour l'extérieur.

Allons plus profond. En effet, la bourgeoisie parisienne fut la première à admettre le travail des femmes des classes moyennes. Aujourd'hui encore, près de la moitié de la population féminine active réside autour de la capitale (3.424.340 femmes salariées sur un ensemble national de 6.646.300). En cinquante ans, Paris s'est accoutumé à la concurrence féminine.

Là où le travail des femmes des classes moyennes est un phénomène plus récent, le conflit demeure aigu. Plus étroits et plus clos, les milieux gardent leur influence. Les générations précédantes, vivant plus près des enfants et des petits-enfants, jettent dans la balance, de toute leur autorité, les idées de « leur temps », Par exemple, que la femme est la conservatrice des traditions familiales. Par exemple, que le travail au dehors de la mère nuit à l'éducation et à la santé morale des enfants (ce que toutes les enquêtes psycho-sociologiques ont démenti).

J'ai pourtant rencontré des femmes qui ont conscience d'avoir pris leur destin en main. Ce type est encore rare, même à Paris. J'ignore s'il préfigure l'avenir. A coup sûr, il témoigne d'une période de transition. Et si je crois intéressant d'examiner les cas de Mme A..., chef de petite entreprise, et de Simone la céramiste, c'est que l'équilibre de la première, conquis à coups de volonté, et la pathétique recherche d'équilibre de la seconde sont démonstratifs de ce que notre période offre d'ambigu.

Chef d'entreprise

La quarantaine sans doute, digne et soignée, Mme A..., a mis sur pied, voici vingt-trois ans, un bureau de copies dactylographiées et ronéotypées. « Sans doute, dit-elle, l'état de salariée donne-t-il moins de soucis, mais peut-être avais-je envie de prendre, oh ! bien modestement, mes risques. » Puis elle s'est mariée à un imprimeur qui a adjoint un atelier à ce bureau. Ils ont eu deux filles. La guerre, grâce aux Parisiens repliés, a paradoxalement développé l'affaire. Mais le mari, déporté, n'est pas revenu. Mme A... a donc continué, seule, élevant ses filles. Remariée, mère d'un garçon, elle continue encore, menant de front l'affaire, l'éducation du fils de 10 ans, la famille. Elle n'imagine pas sa vie sans le travail.

Ce « juste milieu »

— Que pensez-vous de l'avenir des femmes ? ai-je demandé à cette indépendante.

— *Les lois leur sont devenues moins défavorables. Mais, dans ma ville au moins, subsistent préjugés et habitudes de pensée qui font de la femme une « fidèle seconde ». La femme se plie d'ailleurs à cette image d'elle formée par l'homme, comme si ce rôle la rassurait. Pourtant, dans sa famille, elle assume des responsabilités qui mettent en cause la vie et le bien-être. A mon sens, elle saurait donc aussi bien les prendre dans son métier.*

Cette femme-là a su, je crois, trouver un juste milieu entre un travail qui la passionne et une famille qui sans doute reste le centre de sa vie. Sans qu'elle l'ait dit, j'ai cru sentir que ce « juste milieu » n'a pas été découvert sans drames intérieurs. Peut-être, par moments, les responsabilités lui donnent-elles, malgré la plénitude de ses heures, une sorte de vertige de la solitude.

Ce qui serait naturel. Car notre milieu-du-siècle ouvre, devant les femmes qui travaillent, un carrefour aux chemins encore mal indiqués. La recherche de l'indépendance intérieure, du travail créateur, ne va pas sans à-coups, ni, parfois, sans échecs. Précisément parce que le milieu pèse, et que les idées enracinées ne se laissent pas détruire sans blesser au passage.

SIMONE, 29 ANS, CÉRAMISTE.
« J'ai réveillé un quartier mort. »
(Roustan.)

J'en ai vu un exemple démonstratif à Lyon, troisième ville de France, célèbre par la rigidité fermée de sa bourgeoisie. J'y ai cherché non une femme « éminente » (il y a « une » juge au tribunal de commerce et nombre de professeurs de faculté), mais une femme qui ait formé ou transformé un milieu.

Un remède au chagrin

J'ai trouvé, dans le quartier où les hôtels Renaissance avoisinent des boutiques villageoises, une femme de 29 ans, céramiste, dont tous m'ont dit : « Elle s'est installée dans le vieux Lyon au temps où personne ne pensait à en faire un quartier de touristes et d'artistes ; elle y a créé la première galerie d'artisanat d'art, elle s'est battue contre les autorités. Sa flamme, son énergie, sa générosité ont formé autour d'elle le plus inattendu des « milieux ».

Le lendemain du jour où j'ai fait la connaissance de cette brune et véhémente Simone, j'ai trouvé, dans la cave où elle entrepose ses céramiques et où elle reçoit, une assemblée dont les Lyonnais d'origine m'ont tous dit qu'elle aurait été « impensable » voici dix ans : deux avoués, un ingénieur, un consul et leurs femmes, un aristocrate, une enseignante et plusieurs jeunes artistes, peintres ou musiciens.

Quand ses amis lui reprochent de gaspiller ses dons, son temps, sa santé, de se lever à 5 heures pour se coucher après minuit, elle répond :

— *N'est-ce donc rien que d'avoir réveillé un quartier mort ? N'est-ce donc rien que d'avoir fait lier amitié à des gens qui, avant et ailleurs, auraient refusé de se rencontrer ? N'est-ce donc rien que de faire en toute honnêteté mon métier d'artisane ?*

Mais l'auteur de ce « cocktail social » avoue que ce besoin de donner, d'intervenir est une manière de sortir d'une situation personnelle difficile. « *La joie qu'on fabrique pour les autres n'est-elle pas le seul remède au chagrin ?* », dit-elle. Le chagrin... Quand, voici dix ans, la céramiste s'est établie dans ce quartier abandonné, elle pensait y fonder un foyer équilibré avec l'homme qu'elle aimait et auquel elle a fait franchir les années difficiles. Maintenant, il est parti... Certains disent que ce Lyonnais renfermé n'a pu supporter une femme pour laquelle le travail, la création artistique ou sociale passaient au premier plan. Les gens de sens rassis formulent : « Il en a eu assez d'être toujours « Monsieur Simone »...

Nous voilà donc ramenés à notre problème de difficile transition. De recherche, par la femme, de son rôle précis. L'homme ne tolère pas d'être « Monsieur Une telle ». La femme cherche souvent à devenir elle-même. L'équilibre, atteint, fait les familles heureuses, les couples enrichis l'un par l'autre. Mais, souvent, le fléau penche.

Les grandes lacunes

Plus sensible peut-être dans des villes moins grandes, le problème subsiste à Paris. Dès que la mère de famille gagne sa vie, elle se heurte aux mêmes problèmes essentiels.

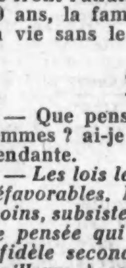
Les grandes lacunes de notre société : l'insuffisance d'organisations sociales mises au service de la mère de famille, l'usure prématurée des femmes qui cumulent les métiers du dehors et du dedans se font sentir hors Paris comme à Paris. La même revendication : celle de postes à mi-temps, celle d'horaires convenant à la vie de famille, celle de logements suffisants parcourt tout le pays.

La Française, avec des points morts et des bonds en avant, marche vers le XXIe siècle. La France est le pays du monde où, proportionnellement, on compte le plus de femmes salariées. Mais la Française ne marche plus au pas de Paris ; elle marche au pas de notre époque.

DOMINIQUE DESANTI.

(1) Une autre expérience de mi-temps se poursuit actuellement avec des élèves de 6e au lycée de Vitry-le-François.

Goldy
Les soies imprimées
et les lainages
dans les coloris Haute Couture
26, rue La Boétie - Mº Miromesnil



bientôt...
Maman
LE PRÊT A PORTER
LE PLUS "BOUTIQUE"
cette robe en lainage, infroissable, entièrement doublée.
140 NF
167, Bd MONTPARNASSE
PARIS 6e

ROYALDAIM
74 RUE DE RENNES LIT 44-84
CANNES - PARIS - DEAUVILLE

● cinéma

NOUVEAU

EL COCHECITO : le vieillard et la petite voiture, un chef-d'œuvre de méchanceté souriante. (*Voir la critique de Morvan Lebesque, page 36.*) (*Lord-Byron, BAL* 04-22 ; *Plaza, OPE* 74-55.)

LES SEPT MERCENAIRES : inspiré du film japonais « Les sept Samouraïs », un western de John Sturges qui est un régal pour les amateurs. (*George-V, BAL* 41-46 ; *Marbeuf, BAL.* 47-19.)

LE FARCEUR : une famille à la Capra dans une comédie farfelue de Ph. de Broca. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

LA DAME AU PETIT CHIEN : la Russie de Tchékov vue par un jeune Soviétique Primé à Cannes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

RECENT

LES ANNÉES FOLLES : un montage d'actualités sur le temps où le siècle avait vingt ans... et où naissait la mode 1961 ! (*Ursulines, ODE* 39-19.)

JAZZ A NEWPORT : un reportage étincelant sur un festival réunissant les plus grands noms du jazz. Si allergique, s'abstenir. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

UN NUMÉRO DU TONNERRE (BELLS ARE RINGING) : avec l'extraordinaire Judy Holliday, une comédie musicale de haut style. (*Cinéac Ternes, WAG.* 24-50.)

TIREZ SUR LE PIANISTE : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant. Mais encore plus neuf que « Les quatre cents coups ». (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04.)

LA DOUCEUR DE VIVRE : le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

ARTISTES ET MODÈLES : un brillant burlesque de Frank Tashlin. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

ANCIEN

ALEXANDRE NEWSKI : 1938. D'Eisenstein, musique de Prokofiev. Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

L'ASSASSIN HABITE AU 21 : 1942. Un policier classique, la première mise en scène de Clouzot. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

LOI DU SILENCE : un Hitchcock 1952. Tenu par le secret de la confession, un prêtre (Montgomery Clift) est soupçonné de meurtre. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

LA MAIN AU COLLET : 1955. Grace Kelly, Cary Grant et Alfred Hitchcock sur la Côte d'Azur. (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

LA SPLENDEUR DES AMBERSON : 1942. Le deuxième film d'Orson Welles. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

CONTES DE LA LUNE VAGUE : 1953. Esotérique chef-d'œuvre de Mizoguchi. Au même programme : LE SEL DE LA TERRE : histoire vécue d'une grève en Pennsylvanie. (*Floride, PRO.* 63-40.)

UNE PARTIE DE CAMPAGNE : 1939. Un dimanche au bord de la Marne avec Jean Renoir. Au même programme : LA NUIT DES FORAINS, d'Ingmar Bergman. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

● télévision

JEUDI 16 FÉVRIER, A 22 H. 20 : « La sorcière au cœur de son milieu social ». Cette émission sera la première d'une série réalisée par Jean Palou et Pierre Cardinal et consacrée à la sorcellerie.

SAMEDI 18 FÉVRIER, A 16 H. 35 : en eurovision, « Avant-première à Orly ».

SAMEDI 18 FÉVRIER, A 21 H. 20 : sélection du Grand Prix Eurovision 1961 de la Chanson Européenne.

DIMANCHE 19 FÉVRIER, A 17 H. 15 : « Le Toit », film de Vittorio de Sica.

DIMANCHE 19 FÉVRIER, A 20 H. 45 : « Macao, l'enfer du jeu », film de Jean Delannoy.

LUNDI 20 FÉVRIER, A 20 H. 30 : « Carte blanche à Michel Magne ». Au programme, la création d'un ballet de Jean Cocteau : « Je cherche Eurydice ».

LUNDI 20 FÉVRIER, A 21 H. 30 : « En français dans le texte », de Louis Pauwells, Jean Feller et Jacques Mousseau. Des passants interrogés au hasard, et différentes personnalités répondront à la question : « Les blousons noirs représentent-ils la jeunesse actuelle ? »

LUNDI 20 FÉVRIER, A 22 H. 10 : « Les grands interprètes », de Bernard Gavoty.

MARDI 21 FÉVRIER, A 20 H. 30 : « Hommage à Albert Camus » : « La dévotion à la croix », pièce de Calderon, texte français d'Albert Camus, avec Catherine Sellers, Pierre Vaneck, etc. A 21 h. 35 : « A la recherche d'Albert Camus ».

MERCREDI 22 JANVIER, A 21 H. 55 : « Lectures pour tous », de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

VENDREDI 17 FÉVRIER, A 22 H. : « Quand l'homme dans l'espace ».

● théâtre

ROSES ROUGES POUR MOI : une grève dans l'Irlande du début du siècle, évoquée par Sean O'Casey. (*T.N.P.*). (*Voir la critique de Robert Kanters, page 36.*)

LE GRAIN SOUS LA NEIGE : le roman d'Ignazio Silone adapté par Daniel Guérin. (*L'Alliance Française.*) (*Voir la critique de Robert Kanters, page 37.*)

IRMA LA DOUCE : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort, avec sa créatrice Colette Renard. (*Théâtre Gramont.*)

CHER MENTEUR : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée.*)

LA BONNE AME DE SÉ-TCHOUAN : Brecht à l'état pur. Peut-on être une bonne âme dans une méchante société ? (*T.N.P. Récamier.*)

LES PAPIERS D'ASPERN : une merveilleuse nouvelle de Henry James fidèlement adaptée par Marguerite Duras. Et pourtant... (*Théâtre des Mathurins.*)

L'ANNONCE FAITE A MARIE : la pièce la plus rabâchée de Claudel mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

LE FLEUVE ROUGE : le métier des armes est-il possible quand on croit au prix de la vie humaine ? Une question que Jules Roy se pose depuis quinze ans. (*Théâtre en Rond.*)

LE MARIAGE DE M. MISSISSIPPI : une parabole baroque de Friedrich Dürrenmatt, un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui. (*Théâtre La Bruyère.*)

● concerts

SAMEDI 18 FÉVRIER : le Quatuor Hongrois poursuit l'exécution « intégrale » des quatuors de Beethoven. (Prochains concerts, les 20, 22, 24 février.) (*Salle Gaveau, à 21 h.*)

DIMANCHE 19 FÉVRIER : chez Colonne, sous la direction de P. Dervaux, Yehudi Menuhin joue le concerto de Bartok et celui de Beethoven. (*Châtelet, à 17 h. 45.*)

DIMANCHE 19 FÉVRIER : chez Lamoureux, Ferenc Fricsay dirige le « Concerto pour violoncelle », de Schumann, avec Maurice Gendron, et la « Symphonie Pathétique » de Tchaïkovsky. (*Salle Pleyel*, 17 h. 45.)

LUNDI 20 FÉVRIER : premier concert de l'Orchestre Philharmonique de Vienne, dirigé par Herbert von Karajan. Backhaus jouera le « Quatrième de Beethoven ». Au même programme, la « 7e Symphonie » de Bruckner. (*Champs-Elysées, à 21 heures.*)

MARDI LG FÉVRIER : deuxième concert : « La Petite Musique de Nuit » de Mozart, la « Quatrième Symphonie » de Schumann et, dans le « Don Quichotte » de Strauss, le grand violoncelliste Pierre Fournier. (*Champs-Elysées, à 21 heures.*)

● expositions

CLASSIQUE

DOUANIER ROUSSEAU : 80 toiles sur les 150 connues du père de cette « peinture naïve » qu'on devrait plutôt appeler « peinture naturelle ». (*Galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré.*) (*Voir, page 35, la chronique de Jean-François Chabrun.*)

HOKUSAI : pour le 200e anniversaire de sa mort, une cinquantaine d'œuvres parmi les plus significatives du « maître du mont Fuji ». (*Musée Guimet, place d'Iéna.*)

GOYA : tout l'œuvre gravé en une seule exposition. (*Salle Gaveau, 45, rue La Boétie, jusqu'à fin février.*)

KANDINSKY : originaux des aquarelles et dessins dont les reproductions viennent d'être rassemblées sous le titre « Interférences », texte de Jean Cassou, aux éditions Delpire. (*Flincker, 34, rue du Bac.*)

MODERNE

BUFFET : 18 portraits d'Annabel (Mme Buffet). (*David et Garnier, 6, av. Matignon.*)

DMITRIENKO : un abstrait qui marie étrangement Monet et Carrière. (*Massol, 12, rue La-Boétie.*)

CHANDRA : un jeune peintre venu de l'Inde et qui réussit la difficile synthèse entre ses sortilèges traditionnels et les besoins contemporains. (*A. G., 32, rue de l'Université.*)

KIMURA : Japonais, il s'inspire plutôt de Bonnard que de Hokusai. Une sensibilité intéressante et quelques tableaux très réussis. (*Art Vivant, 72, boulevard Raspail.*)

K.-J. LONGUET : une sculpture conçue pour les caresses du vent et qui, de plus, a « grand air ». (*Heller, 33, rue de Seine.*)

SINGIER : par l'élégance de ses compositions et l'intelligence de ses couleurs, un des peintres qui comptent parmi les plus importants du moment. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

PEHR : devenu peintre vers soixante ans, cet Américain nous donne, avec ses paysages et ses personnages, une bien plaisante leçon de jeunesse, d'humour et de poésie. (*Jeanne Bucher, 9 ter, boulevard du Montparnasse, ouvert l'après-midi.*)

FANTASMAGIE : le meilleur et le pire dans ce Salon miniature qui constitue, tout compte fait, un heureux rappel de ces sources d'inspiration « fantastique » sans lesquelles l'art ne serait pas. (*Galerie de Marignan, 19, rue de Marignan.*)

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Dominique Desanti, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

La Jeune Gravure
Contemporaine
MUSEE GALLIERA
12 au 26 février

GALERIE DU FLEUVE
VIVIANE SIMON STOLOFF
9, avenue de l'Opéra, Paris (1er) - OPEra 52-07
LE VOIR DIT :
ALECHINSKY - ALDINE - BAJ - BERTINI - CLERC - CORNEILLE - LAPOUJADE - REVEL - SONDERBORG
SHERDIN - SUGAI - J.-P. VIELFAURE
VISEUX, etc.
Peintures - Gouaches - Collages - Sculptures
Sur des poèmes de Jean-Clarence LAMBERT

Galerie CHARDIN
36, rue de Seine - DAN. 99-38
J. C. IMBERT
Du 17 février au 2 mars

VENTE A VERSAILLES
Me BLACHE, Commissaire-Priseur
en son HOTEL RAMEAU
à VERSAILLES, 5, rue Rameau
Tél. 950-55-06 et 950-71-29
DIMANCHE 19 FEVRIER à 14 heures
IMPORTANTS TABLEAUX MODERNES
Exposition samedi 18, de 9 à 18 h.

daniel cordier
millarès

Galerie Furstenberg
4, rue Furstenberg
JOCHEMS
Du 7 au 25 février

GALERIE MAEGHT
Joan MIRO
CERAMIQUE MURALE POUR HARVARD
17 au 28 février
Inauguration le 17 février

GALERIE VENDOME
12, rue de la Paix
PRUVOST
Du 15 février au 7 mars

Au Seuil étroit
37, rue de la Bûcherie (Ve)
LEBADANG
Du 15 février au 15 mars

Galerie EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
KLEE - KANDINSKY
BRANCUSI
SCULPTURES
10 février - 31 mars

GALERIE DE FRANCE 3, Faubourg-Saint-Honoré, Paris (8e) - ANJ. 69-37
SINGIER
AQUARELLES

LA DEMEURE, 30, rue Cambacérès
ESPACE POETIQUE DE L'INDUSTRIE
SUITE DE TAPISSERIES DE
L.-M. JULLIEN
Du 14 février au 5 mars

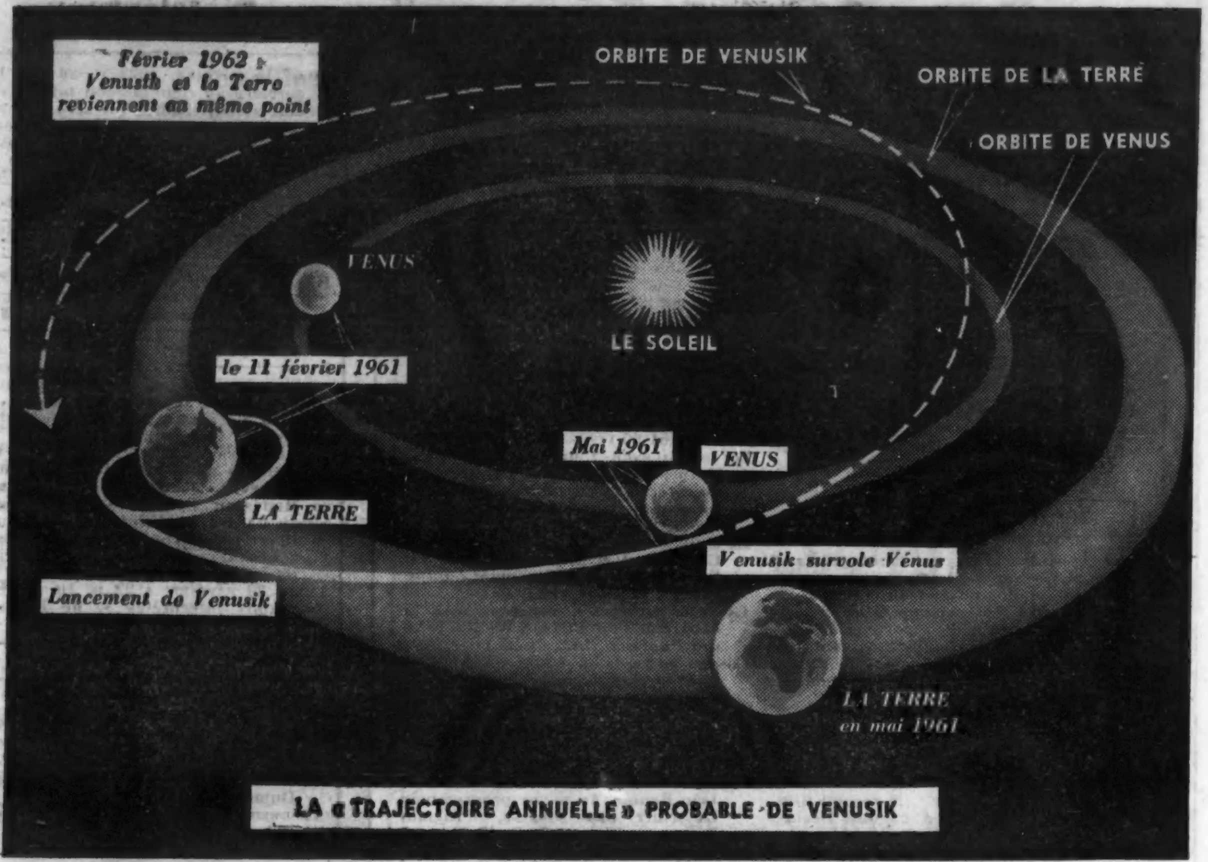
GALERIE MATHIAS FELS et Cie
138 boulevard Haussmann (8e) - WAG. 10-23
WOLS-CORNEILLE
AQUARELLES
17 février - 11 mars

GALERIE MARCELLE DUPUIS
37, quai des Grands-Augustins - DAN. 71-80
FORMES ET LIGNES
ADAM - ARP - BEOTHY - M. BOILEAU - BRAQUE - CESAR - J. CHARLET - CHAVIGNER - CONSAGRA
COULENTIANOS - DELAHAYE - GIACOMETTI - J. GONZALEZ - GUINO - HAJDU - LAURENS - LIEGME
LUISA MILLER - E. MARTIN - MERCIER - NEVELSON - PENALBA - PICASSO - REIHNOUD - G. RICHIER
SIGNOSI - STAHLY - C. VISEUX - WALBERG
Jusqu'au 28 février

ASTRONAUTIQUE

Le premier relais

● *Albert Ducrocq explique ce qu'on peut attendre de la fusée soviétique qui se dirige actuellement vers Vénus.*



(Service cartographique de « L'Express ».)

LE voyage de la nouvelle « station automatique interplanétaire » (MAS II) jusqu'à Vénus durera un peu plus de trois mois. Il va permettre aux Russes, tout en se familiarisant avec la technique de la navigation interplanétaire, d'explorer l'espace compris entre la Terre et Vénus et de recueillir des informations sur la planète elle-même.

Cette fois, les progrès soviétiques ne se manifestent pas par un nouvel accroissement de puissance (la fusée qui a lancé Vénusik était probablement la même que celle qui a satellisé, il y a une semaine, un engin de plus de 6 tonnes), mais par une nouvelle technique de lancement. L'opération s'est effectuée en deux temps. Un Spoutnik lourd a d'abord été placé sur une orbite autour de la Terre et Vénusik s'en est ensuite détaché.

Pourquoi avoir ainsi décomposé le mouvement ? C'est que les Russes y étaient contraints par la nature de la trajectoire qu'ils avaient choisie pour atteindre Vénus.

Les étapes de l'astronautique s'expriment par des vitesses. A 235 km de la Terre, par exemple, une vitesse de 7,78 km/sec. assurera la satellisation d'un engin. Mais il faudra atteindre 11 km/sec. pour qu'il échappe définitivement à l'attraction terrestre. Dans ce dernier cas, il sera « injecté » dans le système solaire et décrira, comme n'importe quelle autre planète, une orbite elliptique autour du Soleil.

Si l'on veut que l'engin atteigne Vénus, il faut calculer cette orbite de façon qu'elle croise en un point celle de la planète et que celle-ci et l'engin arrivent en même temps à ce croisement. Il y a, en principe, une infinité de trajectoires possibles de la Terre à Vénus. Mais les théoriciens de l'astronautique ont été amenés depuis longtemps à déterminer les plus intéressantes, en particulier la trajectoire « économique » qui consiste à se laisser « tomber » sur l'orbite de Vénus, abordée tangentiellement.

Un écart brutal

Cette trajectoire est « économique », car elle exige une vitesse initiale à peine supérieure au « seuil de libération ». A 235 km d'altitude, 11,4 km/sec. suffiraient. S'ils avaient opté pour cette solution, les Russes auraient pu envoyer sur Vénus, avec leur super-fusée, un engin de plus d'une tonne. Le lancement aurait dû avoir lieu le 15 janvier et l'engin se serait trouvé à proximité de Vénus vers le 10 juin. La distance Terre-Vénus aurait été alors de 80 millions de kilomètres.

Les Russes n'ont pas choisi cette trajectoire économique. Ils ont préféré une formule plus ambitieuse qui consiste à s'écarter brutalement de l'orbite de la Terre afin d'atteindre plus rapidement celle de Vénus. D'après les renseignements dont nous disposons, il semble que la trajectoire de Vénusik fasse un angle de 17° environ avec l'orbite de la Terre.

C'est ce qui rendait nécessaire le lancement en deux temps. Pour obtenir cet écart brutal par rapport à l'orbite terrestre, il fallait créer une composante de vitesse perpendiculaire à cette orbite. A partir d'un Spoutnik lourd tournant autour de la Terre à une vitesse de 8 km/sec., le Vénusik a été lancé *en direction du Soleil* à environ 6 km/sec. Compte tenu de la vitesse de la Terre sur son orbite (environ 30 km/sec.), il en est résulté la trajectoire représentée ci-dessus.

Plus coûteuse, cette formule n'a permis d'envoyer vers Vénus, à partir d'un Spoutnik de plus de six tonnes, qu'une « station » de 643 kg. Mais elle présente un très grand intérêt pour la transmission des informations. Celles-ci seront de deux sortes. Il y aura d'abord des mesures destinées à nous renseigner sur la composition de l'atmosphère vénusienne, sur le champ magnétique régnant autour de cette planète, etc. Mais les documents les plus importants seront évidemment les photographies qui pourront être prises à courte distance de Vénus.

Ligne par ligne

Pour cette opération, les Russes disposent déjà d'un outil tout prêt. En 1959, la première « station interplanétaire automatique » avait pris, en tournant derrière la face cachée de la Lune, une trentaine de photographies qui, développées et tirées automatiquement, avaient été retransmises par radio selon la formule d'un balayage ligne par ligne. Deux de ces photographies furent aussitôt publiées. L'ensemble du matériel recueilli fut soumis à un analyseur électronique du type « logétron » et l'aventure a eu pour épilogue, il y a deux mois de cela, la publication à Moscou du premier « Atlas de la face inconnue de la Lune », dans lequel 200 accidents du relief sélénographique sont catalogués.

Cette technique présente un immense intérêt pour la prospection des planètes. Au niveau de la prise de vues, elle ne présente pas plus de difficultés que dans le cas de la Lune. Or, Vénus est éloignée de quelque 80 millions de kilomètres lorsqu'elle est observable dans de bonnes conditions, ce qui veut dire que les instruments les plus puissants ne peuvent la « rapprocher » qu'à plusieurs dizaines de milliers de kilomètres. Avec un téléobjectif, Vénusik peut espérer faire beaucoup mieux et les photographies qu'il prendrait en passant à proximité de Vénus seraient d'une valeur scientifique inestimable.

Le principal problème sera de les transmettre à la Terre. En 1959, les Russes ont pu se contenter d'une puissance de quelques watts, la distance que les ondes devaient parcourir restant toujours inférieure à 500 000 km. Cette fois, l'ordre de grandeur sera tout différent. Avec la trajectoire « économique », Vénus se serait trouvée à 80 millions de kilomètres de la Terre au moment de sa rencontre avec Vénusik. Avec la trajectoire adoptée, elle n'en sera qu'à 60 millions de kilomètres — gain appréciable si l'on songe que la dispersion croît comme le carré de la distance.

Une autre hypothèse

Même ainsi, la puissance des émetteurs devrait être 15 000 fois plus grande que dans le cas de Lunik III. Les Russes ont amélioré les conditions de la transmission en adoptant une longueur d'onde très courte (31 cm), ce qui leur permettra de « focaliser » les émissions dans la direction de la Terre — à condition que le système de stabilisation de Vénusik fonctionne correctement. D'autre part, ils auront recours au système de la modulation d'impulsions, qui consiste à concentrer toute l'énergie sur de très courts instants pendant lesquels la puissance atteint des niveaux très élevés. C'est avec un dispositif de ce genre que le Pionnier V américain a pu, au printemps dernier, transmettre des signaux d'une distance de 36 000 km.

Il est donc possible que certains messages puissent être reçus de Vénusik en mai prochain, lorsqu'il se trouvera à proximité de son but. A une telle distance, pourtant, la transmission précise de la masse d'informations nécessaire pour reconstituer une importante collection de photographies paraît irréalisable. C'est pourquoi une autre hypothèse vient à l'esprit.

Si l'on calcule, d'après les quelques informations fournies par les Russes, la durée d'une révolution de Vénusik autour du Soleil, on constate qu'elle est très voisine d'une année. Cela veut dire que le 11 février 1962, l'engin sera revenu à son point de départ. Un écart est inévitable et une récupération de Vénusik semble exclue, mais on peut penser qu'il passera suffisamment près de la Terre pour que la transmission des photographies prises à proximité de Vénus puisse se faire dans de très bonnes conditions.

C'est donc un long « suspense » qui vient de s'amorcer. Il est très possible que les Russes n'annoncent aucun résultat spectaculaire lorsque leur engin aura frôlé Vénus, au mois de mai prochain. Il faudra peut-être attendre un an encore pour savoir si Vénusik est réellement équipé pour retransmettre à retardement ce qu'il aura « vu » sur la planète-sœur.

ALBERT DUCROCQ.

LA GRANDE MAISON DE BLANC
PARIS
PLACE DE L'OPÉRA
à partir du SAMEDI 18 FÉVRIER
SOLDES ANNUELS
LES SOLDES DE LA GRANDE MAISON DE BLANC sont des soldes réels de marchandises de qualité

Mots croisés N° 279

Horizontalement : 1. Obtenir une dorure à l'aide d'une broche ou d'autre façon. — 2. Pour obtenir une sorte de restitution. — 3. N'a pas survécu au retard de la marée. En épelant, rêve de motocycliste. — 4. Vit la fin de Wallenstein. Contemporain de Rubens qu'il ne put dépasser. — 5. Eclaté sans danger, mais pas toujours sans folie. Plus d'un Albanais y vit aujourd'hui. — 6. Désinence de corps organiques. Répété par celui qui évoqua les neiges passées. — 7. Disposée avec trois brins. — 8. Vêtement peu indiqué dans le Tanezrouf. N'est pas toujours neutre. — 9. Attrait essentiel de plus d'une bande. — 10. Son train ne se caractérise pas par la rapidité.

Verticalement : I. Prodiguées par l'ancienne propriétaire d'un chaton à un promeneur intéressé. — II. Les matheux utilisent, pour elle, une lettre qui figure trois fois dans son nom. — III. Ne s'écrit plus comme un démonstratif. Passe pour avantager ceux qui le piétinent. — IV Ne vaut pas la corde. Se nourrit sans fourchette. — V. D'Eléonore au Plantagenet. Le douzième a succédé au onzième. En épelant, précède une dispersion. — VI Abréviation d'une invitation à la lecture. Sa griserie risque d'être pénalisée, surtout si elle s'accompagne d'une autre griserie. — VII. Alla au cirque, le jour de ses noces, mais sans lune de miel. Qui n'évoque pas le marbre. — VIII. Rappeler d'autres traits.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	S	T	E	N	D	H	A	L
2	A	U	T	O	R	I	S	E
3	U	R	A	T	E	■	E	G
4	T	I	■	A	S	T	R	E
5	E	N	L	I	S	E	■	R
6	R	■	O	R	E	S	T	E
7	E	L	U	E	■	S	A	M
8	L	E	O	■	T	E	L	E
9	L	O	N	G	E	R	O	N
10	E	N	S	I	L	E	N	T

Solution du N° 278

SPÉCIAL

pour jeunes ou peu argentés aimant les croisières et

la grèce

LE TOURISME FRANÇAIS

vous offre classe économique cabine à quatre, cabine à deux, pour la croisière de Pâques

à bord du s\s ACHILLEUS, du 24 mars au 7 avril 1961

venise - delphes - athènes
délos - myconos - istambul
ismir - éphèse - patmos
rhodes - candie - olympie
dubrovnik - venise

PRIX EXCEPTIONNEL ET EXCLUSIF

750 NF

Brochure détaillée sur demande

les inscriptions sont ouvertes jusqu'au début mars à l'agence de voyages (lic. 77)

LE TOURISME FRANÇAIS

96, rue de la Victoire, Paris - 9e - TRI. 15.43

SCIENCES

Les cailloux du fond des mers

● ***Manganèse, cobalt, nickel, cuivre : d'immenses richesses parfaitement exploitables attendent au fond des océans.***

PAYSAGE SOUS-MARIN. (Rapho.)
Quarante kilos au mètre carré.

DIX millions de tonnes d'or flottent dans l'eau des océans. Mais ces sels d'or, comme les autres sels dissous dans la mer, ne sont pas rentables à l'exploitation, en raison de leur trop grande dilution. Il existe, en revanche, sur les fonds des océans, des minéraux parfaitement exploitables. Qui plus est, certains des métaux contenus dans ces dépôts sont très recherchés et ont parfois une valeur stratégique. Leur exploitation résoudrait les problèmes d'approvisionnement en quelques matières premières dont les sources continentales risquent de se tarir rapidement.

Notre connaissance du fond des océans était et, bien souvent, est encore étonnamment fragmentaire. C'est pourquoi, bien que des indices en aient été recueillis dès la première croisière océanographique du « Challenger » — vers les années 1870 — ces richesses n'ont pas retenu l'attention avant les importantes découvertes faites au cours de l'année géophysique en 1957-1958. Mais les constatations faites à cette occasion ont entraîné une étude approfondie à l'Université de Californie. D'autres pays, comme la Russie, sont vivement intéressés par ces recherches.

La migration ionique

Il est apparu que le fond de nombreuses mers est abondamment semé d'étranges cailloux. Ils ont une couleur allant du brun au noir terreux, la grosseur d'un poing (mais on en pêche d'énormes, pesant jusqu'à 770 kg), et dans le Pacifique représentent entre cinq et quarante kilogrammes par mètre carré de fond. Leur constituant le plus intéressant est le bioxyde de manganèse, dont ils peuvent contenir jusqu'à 80 % (et 32 % en moyenne). Ils contiennent également du fer, mais à des doses trop faibles pour qu'on puisse l'exploiter rationnellement (22 % environ) et des quantités intéressantes de cobalt, de nickel et de cuivre.

D'où viennent ces nodules, dont la forme, la consistance et la composition les différencient tant du lit de vase sur lequel ils reposent ? Les savants ont pu répondre à cette question. Il semble que la solubilité du manganèse dans l'eau de mer varie selon les circonstances. A certains endroits, près du fond, la décomposition des matières organiques contenues dans l'eau consomme l'oxygène dissous et crée un milieu réducteur, comme disent les chimistes. Le manganèse contenu dans les roches sous-marines se dissout alors progressivement et sa teneur dans l'eau augmente localement. Le brassage des eaux et la migration ionique peuvent amener le manganèse dissous dans des zones où l'eau n'a pas le même pouvoir réducteur, et ne peut contenir la même quantité de ce métal. L'excédent de manganèse se combine avec l'oxygène et précipite sous forme de très fines particules de bioxyde MnO_2. Le fer se comporte d'une façon tout à fait analogue. Les particules microscopiques d'oxydes de fer et de manganèse tombent lentement et entraînent au passage le nickel, le cuivre et le cobalt qui se trouvent ainsi inclus dans le dépôt final.

Une dent de squale

Arrivées au fond de la mer, ces minuscules parcelles d'oxydes métalliques ne se déposent pas uniformément, et c'est là une circonstance particulièrement heureuse. Dans ce cas, elles seraient, en effet, diluées dans toute la masse des dépôts marins et n'auraient pratiquement pas plus de valeur que les éléments contenus dans l'eau de mer. Mais il se trouve que ces particules portent des charges électriques et sont attirées par les objets durs et conducteurs autour desquels elles s'agglomèrent, formant progressivement des nodules riches en métaux intéressants. Cette origine des nodules explique leur structure : en coupant ces cailloux, on constate l'existence de couches successives qui entourent un objet central : une parcelle d'argile durcie, une dent de squale, un fragment de basalte ou de pierre ponce.

Leur croissance est très lente. Les isotopes radioactifs contenus dans l'eau des mers et qui se trouvent entraînés dans le dépôt comme le sont les sels de cobalt ou de cuivre permettent de dater les différentes couches d'un caillou. Les mesures faites en Suède par H. Pettersson ont indiqué une croissance entre un millimètre par mille ans et un millimètre par million d'années.

Il est évident que pour qu'un nodule puisse se développer jusqu'à des dimensions respectables, il faut que le taux de sa croissance ne soit pas trop faible par rapport au taux d'accroissement du dépôt de boues sur lequel il se forme. La couche uniforme de sédiments constituée en majeure partie par les squelettes siliceux ou calcaires des micro-organismes marins finit par ensevelir les globules en cours de formation. Quand ceux-ci sont coupés du milieu liquide, leur croissance s'arrête. Or, la vitesse de cette sédimentation n'est pas la même partout, et on constate que les nodules du Pacifique sont beaucoup plus intéressants de ce point de vue que ceux de l'Atlantique, où leur dimension est plus faible et où une grande partie de ces « cailloux » sont enterrés sous les sédiments. Pour des raisons semblables, rares sont les gisements de nodules trouvés au voisinage immédiat des continents, où les alluvions apportées par les fleuves recouvrent rapidement ces agglomérats mangano-ferreux en cours de formation.

Non seulement la dimension et la quantité des nodules, mais aussi leur richesse en différents constituants va-

rient d'une région à l'autre. Dans l'océan Pacifique, particulièrement bien prospecté, on a pu délimiter de véritables « provinces minières ». Ainsi, une large bande qui longe les côtes des deux Amériques à quelque 500 à 800 kilomètres au large recèle des nodules particulièrement riches en manganèse (près de 73 % en MnO_2), mais pauvres en cuivre, nickel et cobalt. Cette zone devrait contenir près de 26 milliards de tonnes de minerai.

Pas de gangue

Les nodules plus riches en nickel (1,6 %) et en cuivre (1,6 % également) se rencontrent dans la partie sud-est de l'océan, qui contient environ 200 milliards de tonnes de cette matière première. La région à l'ouest des îles Hawaï et jusqu'à Tahiti est relativement riche en cobalt (nodules contenant jusqu'à 2 % de ce métal) et recèle 57 milliards de tonnes de minerai.

Si les cailloux manganifères constituent le dépôt marin le plus intéressant, il y a d'autres matières qui pourraient donner lieu à des exploitations. D'énormes dépôts de boues à globigérines, contenant jusqu'à 95 % de calcaire, pourront un jour fournir la matière première pour la fabrication du ciment dans les pays qui ne possèdent pas de quantités suffisantes de pierre à chaux.

D'autre part, on a constaté que le fond des mers était parsemé de petits globules métalliques, contenant essentiellement du fer et du nickel. Ce sont les restes d'innombrables météorites qui tombent à la surface des mers et sont « mises en conserve » sur les fonds marins. Bien que leur concentration ne soit pas suffisante pour justifier une exploitation axée uniquement sur ce produit, ils peuvent être récupérés à l'occasion d'une autre extraction, comme celle des nodules à manganèse. Le fait que ces globules sont magnétiques permettrait un tri facile.

Il faut enfin mentionner les dépôts de phosphorite provenant d'ossements des animaux marins. Il n'est pas exclu d'envisager l'extraction de cette phosphorite qui, séchée et broyée, constituerait des engrais très convenables.

De toutes ces richesses, les nodules manganifères constituent la partie la plus intéressante et susceptible d'une exploitation quasi immédiate. Les calculs économiques montrent clairement l'intérêt de cette entreprise.

Le minerai n'a pratiquement pas de gangue ; il s'agit souvent d'un produit qui, après séchage, est directement négociable comme oxydant pour l'industrie chimique. La constitution de ces nodules est très poreuse, ce qui augmente leur réactivité.

Un aspirateur

Le matériel nécessaire pour l'exploitation serait relativement peu coûteux. Les « mines » sous-marines n'auront besoin ni de forages, ni de puits, ni des superstructures habituelles. Une sorte d'aspirateur, une suceuse prolongée par un tuyau d'acheminement de nodules, serait actionnée par une pompe à grand débit. Des flotteurs supporteraient le poids du « pipe-line » long de plusieurs kilomètres qui déverserait le produit aspiré dans des bateaux-réceptacles. La suceuse balaierait le fond à un mètre par seconde environ, ramassant les précieux cailloux. Une caméra de télévision placée près de la tête aspirante surveillerait l'opération. Le matériel peut être automatique et ne demander qu'un minimum de main-d'œuvre, ce qui abaisserait le coût de l'opération.

Toutes ces considérations jouent en faveur d'un prix de revient peu élevé et il est probable que le manganèse, le cobalt, le nickel et même le cuivre des océans seraient moins coûteux que les métaux extraits des minerais classiques.

Cependant, le problème est entièrement neuf. Draguer les fonds de l'océan à quelque quatre ou cinq kilomètres de profondeur demande la mise au point d'un matériel très important, entraîne de lourds investissements et, comme chaque entreprise de ce genre, comporte une part de risques que l'industrie privée hésite à affronter. Ces hésitations peuvent retarder notablement la réalisation du projet.

D'autre part, l'exploitation se heurtera à des problèmes d'ordre juridique. Le fond des mers n'appartient à personne en particulier et il sera difficile d'établir les droits de priorité et d'exclusivité dans l'exploitation de telle ou telle région océanique. Il n'est pas exclu que l'O.N.U. trouve dans ce problème un champ d'action pacifique intéressant.

JACQUES BURMAND.

(Dalmas.)

G. MALAN ET KUHN.
Pas de faille.

SPORTS

Pour battre les Springboks

On saura samedi quelle est la meilleure équipe du monde : la France ou...

LE « test-match » de samedi prochain, à Colombes, entre l'équipe de France et celle d'Afrique du Sud sera un sommet du rugby mondial. Tous les matches disputés depuis plusieurs années ont, à leur manière, préparé cet événement. Après cette rencontre, il y aura quelque chose de changé dans le rugby.

La France et l'Afrique du Sud ont effectué depuis trois ans, avant de s'affronter samedi, deux montées parallèles. Le XV de France, depuis sa tournée mémorable et victorieuse de 1958 en Afrique du Sud, a remporté deux fois le Tournoi des Cinq Nations (qui l'oppose chaque année aux quatre sélections britanniques). On a donc baptisé les Français « champions du monde » — titre officieux, mais mérité.

De leur côté, les « Springboks » sud-africains ont, par l'ensemble de leurs résultats, prouvé que leur échec devant les Français n'était pas sans appel. Ils ont vaincu les « All Blacks » néo-zélandais, leurs vieux rivaux. Et au cours de la tournée qu'ils viennent de faire en Grande-Bretagne, ils ont tour à tour dominé le Pays de Galles, l'Irlande, l'Angleterre et l'Ecosse. Depuis qu'ils sont arrivés en France, enfin, ils ont submergé les excellentes sélections qu'on leur a opposées.

Dans la boue

Ces rugbymen sud-africains sont les produits d'une double et impitoyable sélection. Sélection naturelle de ces trois millions de Blancs, descendants de pionniers hollandais, anglais et français, qui continuent à dominer onze millions de Noirs. Et sélection sportive de vingt athlètes choisis comme les plus résistants, les plus durs, les plus courageux, dans un sport où l'Afrique du Sud a choisi de mettre le meilleur d'elle-même.

Sont-ils fatigués ou désabusés, ces hommes de 24 ans de moyenne, qui ont quitté leur famille et leur pays depuis plusieurs mois ? Pas le moins du monde. Ils éclatent de santé, au contraire, et de force. Et cette longue tournée les a rapprochés, soudés. Elle a eu sur eux les mêmes effets salutaires que la tournée en Afrique du Sud avait eus sur les Français. Les internationaux français, rassemblés la veille du match de Colombes, se sentiront certainement moins « chez eux » à Paris que les Sud-Africains, qui ne se quittent pas depuis de longues semaines.

Ajoutons à ces données psychologiques le fait que les Springboks joueront contre la France la dernière rencontre de leur tournée et qu'ils pourront donc se livrer sans la moindre retenue.

Techniquement, ce sont des joueurs beaucoup plus complets qu'on ne l'imaginait avant leur arrivée. On avait tendance à ne voir en eux que la force et à négliger l'adresse et la vitesse d'exécution. Leurs premiers combats, livrés dans la boue de Grande-Bretagne, accentuèrent cette impression. Sur des terrains où il était impossible de déployer un rugby ouvert, ils se contentèrent de foncer et d'enfoncer, d'écraser et de piétiner. On en fit des monstres. Un critique du « Daily-Express » écrivit : « J'accuse les Springboks de tuer le rugby. »

L'absence de Momméjat

Mais, en France, devant la sélection du Sud-Ouest et devant l'équipe B, ils démontrèrent qu'ils connaissaient aussi du rugby le jeu à la main, l'interception, la feinte et les combinaisons. Sans génie peut-être, mais avec une simplicité admirable. On n'aperçoit guère de faille dans leur jeu. On dirait qu'ils sont le rugby lui-même.

Les Français, pour répliquer à ces formidables arguments, comptent sur deux atouts :

1° Une résistance énorme et un courage indomptable. Ces qualités, qui sont essentiellement celles des avants, mais qui doivent englober aussi les lignes arrières, se manifestèrent à plein, au cours de la tournée en Afrique du Sud, grâce au rayonnement de Lucien Mias et à son ascendant sur ses coéquipiers. Hélas ! Mias a renoncé à l'équipe de France et, des avants magnifiques qu'il conduisit à la victoire, il manquera Quaglio, Barthe, Momméjat. Le XV de France trouvera-t-il, sans grande préparation, l'esprit de corps et de sacrifice nécessaire ? Et, surtout, possède-t-il les ressources athlétiques et tactiques suffisantes pour que le courage ait son mot à dire ?

2° Le génie propre au rugby français — celui qui se manifeste dans un éclair de Bouquet, une percée de Dupuis, un drop d'Albaladéjo. On peut mettre de l'espoir dans ce don d'improvisation, mais il est impossible de tout miser sur lui. Le rugby est d'abord une lutte de puissance pour le ballon. Le génie prend sa source au centre de la mêlée.

Les conseils donnés de-ci de-là à l'équipe de France pour vaincre les Springboks sont nombreux et souvent contradictoires. Ils devraient se ramener à celui-ci : comment obtenir le ballon. Or, dans les mêlées fermées et ouvertes, les Springboks paraissent imbattables. Et en touche, l'absence de Momméjat nous enlève nos meilleurs espoirs.

C'est pourquoi ce que l'on craint est moins une défaite qu'un écrasement. Car, si l'on regarde les choses en face, on doit se dire que les Français n'ont qu'une chance sur dix de vaincre.

On peut aussi avoir une crainte, c'est que les Français perdent mal. Si les Sud-Africains peuvent devenir impitoyables, lorsque le besoin s'en fait sentir, les Français, eux aussi, connaissent la manière forte. Il ne faudrait pas que cette rencontre au sommet dégénère et se transforme en un règlement de comptes. Il y a quelque chose de terrifiant dans cette grande fête du rugby international, qui se jouera sans doute à bureaux fermés.

JEAN MEUNIER.

RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS
Chiquito
le cigare
de tous
les instants

ét. Carugati B1-P

ÉCRIVAINS

La vente du C.N.E.

● ***Simone de Beauvoir, Aragon, Françoise Sagan, Sartre, Claude Simon, etc.. Anne Guérin a posé à 113 écrivains la même question : « Pourquoi êtes-vous venu ici ? »***

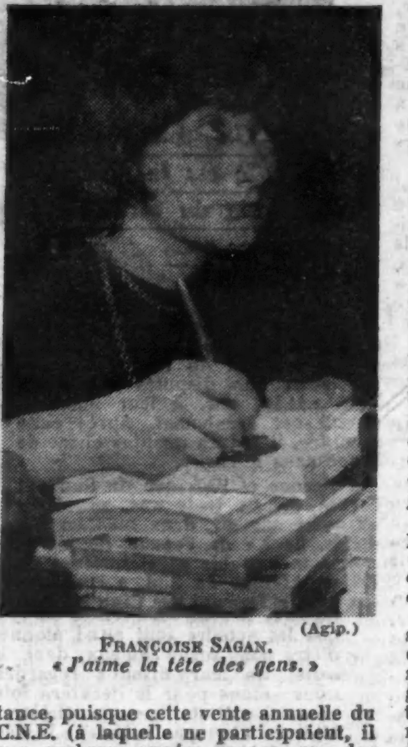
(Charpentier.)
ANNE PHILIPE ET CLAUDE ROY.
Trois dédicaces par minute.

SIMONE DE BEAUVOIR redemande de l'encre pour son stylo, Christiane Rochefort réussit à trouver une dédicace originale pour chaque nouvel acheteur, Jean-René Huguenin explique patiemment à une acheteuse (visiblement séduite) le ou les sens du titre de son roman, « La Côte sauvage ». Mais c'est le stand Anne Philipe-Claude Roy qui est le clou de cette gargantuesque vente du Comité National des Ecrivains : au rythme de trois dédicaces par minute, ils ont écoulé 800 livres en quatre heures (1).

Un homme aux cheveux blancs partage la vedette : le vieux lion que tous, communistes ou pas, sont venus voir, certains sans même y parvenir, tellement il y a de monde — Aragon.

Non loin de lui, Jean-Paul Sartre submergé, dédicaçant à toute allure, prend trois secondes pour me répondre que s'il est là, c'est *« pour marquer le rapport qu'il doit y avoir entre toutes les formes de la lutte contre la guerre d'Algérie »*.

La question n'est pas sans importance, puisque cette vente annuelle du C.N.E. (à laquelle ne participaient, il y a quelques années encore, que des écrivains communistes ou sympathisants) attire également cette année, aux côtés de nombreux signataires du Manifeste des 121, quelques personnalités ayant voté « oui » au dernier référendum ; et même Dominique Desanti, qui, dans « Les Grands Sentiments », explique ses désillusions sur le P.C.



(Agip.)
FRANÇOISE SAGAN.
« J'aime la tête des gens. »

« On ne peut négliger, dit Claude Simon, *un parti qui réunit le quart des électeurs français. »* Les deux caissiers qui se relayent auprès de Jean-Louis Bory sont Pierre et Paul Thorez (fils de Maurice), tous deux élèves de l'écrivain-professeur à Henri-IV.

Françoise Sagan, elle, est venue, *« comme chaque année, parce que j'aime la tête des gens qui passent »*. Pour Jean Cayrol, pour Alfred Kern, c'est la même chose. Quant à Marcelle Auclair (qui vient de vendre « Connaissance de l'amour » à un vieillard de 80 ans) : *« J'adore ce public »*, dit-elle.

Ces gens qui s'avancent parfois timidement vers l'auteur, cet ajusteur qui *« vous trouve très sympathique »*, cette ménagère qui *« vous a vu à la télé »* — ce public, qui est-il ?

Des jeunes : près de cinquante pour cent. Cette lycéenne, haute comme trois pommes, qui a deux mille francs à dépenser, qui a rêvé devant le « stand du souvenir » (Eluard, Desnos, etc.)... Ces trois gaillards *« dans le technique »* qui, entre deux photos, me confient : *« Ça fait plaisir de voir « L'Express » au C.N.E. »*...

Des étudiants, j'en ai vu de toutes les couleurs : quatre Indochinois inséparables, un Vénézuélien, deux de la Côte-d'Ivoire (*« en difficulté ce mois-ci. Alors nous achetons seulement quelques plaquettes »*) ; un Parisien qui vient d'acheter « Le Subjonctif » de Marcel Cohen, parce que *« le subjonctif, c'est tout un problème ! »*

Et ce médecin américain qui a appris l'existence de la vente dans *« L'Humanité »* qu'il lit *« parce qu'elle donne des informations sur l'U.R.S.S. et l'Algérie ! »*

Il y a aussi le père avec un môme sur l'épaule, un postier en uniforme, des militaires en permission, un monsieur *« dans les cadres »*, un typographe (*« pas du Parti »*) et un métallurgiste de chez Renault, qu'intéresse *« la nouvelle littérature »*. Est-ce à dire Butor, etc ? Non. Ce sont *« les derniers livres progressistes »* qu'il achètera.

Son argent, celui de milliers d'autres que le nouveau Palais des Sports contient à grand-peine, où va-t-il ? Aux œuvres du C.N.E. qui sont : des bourses attribuées à de jeunes écrivains et poètes, et le montant du « Prix de l'Unanimité » que décerne ce Comité.

ANNE GUERIN.

(1) « Gérard Philipe », par Anne Philipe et Claude Roy. Voir « L'Express » n° 498.

JACQUES CHARDONNE
FEMMES
9 NF
Édition demi-luxe à tirage limité
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Février 1961
FAYARD
présente :

POINCARÉ
Pierre MIQUEL
(Les Grandes Etudes Historiques)
La première biographie historique de Poincaré :
L'homme et son action. Autour de lui,
toute la France de 1900 à 1930.

AU PALAIS FARNÈSE
André FRANÇOIS-PONCET
de l'Académie française, ambassadeur de France
Souvenirs d'une ambassade à Rome - 1938 - 1940.
De Munich à l'entrée en guerre de l'Italie.
Mussolini subjugué par Hitler.

ESSAI SUR L'ACCÉLÉRATION DE L'HISTOIRE
Daniel HALÉVY
membre de l'Institut
(Les Idées et la Vie)
Lenteurs et Vitesses de l'Histoire,
des origines à nos jours - Une thèse neuve et passionnante.

LES IDÉES DE LA NUIT
Armand SALACROU
de l'Académie Goncourt
Une confession où apparaît l'homme, l'auteur et tout
le théâtre du demi-siècle, s'éclairant mutuellement.

LE DERNIER ROI DE NAPLES
Jean-Paul GARNIER
Le milieu historique du "Guépard"
François II, Pie IX, Cavour, Napoléon III et
la naissance de l'Italie - De nombreux documents inédits.

ÉCRITS EN NOTRE TEMPS
Lucien GUISSARD
La pensée engagée de Claudel, Saint-Exupéry, Camus,
Mauriac, Malraux, Aragon, Jules Roy, Simone Weil...

LES ESPIONS TROP SECRETS
Pierre NORD
Le roman à clefs de l'affaire de Suez.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

RAYMOND ARON
DIMENSIONS
DE LA CONSCIENCE HISTORIQUE
... en analysant les événements présents
collection RECHERCHES EN SCIENCES HUMAINES
Plon

MÉDIATIONS
Revue trimestrielle des expressions contemporaines
VIENT DE PARAITRE
LE NUMERO : 8,50 NF
Abonnement : France 28 NF - Etranger 32 NF
EDITIONS DE MINUIT

L'ÈRE DE L'OPULENCE
par
J. K. GALBRAITH
"Solutions révolutionnaires d'un économiste fameux de la nouvelle équipe américaine."
CALMANN-LEVY

135ème mille
HENRI TROYAT
de l'Académie française
lit chaque dimanche sur France II à 21 h. 40
son roman
LA BARYNIA
suite de :
LES COMPAGNONS DU COQUELICOT
FLAMMARION

DERRIÈRE « LES PARAVENTS »

par MICHEL BUTOR

J'AVOUE que je vais rarement au théâtre, et voici pourquoi : dans la plupart des cas, je n'arrive pas à comprendre ce qui justifie ma présence dans le même lieu que les acteurs, mais séparé d'eux par une vitre imaginaire tout aussi infranchissable que l'écran d'une salle de cinéma. Et qu'on ne me parle pas du fameux « sentiment de présence » ; les vedettes des films ne sont-elles pas incomparablement plus présentes que ce personnage lointain que je suis obligé d'examiner à la jumelle si je veux, je ne dis en détailler, mais seulement en discerner les traits. La caméra dote mon œil d'une souplesse auparavant inconnue, me permettant de m'approcher merveilleusement de la main ou du visage.

On me propose d'assister à un spectacle entièrement monté par avance, et l'on m'assure, puisque c'est là le nombre de représentations qu'il faut pour qu'une pièce marche, que ces gens que je vois là devant moi répètent pour la centième ou la deux centième fois les mêmes gestes, qui avaient exigé avant la « première » une patiente mise au point, les mêmes mots, avec les mêmes intonations. Quelle prodigieuse servitude ! Comment peut-on utiliser l'homme lui-même comme instrument d'une reproduction aussi littérale, aussi servile ? Pourquoi vraiment ne pas enregistrer cela sur des pellicules et des bandes, comme on le fait d'ailleurs de plus en plus pour les pièces d'autrefois, celles de Shakespeare, Gœthe ou Molière, ce qui permet d'ailleurs de réduire considérablement les temps morts, tous les problèmes de régie et de coulisse, d'apporter une solution d'une élégance extrême à des difficultés de mise en scène sur lesquelles on butait toujours auparavant ?

Autant je comprends pourquoi il y avait autrefois du théâtre, à quoi cela servait, autant les raisons qu'on me donne d'habitude aujourd'hui me semblent fausses. Certes, il y a des acteurs, il y a des théâtres, il y a un répertoire que l'on entretient, il y a une mondanité tout autour ; mais quoi ! on prolonge artificiellement la vie d'un moribond, et à quel prix !

Ça va peut-être finir

D'ailleurs, le théâtre d'avant-garde en France, qu'est-ce que c'est, avec toutes ses immenses qualités, Beckett, Ionesco, par exemple, sinon la prise de conscience de cette agonie ? On se dit qu'il est absurde de continuer à faire du théâtre, et pourtant l'on constate que le théâtre continue, on demande donc au théâtre de jouer sa propre contradiction, sa propre survie. On fait de l'anti-théâtre, des antipièces, on instaure un langage qui se retourne, constamment contre lui-même ; chaque phrase suivante nie ce que la phrase précédente avait l'air de dire, un langage qui se parodie constamment lui-même, où chaque intonation dénonce celle d'avant comme « mauvais théâtre », et qui pourtant ne tient, ne se prolonge que par ce cadavre qu'il ronge et dont il se nourrit. Ainsi le début de « Fin de partie » :

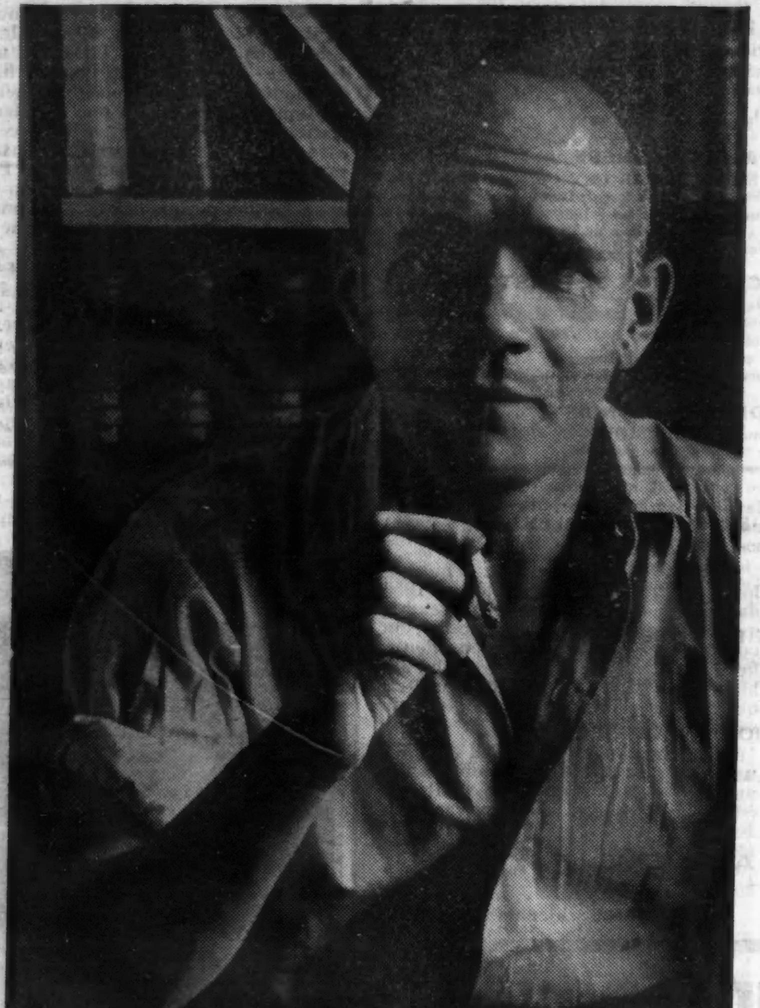
« *Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir...* »

Et sa fin :

« ... *(Il sort son mouchoir). Puisque ça se joue comme ça... (il déplie le mouchoir) ...jouons ça comme ça... (il déplie) ...et n'en parlons plus... (il finit de déplier) ...ne parlons plus...* »

Que font ici les spectateurs ? Ce sont des gens qui s'étonnent eux-mêmes d'être venus une fois au théâtre, et sont émerveillés de voir que les acteurs sont aussi étonnés d'être sur scène qu'eux dans la salle. Ils leur disent : regardez, nous jouons pour la dernière fois, comme c'était beau le théâtre ! Mais ce n'est pas vraiment la dernière fois, il y a encore une autre fois, puis une autre. Ce n'est pas vraiment la dernière pièce, il y a encore un dernier soubresaut, puis un autre. Ce crépuscule n'en finit pas.

La question de la justification du théâtre actuel est donc posée, et l'on peut dire qu'aucun écrivain dramatique, malgré toutes ses bonnes intentions, si émouvante que soit sa voix, si brillants que soient ses talents (car on risque toujours de se dire : comme il *aurait été* un bon auteur de pièces !), ne peut être considéré comme véritablement contemporain s'il est incapable d'y trouver une réponse, s'il est incapable de nous déclarer qu'il a raison de faire du théâtre, c'est-à-dire qu'il y a une raison à rassembler ainsi des spectateurs et des acteurs dans une même salle.



(Brassaï.)

JEAN GENET.
C'était une farce.

Un Banc mâle ou femelle

J'avais été extrêmement frappé, en voyant « Les Nègres », de la façon dont les acteurs interpellaient le public. Celui-ci ne pouvait pas se contenter de regarder la représentation, il était si fortement pris à partie qu'il était enfin de nouveau obligé d'y « assister ». C'est-à-dire qu'il avait un rôle dans la pièce. Il était véritablement un « camp » dans le jeu. Très remarquable, à cet égard, la préface que Genet a écrite pour la production :

« *Cette pièce, écrite par un Blanc, est destinée à un public de Blancs, mais si, par improbable, elle était jouée un soir devant un public de Noirs, il faudrait qu'à chaque représentation fût invité un Blanc mâle ou femelle. L'organisateur du spectacle ira le recevoir solennellement, le fera habiller d'un costume de cérémonie et le conduira à sa place, de préférence au centre de la première rangée des fauteuils d'orchestre. On jouera pour lui. Sur ce Blanc symbolique, un projecteur sera dirigé durant tout le spectacle.*

« *Et si aucun Blanc n'acceptait cette représentation ? Qu'on distribue au public noir à l'entrée de la salle des masques de Blancs. Et si les Noirs refusent les masques, qu'on utilise un mannequin.* »

Le fait que les acteurs étaient tous noirs changeait complètement la qualité de leur jeu. Le fait que les Blancs sur la scène étaient représentés par des noirs masqués révélait en chacun des blancs spectateurs un rôle et un masque, réveillait en lui le Noir caché. La différence entre la scène et la salle était ainsi réfléchie sur la scène même, avec une considérable inversion, puisque c'était l'acteur noir qui se présentait comme l'homme naturel, le spectateur blanc comme un monstrueux travesti.

Cette réflexion vigoureuse, qui laisse très loin derrière elle les négations et nostalgies accoutumées, se développe admirablement dans « Les Paravents » (1). Ici, c'est naturellement une pièce écrite par un Français, et destinée à un public de Français. Il est évident qu'elle devrait être aussi jouée par des Français. Il y a bien là, comme dans « Les Nègres », une division en deux camps, mais la division entre la scène et la salle, ici, traduit forcément une division qui existe à l'intérieur de la salle elle-même.

Tous les acteurs sont donc masqués, ou du moins très grimés, puisqu'ils sont blancs ; ceux qui représentent les Blancs l'étant encore plus que les autres, qui représentent les Arabes : mais la communication entre les deux moitiés du local dramatique est établie par des objets réels, confrontés aux objets représentés sur les décors, leur rapport reprenant, soulignant celui qui existe entre les visages découverts de la salle et les masques.

Par la grimace

Le mot paravent, bien sûr, concerne les masques, les rôles, derrière lesquels acteurs et spectateurs se cachent, mais il s'applique littéralement à la constitution même du décor, dont Genet va justement se servir pour pousser plus loin encore sa justification du théâtre.

En effet, le décor est peint sur des paravents mobiles ; dans les premières scènes, il est déjà peint, mais peu à peu, quand nous entre-

→

(1) Ed. Barbezat, 264 p., 12 NF.

BERGEN EVANS
HISTOIRE NATURELLE
DES SOTTISES
3.000 ANS D'ERREURS QUOTIDIENNES
UN MONUMENT
D'ERUDITION IRONIQUE
COLLECTION "D'UN MONDE A L'AUTRE"
Plon

Un ouvrage capital de C. G. JUNG
PROBLÈMES DE
L'AME MODERNE
éditions BUCHET-CHASTEL
"L'HOMME ET L'EXISTENCE LA FEMME ET LE COUPLE des chapitres sur FREUD, JOYCE, PICASSO, etc.."
du même auteur PSYCHOLOGIE et RELIGION

DERRIÈRE « LES PARAVENTS »

(suite de la page précédente)

rons dans le vif du sujet, que la révolte se mettra à gronder silencieusement, nous verrons les acteurs eux-mêmes se mettre à le dessiner sous nos yeux. Assister à cette figuration, nécessairement neuve chaque soir, et qui laisserait chaque soir des traces que l'on pourrait confronter, apporterait, j'en suis sûr, quel que soit le plus ou moins de talent des acteurs dans ce domaine, un trouble considérable dans les mauvaises habitudes de la peinture actuelle. On nous parle de gestes, et nous verrions ces gestes avec leur résultat obligatoirement clair. J'attends avec impatience le moment où, pour faire du théâtre, il faudra aussi savoir un peu dessiner.

Le Nord-Africain, dans la pièce, comme le Noir dans « Les Nègres », représente l'homme naturel, en opposition aux rôles, au théâtre des Blancs. Il faut même dire qu'il est celui dont les rôles, les « personae », ont été détruits par les Blancs, qui veulent lui en imposer de nouveaux. C'est donc soutenu par tout un théâtre réel, par tout un aspect de farce et de mise en scène dans l'histoire contemporaine que le spectacle se déploie.

Cet homme mis à nu par la colonisation rêve de jouer à nouveau son rôle, il engendre constamment un personnage. S'il est pauvre, il va mimer la richesse. Ainsi, dans la première scène, Saïd, le plus pauvre de tous les Nord-Africains, et qui comme tel ne peut épouser que la plus laide, en se rendant à sa noce en compagnie de sa mère invente avec elle une comédie. Le spectateur les prend, lui, au pied de la lettre. Lorsque les deux s'interrogent longuement, sérieusement, sur la façon dont ils se sont procuré tel ou tel objet, il s'imagine que cet objet se trouve effectivement dans leur valise. Mais à la fin, la valise s'ouvre, elle est vide, et tous les deux rient aux éclats ; c'était une farce, ils jouaient à posséder ce qu'ils n'avaient pas, ils jouaient presque à être des Blancs.

Les Blancs, eux, possèdent des masques ; ils sont presque entièrement identifiés avec leurs uniformes, et c'est en grande partie par une énorme mise en scène qu'ils assurent leur domination. On connaît le passage de Pascal :

« *Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmaillotent en chats fourrés, les palais où ils jugent. les fleurs de lys, tout cet appareil auguste était fort nécessaire ; et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique...* »

C'est pourquoi la colonisation française se présente de plus en plus au cours de la pièce comme un « cimetière des uniformes et livrées » pour reprendre la fameuse expression de Marcel Duchamp. Mais alors que Pascal disait que « *les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle, ils s'établissent par la force, les autres par la grimace* », Genet, lui, sait bien, comme nous tous, hélas ! aujourd'hui, quel immonde théâtre il y a dans la guerre, et de quelles grimaces s'entoure cette force.

Le Lieutenant de la Légion adjure ses hommes de s'identifier entièrement à leurs galons, à leurs baïonnettes et à leurs képis, et il murmure à la fin, quand tout s'écroule :

« *Mon général, avec tout le respect que je vous dois, je suis obligé de vous dire que même pour descendre un Infidèle, il faut se livrer à un tel travail théâtral qu'on ne peut pas être à la fois acteur et metteur en scène.* »

L'homme d'avant

Celui qui est allé le plus loin dans son identification avec la puissance meurtrière de l'uniforme, c'est le Sergent, il en a oublié sa propre chair ; mais celle-ci, de temps en temps, se rappelle à lui dans certaines circonstances, réveille l'acteur perdu sous son masque. Mort, il avouera qu'alors : « *le regard vacille, quelque chose se voile et fout le camp...... se voile... et... qu'est-ce qui se voile et fout le camp ? Le monde ?... Le ciel ?... Non. Votre grade de sergent et celui de capitaine ! Avec tout : l'uniforme, les galons, les décorations et le brevet d'état-major quand on est breveté !...* »

Mais, bien vite : « *...l'uniforme se rapplique dare-dare, les galons, les décorations, bref, on redevient l'homme d'avant.* »

Il est précisé que « *chaque acteur sera tenu de jouer le rôle de cinq ou six personnages, hommes ou femmes* », et sans doute est-il permis d'ajouter, bruns ou blancs. Le théâtre retrouve ici sa véritable fonction cathartique. Car dans la guerre représentée, nous pouvons passer d'un camp à l'autre. Cette compréhension, cette paix, que permet ainsi le théâtre, elle intervient sous la forme de cette réconciliation des morts à la fin, après toutes leurs atrocités de vivants, dans cet au-delà, nouvelle réflexion, dans cet « après » de la représentation elle-même, qui apparaît lorsque les paravents sont traversés.

Pour prendre une comparaison dans le domaine du roman, si ce qu'il y a de si remarquable dans l'œuvre de Nathalie Sarraute, c'est qu'elle réussit à nous montrer comment elle s'enracine dans le romancement perpétuel qui existe en chacun de nous, ce qui rend décisif le théâtre de Jean Genet, c'est qu'il est capable de nous montrer comment il jaillit d'une dimension théâtrale qu'il nous révèle dans la réalité la plus pressante.

MICHEL BUTOR.

ÉTUDES

« Le cas Nietzsche »

● ***Un érudit allemand accuse : c'est la sœur de Nietzsche qui, en falsifiant ses papiers, a fait de lui le père spirituel du nazisme.***

C'EST l'hiver 1889 à Turin. Nietzsche habite dans la rue Carlo-Alberto, long couloir bordé d'interminables maisons jaunes. Le 3 janvier, voyant un cocher de fiacre battre son cheval, l'écrivain, saisi d'une pitié qu'il avait toujours fait profession de mépriser, se jette au cou de l'animal en pleurant. Quelques jours plus tard, des amis fidèles entraînent en Allemagne un grand diable inconscient, docile et moustachu qui chante des airs inconnus...

Quand il plonge dans la folie, Nietzsche, sans le savoir, commence une nouvelle carrière : maintenant, cette famille qu'il détestait a mis la main sur lui et le voici revenu à l'état d'enfance.

Pendant que le penseur. enveloppé dans une houppelande blanche, somnole en posant sur ceux qu'il ne reconnaît plus son « regard de brahmane », en bas, à l'étage au-dessous, sa sœur Elisabeth et des amis classent activement ses papiers.

L'ébranlement

C'est que le nom de Nietzsche déborde désormais le cadre des intimes qui l'estimaient et l'admiraient ; Taine ou Strindberg commencent à parler de cet homme qui a si radicalement bouleversé les habitudes de pensée européennes que son nom reste inséparable de cet ébranlement.

Lorsque, en 1901, paraît « La Volonté de Puissance », rééditée en 1906 dans une édition augmentée, il semble que le visage de Nietzsche trouve son contour définitif : bientôt, on identifiera l'écrivain avec ce livre posthume; bientôt, un Nietzsche fantôme paraîtra, que semble préfigurer les religions du sang et de la race.

Bien des années plus tard, en 1934, un jeune savant, le Dr Schlechta, entre aux « Archives » qui préparent une édition complète des œuvres de Nietzsche. C'est le moment où Hitler glorifie l'auteur de « La volonté de puissance » comme le saint Jean-Baptiste du nazisme.

Il suffit au Dr Schlechta de quelques mois pour apporter au Comité directeur des « Archives » la preuve formelle que les papiers de Nietzsche avaient été falsifiés et qu'on se trouvait en présence d'une gigantesque escroquerie.

1.067 aphorismes

Certes, à cette époque, la découverte resta clandestine et les archivistes travaillèrent comme des conspirateurs ; il fallut attendre l'après-guerre pour que le Dr Schlechta, devenu professeur dans une Université, entreprenne une nouvelle édition de Nietzsche et propose de réviser le nietzschéisme. C'est cette aventure qu'il nous raconte dans les articles rassemblés dans un livre qui vient de paraître en français : « Le cas Nietzsche » (1).

Les accusations du Dr Schlechta sont nettes : « *La Volonté de puissance » n'est pas une œuvre de Nietzsche. Cet ouvrage « capital » est la fabrication d'éditeurs sans intelligence... L'instigatrice de la compilation a été la funeste sœur de Nietzsche. Pour légitimer son coup de force, elle présenta toute une série de lettres privées adressées à elle par Nietzsche. Ces lettres sont falsifiées.* »

(1) Traduit par A. Cœuroy. « Les Essais ». Gallimard. 171 pages, 6,90 NF.

(Archives.)

ELISABETH FORSTER.
Un nuage d'encre.

Les intentions d'Elisabeth étaient simples: sentant venir la gloire de son frère et « déplorant l'absence d'un ouvrage capital systématique » où se résumât la pensée de son frère et que le public puisse *acheter*, elle en fit fabriquer un. Ce livre répondait aussi à ses vœux politiques de chauvine pangermanique et d'antisémite, attitudes que Nietzsche avait, durant toute sa vie, farouchement méprisée.

La première édition de « La Volonté de puissance » compte 483 « aphorismes », celle de 1906 en rassemble 1067 ; ces « aphorismes » ne sont que de maladroits découpages pris dans les brouillons de l'écrivain, brouillons qui, pour la plus grande part, avaient été écartés lors de la rédaction définitive des œuvres *publiées*. Dans ces textes, les éditeurs ont seulement détaché ce qui allait dans leur sens.

Il suffisait alors de laisser croire que l'écrivain préparait, avant d'être atteint par la maladie, un ouvrage monumental, malheureusement inachevé, comme l'avaient été les « Pensées » de Pascal...

Le culte du sang

Schlechta prouve que 400 fragments à peu près auraient pu constituer un éventuel livre, encore que ces « aphorismes » aient déjà été falsifiés ; quant aux 700 autres fragments, ils font partie de ces notes qu'un écrivain ne garde pas et qui, de toute manière, ne correspondent plus à la pensée de l'auteur.

Pour « authentifier » ce « montage », Elisabeth publia alors des lettres où son frère lui témoignait une confiance intellectuelle sans limite ; Schlechta a retrouvé l'original de ces lettres dans les armoires de la sœur : le nom du destinataire a chaque fois été caché par une tache d'encre. Quand on gratte cette tache, on lit aisément le nom d'un des destinataires habituels de Nietzsche, ses meilleurs confidents ou amis — Gast ou Overbeck.

Elisabeth Forster est une vieille connaissance... Déjà, dans son beau livre (un des plus beaux qu'on ait consacré à l'homme Nietzsche), le Dr Podach (2) avait dénoncé vivement l'activité d'Elisabeth.

On sut alors que Nietzsche avait toujours été harcelé par sa sœur, qu'Elisabeth avait réussi à s'interposer entre lui et les femmes qu'il aimait, qu'elle avait calomnié Lou Andréas Salomé et Paul Rée, qu'après son mariage avec le sinistre Forster, antisémite maniaque, elle avait tenté d'attirer, sans succès, son frère vers le culte du sang et de la race.

Le Dr Podach pressentait (comme l'avait aussi soupçonné Andler) que l'héritière de Nietzsche avait jeté un « nuage d'encre » sur la pensée véritable de son frère ; il ne pouvait apporter aucune preuve de cette félonie. Il pouvait seulement montrer quelles différences existaient entre le Nietzsche des admirateurs conscients et celui de la Forster.

Il fallait que Schlechta entrât dans le repaire de celle qu'il appelle « la vieille lionne », parée de son titre de « docteur honoris causa » et sanctifiée par le régime hitlérien, qu'il ouvrît ses armoires et confrontât les textes publiés aux manuscrits véritables.

(2) Traduit en français en 1931 (Gallimard).

Un fait divers
Une intrigue policière
LE JUGE ET SON BOURREAU
par Friedrich Dürrenmatt
6 NF
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Alors, on devait comprendre qu'il fallait non seulement éditer à nouveau l'œuvre de Nietzsche, mais aussi et *surtout* délivrer Nietzsche du nietzschéisme.

L'entrée dans la folie

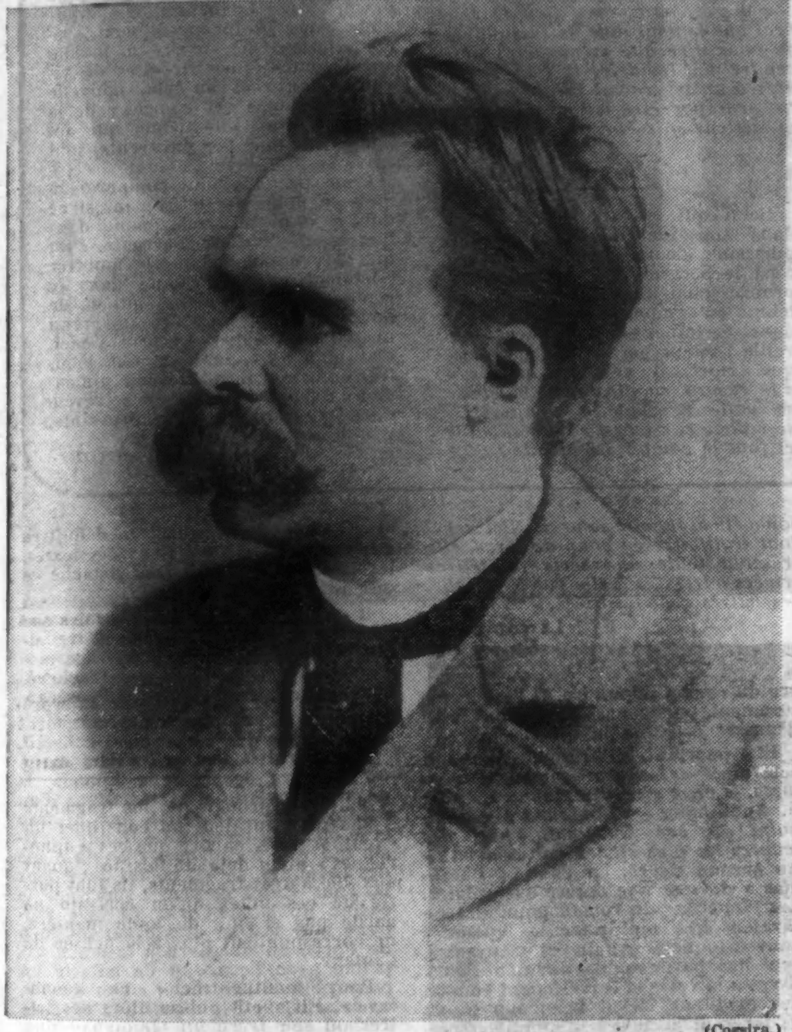
Le Dr Schlechta n'est pas aussi heureux dans l'interprétation qu'il suggère de Nietzsche que dans sa critique des textes. Il fait souvent penser à ce personnage du « Docteur Faustus » de Thomas Mann, Sérénus Zeitblom, qui avoue son tempérament de « philistin » et de conventionnel « petit-bourgeois », au moment où il entreprend de raconter la vie d'Adrian Leverkuhn, « personnalité de grand format ».

Même son entrée dans la folie revêtit un peu de cette fièvre mystérieuse qu'il avait jadis prêtée aux héros de la tragédie grecque.

Dans le train qui l'emportait de Turin vers l'Allemagne et qui, à ce moment, traversait le Saint-Gothard, Nietzsche se mit à chanter. C'était son dernier poème : « Venise ». Ses amis écoutaient, saisis par l'étrange limpidité de l'inspiration.

« *Mon âme, l'accord d'une harpe*
Se chantait à elle-même,
Invisiblement touchée,
Un chant de gondolier,
Tremblante d'une béatitude diaprée.
— Quelqu'un l'écoute-t-il ? »...

JEAN DUVIGNAUD.



(Cosmira.)

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.
Une nouvelle carrière.

Il nous faut *un autre Nietzsche.*

Non celui qu'on enferme dans une trop facile définition. Non celui qui abuse du vocabulaire darwinien à la mode en son temps. Ni celui qui servit à Lukacs à démontrer les origines philosophiques du nazisme. Mais le Nietzsche à la pensée difficile et complexe qui a écrit : « *Oter ses aises à l'individu, voilà ma mission.* »

Mais ce Nietzsche-là dont Jaspers a compris profondément les démarches (3) ne saurait se réduire à un système. Il est un acte et non une pensée établie. Ce n'est pas une intelligence bourgeoise et possédante qui engrange avaricieusement ses récoltes, mais une intelligence prolétaire qui jouit de la nouveauté qu'il découvre et, comme on dit, « brûle la chandelle par les deux bouts », parce qu'elle n'a pas à conserver, mais à interroger sans fin.

Et ce Nietzsche-là n'appartient à personne... La société moderne a développé le goût des vérités partielles et simples, confortablement utilisables. Mais c'est elle aussi qui a oublié le vrai Nietzsche et le vrai Marx. D'ailleurs, le hasard seul ne rapproche pas ces noms : également falsifiés par des disciples abusifs, également dominés par un désir de révision radicale qui maintienne à coups de fouet l'esprit présent à lui-même, ils sont, plus souvent qu'on ne le pense, unis chez ceux qui se préoccupent de questionner le monde sans vouloir lui imposer des réponses toutes faites.

Et puis, derrière ce drame de la pensée, il y a l'homme Nietzsche, le personnage lui-même qui se charge avec le temps d'une intense poésie.

(3) « Nietzsche » (Gallimard).

ROMANS

« Chronique d'une île » par Juan Goytisolo

● *Au cœur de l'Espagne misérable et fasciste, sur la plage dorée de Torremolinos, des hommes et des femmes qui rient trop fort.*

« DOLORES *était habillée en homme, blue-jeans et chemisier de fil, et, dès qu'elle nous vit, elle descendit de sa Mercedes et battit des mains.* »

Voilà, vous avez le cadre, les personnages, les conduites, et même le ton, celui du constat, mi-triste, mi-fasciné, des mœurs d'une humanité luxueuse, viciée, hors série.

Nous sommes à Torremolinos, la plage pour touristes décervelés des environs de Malaga, Espagne. Beaucoup d'Américains auxquels viennent se joindre des Espagnols trop riches, toujours ivres et souvent couchés. En somme, des camarades 1960 de Scott Fitzgerald (celui du « Great Gatsby ») et de Hemingway (« Le soleil se lève aussi »). Dans le domaine d'une certaine façon de ne pas vivre, ou de vivre en mourant, il semble qu'on n'ait

→

RJ

MICHEL BERNARD

LA MISE A NU

Michel Bernard, dont la critique avait salué le premier roman, *La Plage*, s'affirme avec son second livre, LA MISE A NU, comme l'un des romanciers les plus originaux de sa génération. Michel Bernard nous fait partager les confidences, les rêves, la hantise de trois êtres dévorés par un même feu intérieur qui s'appelle peut-être le désir... Avec des moyens de poète, une sensibilité exacerbée et un érotisme à fleur de page, Michel Bernard a écrit un roman envoûtant dont les racines se nourrissent à la plus authentique préhistoire : celle des instincts de l'homme.

« *Il faut saluer la deuxième réussite de ce jeune auteur dont le style fourmille de réelles trouvailles poétiques.* »
Jean-Louis BORY (*L'Express*).

« *Ce ne sont ni les personnages ni les péripéties qui font la force de ce roman... Michel Bernard recrée un concert de commencement du monde.* »
Luc ESTANG (*Figaro Littéraire*).

« *De LA PLAGE à LA MISE A NU, l'œuvre naissante de Michel Bernard ne fait que déployer la liturgie somptueuse de la messe païenne au cours de laquelle l'homme doit être dévoré par la nature, dans une parodie cruelle de l'Amour.* »
Philippe SENART (*Combat*).

COLLECTION MAPPEMONDE

J'AI ADOPTÉ UN ENFANT

ANNE MICHEL

PRIX VÉRITÉ 1961

Une aventure du cœur - Un guide pratique

ANNE RIVES

L'INCIDENT

Supposons que la vie d'un homme, à qui il ne devait rien arriver, soit bouleversée par une aventure abominable, que se passera-t-il ? L'homme va tout remettre en question, et quand il croira tout perdu, l'instinct de conservation lui suggérera la seule solution possible : mentir. L'aventure sera devenue un incident.

« *Une romancière dont on peut annoncer, sans se tromper, le talent, et je l'espère, dès ce premier livre, la réussite.* »
Gérard BAUER, de l'Académie Goncourt.

MAURICE RHEIMS

LA MAIN

Rien d'étonnant si le premier roman de Maurice Rheims, le célèbre commissaire-priseur, est un peu le roman des collectionneurs... L'auteur de *La vie étrange des objets* nous conte ici l'extraordinaire chemin parcouru à travers les siècles et l'histoire par LA MAIN, un objet doué — semble-t-il — d'un pouvoir maléfique, et qui a toujours excité la convoitise et la curiosité folle des amateurs d'art.

GEORGES ARNAUD

LA PLUS GRANDE PENTE

1 vol. 9 NF

ANTOINE GOLEA

RENCONTRES AVEC OLIVIER MESSIAEN

CHRISTINE ARNOTHY

PIQUE-NIQUE EN SOLOGNE
ROMAN

ANNABEL

LES BONNES MANIERES

roman

JULLIARD

rien inventé depuis les années folles.

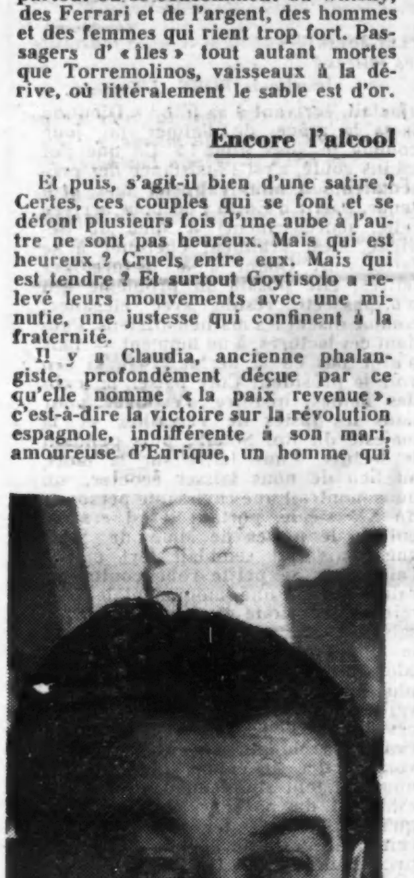
Ce qui est étonnant, c'est de voir Juan Goytisolo prendre la relève des mémorialistes de l'ivresse systématique. Goytisolo, c'est d'ordinaire un écrivain très sage qui s'est fait le témoin de l'Espagne politique brûlant sourdement sous le joug fasciste (« Jeux de mains », « Deuil au Paradis », « Fiestas »). Pourquoi a-t-il choisi, cette fois, de décrire non plus ceux qui espèrent, ou attendent, mais ceux qui ont cessé de vouloir, qui ne comptent même plus sur la guerre (puisqu'ils l'ont gagnée), la frange pourrie des grands d'Espagne jouant à rien, à « exister sur commande », parqués sur une « île » à l'agonie insolente, aussi bien gardée qu'elle est chimérique ? Pour mettre en garde ? Une leçon de choses politiques ?

Elle porterait mieux encore s'il n'y avait ailleurs, à Saint-Tropez, en Italie, en Amérique et dans certaines enclaves de l'Afrique (même du Nord), partout où se consomment du whisky, des Ferrari et de l'argent, des hommes et des femmes qui rient trop fort. Passagers d' « îles » tout autant mortes que Torremolinos, vaisseaux à la dérive, où littéralement le sable est d'or.

Encore l'alcool

Et puis, s'agit-il bien d'une satire ? Certes, ces couples qui se font et se défont plusieurs fois d'une aube à l'autre ne sont pas heureux. Mais qui est heureux ? Cruels entre eux. Mais qui est tendre ? Et surtout Goytisolo a relevé leurs mouvements avec une minutie, une justesse qui confinent à la fraternité.

Il y a Claudia, ancienne phalangiste, profondément déçue par ce qu'elle nomme « la paix revenue », c'est-à-dire la victoire sur la révolution espagnole, indifférente à son mari, amoureuse d'Enrique, un homme qui



(Charpentier.)
JUAN GOYTISOLO.
Une blessure encore ouverte.

ne « peut » pas, et qu'elle s'obstine à suivre dans des hôtels pleins de miroirs, pour rien, avec la hauteur tendre et blessée à mort de Lady Brett.

Il y a Ellen, que sa femme de chambre a quittée parce que tous les matins elle la trouvait avec un autre homme.

Il y a Dolores, l'actrice vieillissante que son amant trompe et qu'on découvre, raide et souriante, dans les bars les plus sordides, confessant les homosexuels.

Il y a la corrida, le soleil, la mer, les voitures de course, les enfants qui se sentent seuls, les bains nus, l'alcool, encore l'alcool. Est-ce parce qu'il s'agit de l'acte rituel en lequel tous ces damnés communient ? Goytisolo décrit scrupuleusement la nature et la quantité des liquides absorbés à chaque instant par chacun, sans oublier de notifier le montant exact de l'addition et du pourboire. Et puis, le coin d'un bar, c'est le seul lieu où la caste touriste et l'autre sont enfin face à face, ou plutôt coude à coude, traitant égalitairement leur désespoir. (La scène où Claudia, telle une femme du peuple, ramène ou traîne à la maison son mari ivre-mort avec l'aide d'un inconnu « qui sait ce que c'est », est, à sa façon, la plus *réelle* du livre.) Le reste du temps, ces gens sont des fantômes, des joueurs qui ne paient jamais. Ou, s'ils paient, ce n'est pas en monnaie commune, c'est en progrès dans le vide.

Tout tourne, en fait, autour des femmes. Ce sont elles qui commandent le rythme, le ton. La narratrice, Claudia, est une femme.

Sans doute parce qu'une certaine décomposition n'atteint à la moelle qu'à travers les femmes. Lorsqu'elles aussi abandonnent. « *Vivre,* dit Claudia, *c'est fondre peu à peu jusqu'à ne plus être.* »

La nostalgie de la guerre

Un écrivain homme qui fait parler une femme passe toujours à côté d'une certaine vérité — mais pour aboutir finalement à une autre, peut-être plus profonde. Se souvient-on de « Femmes entre elles », chef-d'œuvre de Pavese ? Dans « Chronique d'une île » (1), Claudia, la narratrice, découpe le spectacle avec une netteté, un sens de l'abstraction qui ne sont pas féminins. Quelle femme écrirait : « *J'éprouvais sourde, perfide, douloureuse — comme une blessure encore ouverte — l'incurable nostalgie de la guerre* » ?

Et pourtant Goytisolo a bien recréé le monde des femmes, immédiat, sensuel et saccadé, où tout sans cesse est prêt à se muer en son contraire, où la complicité avec son propre sexe est instantanée, perpétuelle et traîtresse quand il est besoin, où l'amour est un grand gouffre catastrophique auquel on s'abandonne très fière de soi.

En fait, il ne se passe rien dans « Chronique d'une île », il s'agit de jours de vacances juste bons à tuer dans une espèce d'abbaye de Thélème à rebours : tout y est permis sauf la jouissance.

Mais, encore une fois, Goytisolo n'apparaît pas comme l'ennemi de ses affreux personnages : ils ne construisent ni l'homme ni la révolution sociale, mais il y a dans leur insouciance et leur mépris d'eux-mêmes, leur irritation face à ce peuple de muets, ces « pauvres » qui les toisent sans passer à l'acte, acceptant — passivement, semble-t-il — leur rôle de vaincus, cette sorte d'élégance qui emportait les hussards vers la décimation. Ces « touristes » sont tout ce qu'on voudra, des ordures, des animaux saignés à blanc, mais certainement pas des bourgeois ; et s'ils s'enfoncent, c'est corps et biens, sans même préserver la façade. Avec colère. Cette colère qui n'est pas rien : c'est une forme, même limitée et égarée, de la révolte.

Goytisolo, écrivain espagnol vivant à Paris, a certainement lu et aimé « Le soleil se lève aussi ». Il a construit son récit un peu selon les recettes de Hemingway : dialogues compacts, présents, forces haletantes, cœurs tendus à se casser d'où s'exhale — qui fait rêver, qui fait du mal, qui fait froid — une musique douce et macabre que nous reconnaissons : celle de l'impuissance.

MADELEINE CHAPSAL.

(1) Ed. Gallimard.

POLICIERS

Les 50 ans de Fantômas

● ***Un M. Hyde qui aurait lu Jules Verne et se serait amusé à écrire comme Ponson du Terrail. Boileau - Narcejac célèbrent un anniversaire.***

TRENTE-DEUX volumes en trente-deux mois. Des gravures macabres : la guillotine, une ombre se glissant hors d'une tombe, etc. Bref, le pire feuilleton. Et, quand on relit ces livres énormes, mal imprimés, on ne peut s'empêcher de sourire, tellement le style en est pauvre, excessif, décourageant. Au premier degré, « Fantômas » semble bien être le chef-d'œuvre du roman populaire. Il l'est même sûrement, puisque ses tirages ont failli dépasser ceux de la Bible.

(Archives.)
LA COUVERTURE D'UN FANTOMAS.
Un roi captif qui pleurait.

Et pourtant, Philippe Soupault écrivait : « *Le vrai roman d'aventures, je veux dire « Fantômas »...* » Et G. Apollinaire : « *Fantômas » est, au point de vue imaginatif, une des œuvres les plus riches qui existent.* » Au second degré, en effet, « Fantômas » devient une œuvre exemplaire. Les tâcherons du roman populaire ne savaient que multiplier les épisodes conventionnels. Allain et Souvestre, peut-être parce qu'ils dictaient leurs livres à la volée et travaillaient comme des médiums, firent beaucoup plus : ils forèrent jusqu'à la nappe de l'imaginaire, mirent au jour des symboles effrayants et splendides que Robert Desnos a groupés dans sa « Grande Complainte de Fantômas » :

« Un beau jour, des fontaines
Soudain chantèrent à Paris.
Le monde était surpris,
Ignorant que ces sirènes
De la Concorde enfermaient
Un roi captif qui pleurait. »

Dandy assassin

Chaque livre développe ainsi, avec des longueurs lassantes, un thème d'une extraordinaire pureté onirique. Fantômas devient alors un mot-clé. Il cesse d'être un personnage; il s'élève au mythe. On comprend que tant de poètes, surréalistes ou non, « aient loué, parfois sans mesure, « Fantômas » : Cendrars, Duvernois, Aragon, Colette, Carco, Max Jacob, Queneau, Cocteau... Mais il y a une différence fondamentale entre la littérature et le feuilleton, c'est que la première puise son inspiration dans l'inconscient individuel tandis que le second tire ses meilleurs effets d'un inconscient collectif. Il est hors de doute qu'on a « poétisé » « Fantômas » au nom d'une certaine esthétique, comme si les auteurs avaient voulu ce qu'ils avaient créé. Il y a eu, en quelque sorte, une captation de « Fantômas » au profit d'une subtile poésie de l'étrange, et l'on peut considérer, à ce point de vue, l'« Opéra de Quat'Sous » comme une adroite tentative pour refaire « Fantômas » à partir de ses éléments. L' « Opéra de Quat' Sous » c'est la synthèse « in vitro » de « Fantômas ». Mais cette synthèse comporte quelque chose de trop raffiné, de trop juste. Quand l'intelligence commence à expliquer à l'instinct ce qu'il a essayé de dire, on est au bord du quiproquo.

Ce qui nous amène à penser qu'il faut chercher une nouvelle interprétation de « Fantômas », et précisément dans le sens de l'inconscient collectif.

Or, au troisième degré, « Fantômas » est l'envers de la Belle Epoque, la négation joyeuse et systématique d'un conformisme symbolisé par le frac et le chapeau de soie. Ce Dandy assassin qui vole les plaques d'or du dôme des Invalides, se bat contre Juve dans la Tour Eiffel et veut bombarder le casino de Monte-Carlo, ce long fantôme noir qui se dresse sur les toits de Paris, un poignard à la main, exprime avec beaucoup de naïveté un refus plein d'allégresse. « Fantômas », en ce sens, c'est la démolition effrénée de tout ce que représente un François de Curel. Le docteur Jekyll n'a jamais cessé d'enfanter M. Hyde. Fantômas est justement un M. Hyde qui aurait lu Jules Verne et se serait amusé à écrire comme Ponson du Terrail.

Il joue. Il joue à tuer, mais à une distance infinie du monde réel, au niveau même de l'imaginaire où la mort n'est plus la mort, mais la volonté de faire table rase. Les bandits de feuilleton sont toujours des justiciers qui cherchent leur voie. Ils traduisent à leur manière la tendance libertaire qui dort au cœur de tout adolescent. « Fantômas » est un anti-roman qui a réussi par méprise. Son contenu apparent est, au choix, trivial ou poétique. Mais son contenu latent est de la même nature que les graffiti : il détruit par la caricature.

Le cinéma rêve de s'emparer, encore une fois, de « Fantômas ». Il est probable qu'il n'évitera pas de tomber dans le conformisme ou l'esthétisme. Et pourtant, quel beau film d'animation l'on pourrait écrire, si Walt Disney avait du génie, si Trnka était plus jeune, si François de Curel n'était pas tout-puissant !

BOILEAU-NARCEJAC.

SURRÉALISME
FANTASTIQUE
CINÉMA
HUMOUR
catalogue franco sur demande
LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi - Paris 6e

TÉLÉVISION

La chronique d'Armand Salacrou

T.V. scolaire : des « télédocuments » ahurissants.

JE regarde depuis quelque temps la T.V. scolaire qui semble encore bien hésitante, et j'ai vu des « télédocuments » ahurissants. Ils passent vers 14 heures et sont destinés, paraît-il, aux élèves de moins de 10 ans. Un des derniers était consacré au château de Versailles dont on nous montrait quelques images, tandis que le conférencier entretenait ces jeunes enfants de Mademoiselle de La Vallière, de la Montespan, puis de la Pompadour, pour terminer avec les amours de Marie-Antoinette et du Suédois Fersen, cause de la révolution française. Est-il nécessaire de faire appel à Karl Marx pour trouver cette explication un peu simplette, et suis-je le seul à regretter cet enseignement de l'Histoire où les amours célèbres relaient les crimes politiques, à la mode des bandes dessinées des journaux du soir ? Vers 18 h 30, la T.V. s'adresse à de futurs bacheliers et commente l'œuvre des écrivains du XX[e] siècle. Ce soir, l'émission était consacrée à François Mauriac. Je l'aurais voulue plus didactique (ne sommes-nous pas à la T.V. scolaire ?) et je regrette aussi de n'avoir pas entendu des vers de Mauriac, la lecture de quelques pages de ses romans, et puisqu'un instant on allait au théâtre, de ne pas avoir assisté au jeu d'une scène de l'œuvre dramatique de l'auteur étudié. Cela dit, en écoutant Mauriac parler, avec beaucoup trop de modestie, de son œuvre, j'essayais d'imaginer le jeune élève de première qui, en province, regardait cette émission. A son âge, en 1916, j'admirais Anatole France qui, lui aussi, avait refusé la facilité de certains silences. Alors, si Anatole France, grâce à je ne sais quelle T.V., était entré ainsi dans ma chambre, quelle eût été mon émotion ! Et ce soir, j'enviais le jeune admirateur de Mauriac qui, le regardant, l'écoutait... Ce n'est pas radoter que de découvrir, tous les jours, la création par la T.V. d'une nouvelle manière d'apprendre, de comprendre et de penser. Une civilisation nouvelle.

« La mort de Pompée » : à la place de la Comédie-Française.

CE travail considérable et d'une belle ambition, est-il bon ? Est-il méchant ? Tout est à louer, et tout à critiquer. Dans les détails et pour l'ensemble. Je ne sais trop par quel bout commencer.

Par le titre ? Certes c'est celui de la première édition, mais, depuis, toutes les éditions portent « Pompée » et je soupçonne les réalisateurs d'avoir voulu accrocher l'intérêt du public en replaçant le mot « mort » sur l'affiche de la production. En même temps, comment ne pas les remercier de nous avoir montré cette tragédie oubliée et de nous rappeler que Corneille n'est pas seulement l'auteur de quatre grandes œuvres, les autres méritant à peine la lecture. Boileau est en partie responsable de cette injustice, injustice délibérée, car Boileau était au service de l'ambitieux Racine — et tous ses mots d'esprit intéressés, qui ne relevaient que de la stratégie littéraire, nous servent, aujourd'hui encore, à justifier notre paresse intellectuelle. « Attila » est une grande œuvre et « Pompée » aussi. Il faut donc remercier la T.V. de prendre la place laissée inoccupée par la Comédie-Française. Oui, j'en veux à la Comédie-Française qui sans aucuns frais de décor (il existe un décor unique pour les tragédies du XVII[e]) avec les acteurs de la Maison qui ne demandent qu'à jouer, pourrait nous montrer en quelques saisons toutes les tragédies de Corneille et ne le fait pas. Eh ! non : elle préfère engloutir quatre mois de travail et des dizaines de millions dans un seul spectacle, évoquant plus le luxe du Casino de Paris que la ferveur de Bayreuth ; ce que je ne lui reprocherais pas si, en même temps, elle consacrait un ou deux soirs par semaine à un *Festival Permanent* de la tragédie française ?

Donc, merci à Maurice Cazeneuve pour son « Pompée ». Mais le dangereux « côté cinéma » de la T.V. l'a conduit à essayer de nous faire croire, en promenant les acteurs à travers des couloirs, que Corneille était un auteur élisabéthain. Certes, on peut s'amuser à refaire l'Histoire, et moi-même, je ne suis pas loin de penser que sans le corset des trois unités, Corneille eût été plus proche de Shakespeare et surtout des Espagnols que de Racine. Mais ce ne sont pas seulement les trois unités qui raidissent notre tragédie classique, c'est aussi, c'est surtout l'alexandrin. Or l'alexandrin a ses impératifs. C'est en s'y soumettant de la façon la plus stricte qu'on peut révéler la grandeur de nos tragédies. Enfin, si Corneille n'est pas un élisabéthain, on oublie trop souvent qu'il est un auteur Louis XIII (le jour de la création du « Cid », Louis XIV n'est pas encore né).

(R.T.F.)

FRANÇOISE SPIRA DANS « LA MORT DE POMPÉE ».
Un auteur Louis XIII.

D'autre part, pourquoi ces costumes ? Et je veux bien admettre que je ne les ai pas compris, que c'est à tort qu'ils m'ont agacé, mais qui me fera admettre en gros plan ces faux crânes de clown ? La T.V. ne paie pas assez ses interprètes pour leur demander de se couper les cheveux à la romaine ? C'est possible, mais ce qui est impossible, c'est de nous montrer ce tribun romain avec un faux crâne chauve collé, et dont on voit la colle sur le devant du front, et de nous demander d'être satisfaits.

Les coupures ? Elles n'étaient pas gênantes et peut-être nécessaires. Alors pourquoi, dès le début, ne pas avoir fait la coupure recommandée par Voltaire et qui est une des bonnes coupures de théâtre, car l'attaque devient immédiate :

Le destin se déclare et le droit de [l'épée
Justifiant César a condamné Pompée.

Ces deux vers sont un net commencement de tragédie et douze vers ont disparu entre le premier et le second hémistiche.

Quel sera le résultat des « notes d'écoute » ? Quel qu'il soit, je crois que de telles réalisations doivent être encouragées. Et puisque la Comédie-Française (je me répète) ne remplit pas son devoir, c'est à la T.V. que je m'adresse pour lui demander de nous offrir l'admirable pièce de Rotrou, « Saint-Genest » que dans « Port-Royal » Sainte-Beuve compare longuement à « Polyeucte » et qui par sa construction même est une pièce d'aujourd'hui.

(Archives.)

FRANÇOISE MALLET-JORIS.
Mais où sont les lettres ?

« De vous à moi » : pourquoi cette dispersion ?

JACQUES SALLEBERT nous présente agréablement le reporter-parachutiste Gil Delamarre qui s'est jeté parmi les requins afin d'être repêché par le « Santa-Maria ». Mais toujours la même question : pourquoi ces reportages et ces interviews qui tiennent à la fois du quotidien et du magazine se baladent-ils sans lien à travers les émissions — comme cette pauvre petite page spéciale du journal télévisé abandonnée à sa solitude de chaque soir vers 19 h 15 ? Pourquoi ne pas tout grouper dans un véritable journal du soir ? Certes des raisons doivent empêcher cette ordonnance — mais je ne les découvre pas.

« Mme de Sévigné » : un problème résolu sans élégance.

APRES Corneille, voici Mme de Sévigné. La T.V. nous gâte ! Aurais-je choisi Françoise Mallet-Joris pour nous parler de cette femme si mondaine et, en dehors de sa folie, si froide ? Je ne sais, mais l'auteur de « L'Empire Céleste » a réussi avec beaucoup d'intelligence et de charme cette épreuve difficile.

Un seul reproche : Françoise Mallet-Joris a-t-elle assez insisté sur le côté amour fou de la mère pour la fille ? Je songe à la phrase « Pensez-vous que je ne baise point aussi de tout mon cœur votre belle gorge » et aussi à ce fait que trois prêtres (qui ne connaissaient pas Freud) refusèrent à Mme de Sévigné l'absolution et la communion *à cause de son amour maternel*. Elle croyait en Dieu, mais ajoutait, écrivant à sa fille : « Dieu me fasse la grâce de l'aimer un jour comme je vous aime ! » Ce que j'ai moins goûté, c'est l'insistance des présentateurs à nous rappeler leur présence. Partir d'Edith Piaf pour arriver (vite, heureusement) à Mme de Sévigné, c'est vraiment chercher à se faire voir. Quant à la lecture des lettres, elle posait un problème qui n'a pas été résolu avec élégance, comme disent les mathématiciens. Pendant ces lectures, à un moment — mais n'ai-je pas eu la berlue ? — j'ai cru voir le président Coty baiser la main des dames, histoire d'évoquer pour nous les fastes de Versailles et la majesté du Roi Soleil ; puis pendant la lecture d'une lettre sur la mort, au lieu de nous laisser écouter, on nous montrait une ravissante personne du XX[e] siècle, portant il est vrai le collier de perles de Mme de Sévigné, mais qui semblait fort mal à l'aise dans sa petite robe contemporaine devant une monumentale cheminée, historique et sans feu. Oui, je sais, je sais, on doit lutter contre la monotonie et le style conférence. Alors on cherche. Mais il y avait ici plus de recherches que de trouvailles. Comme j'aurais mieux écouté ces textes s'ils avaient été lus par Françoise Mallet-Joris, avec sa belle voix tendre et calme, tandis qu'on nous eût tout simplement montré des estampes, des paysages et même, puisqu'il en existe, des lettres manuscrites. Le désir de l'originalité à tout prix mène à l'extravagance ; la véritable originalité sort de l'innocence, de la simplicité et même, plus souvent qu'on ne croit, de la modestie.

« L'énigme de Saint-Leu » : on avait bien fait de coucher les enfants.

D'ABORD « L'Enigme de Saint-Leu », histoire habilement présentée, que l'on regarde avec intérêt, mais où j'ai cherché en vain une énigme. Et la →

AU LORD-BYRON ET AU PLAZA EN V.O.

TNP

Le Concert spirituel de Chaillot

ORGUE

5 Concerts sur le thème :
Jean-Sébastien BACH l'Européen :
ses précurseurs, ses contemporains

4e CONCERT :
Lundi 20 février à 20 h. 15
NOELIE PIERRONT
organiste de St-Pierre-du-Gros-Caillou à Paris
« *Bach, l'Espagne et la Bohême* »

★

« Te Deum »
de Michel-Richard DELALANDE
pour soli, chœurs et orchestre

Prix des places : 1,5, 3, 4, 5 NF

ODEON
THEATRE DE FRANCE
RENAUD-BARRAULT
7 premières :
Février : les 17 - 18 - 19 (mat. soir.) 20 - 25 - 26 (mat.)

LE VOYAGE
de Georges SCHEHADE
En alternance avec :
LES FAUSSES CONFIDENCES
LES PRECIEUSES RIDICULES
LA CERISAIE
OCCUPE-TOI D'AMELIE
LE VIOL DE LUCRECE
MAIS N'TE PROMENE DONC PAS TOUTE NUE

STUDIO 28 10, rue Tholozé MON. 36-07
LA DOLCE VITA v.o.
Un film de Federico FELLINI

STUDIO
SAINT-GERMAIN - 53, rue de la Harpe
ASCENSEUR pour l'ÉCHAFAUD
de Louis MALLE

LA PAGODE
LA DAME AU PETIT CHIEN
de J. KHEIFITS, d'après TCHEKOV
et ROUBLIEV, peintre d'icones

Tout le nettoyage
pour tous locaux, commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état · Entretien
Vitres · Tapis · Parquets
RABOTAGE · ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17e

Restaurants

POIRET et SERRAULT
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39
Dîners facultatifs - Parking facile

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

AU COCHON DE LAIT déjeuners, dîners d'affaires
7, rue Corneille Paris (6e) DAN. 03-65
sa spécialité unique à Paris :
...cochon de lait rôti à la broche

Paris en parle...

discussion finale des experts était ridicule quand elle essayait de nous suggérer que ce drame pouvait tout de même cacher un mystère relevant de la mythologie des pendus. Une aventurière, avec l'aide de son amant (un capitaine de gendarmerie) assassine le vieux père du célèbre duc d'Enghien, dont elle est l'héritière. Afin de ne plus avoir d'ennuis, elle offre une grosse partie de l'immense héritage au roi Louis-Philippe qui l'accepte. Comme le juge d'instruction ne comprend pas la morale de cette intrigue, il est destitué et sans doute finira-t-il dans la misère tandis que l'aventurière achève sa vie parmi les bonnes œuvres et le pain bénit. On nous avait, auparavant, priés de coucher les enfants. Sage précaution, car s'ils nous avaient demandé : « Un si détestable complot est-il vraisemblable, lorsque Louis-Philippe n'est plus roi de France ? », qu'aurions-nous répondu ?

Voilà la véritable énigme de Saint-Leu.

Puis « L'avenir est à vous » nous présente une jeune fille très gentille, douce et calme. Elle nous raconte qu'elle est partie de Paris pour la Laponie, en auto-stop, le plus simplement du monde (400 autos utilisées) et qu'elle en est revenue de la même façon, avec beaucoup de photos, et sans un seul ennui, sauf à Stockholm, un soir dans une rue où il y avait trop de monde. Les photos sont belles et la jeune fille recommencera.

Maintenant nous voici dans une école de mannequins. On interroge, pour nous, des jeunes filles de quatorze ou quinze ans. On leur retaillera le nez, on leur rabotera les hanches, on cisaillera leur poitrine ; elles ne mangeront plus, afin de bien dégager les os ; et pour garder un je ne sais quoi de féminin, elles devront apprendre à marcher le ventre en avant. Cet enseignement dure trois mois, et coûte (chirurgie esthétique comprise) deux cent mille francs. 15 % seulement des élèves ont une chance d'être reçues, c'est-à-dire présentées à des couturiers qui engageront peut-être quelques semaines à l'essai... et à cette question : « Pourquoi avez-vous choisi cette école et cet avenir ? » ces filles de quinze ans répondent : « Parce que j'aime le luxe et les belles robes. » Toutes ajoutent : « Papa ne voulait pas et maman a cédé. »

Pourquoi suis-je plus déconcerté par ce mystère que par celui de Saint-Leu ? Certaines envies et déterminations sont plus affligeantes lues sur des visages de quinze ans.

Enfin, voici avec « Paris-Métro » le Paris de tous les jours. Les ouvriers dans les gares, sous les voûtes, le long des lignes, nous montrent et nous expliquent sans boniment leur travail. Il est à souhaiter que cette enquête nous emmène visiter avec la même simplicité d'autres corporations. Mais pourquoi passer un tel documentaire à une heure où ceux qui travaillent et aiment à connaître le travail des autres sont déjà couchés ?

ARMAND SALACROU.

ENQUÊTE

La deuxième chaîne

● *« L'Express » ouvre le dossier dont dépend l'avenir de la télévision en France.*

POURQUOI une seconde chaîne de télévision ? Pour qui ? Et au profit de qui ? Autour de ces trois questions, tout ce que la France compte de puissances (financières, politiques, industrielles, idéologiques) est entré dans une gigantesque mêlée. Le gouvernement lui-même est divisé. Il lui reste un mois pour prendre position. Et en attendant qu'il le fasse, le dossier de la deuxième chaîne mérite d'être rendu public. Car c'est l'intérêt public, avant tout, qui est en jeu.

Sur le principe même de la deuxième chaîne, tout paraît simple : les téléspectateurs japonais ont le choix entre 17 programmes, les américains entre 7, les allemands et les suisses entre 3, les britanniques entre 2. Pourquoi les Français se contenteraient-ils d'un seul programme ? Sur le principe, la cause est jugée.

Mais voici la première difficulté, elle est technique : la T.V. française diffuse la plus belle image du monde, celle qui compte le plus grand nombre de lignes : 819. Une « définition » aussi élevée a pour inconvénient d'encombrer l'éther. Déjà l'actuelle bande III interfère par moments avec les radars des aviations civile et militaire. Une seconde chaîne en 819 lignes trouverait tout juste place dans le contingent d'espace hertzien alloué à la France. Mais une troisième deviendrait impossible à jamais, alors qu'elle pourrait devenir souhaitable avant dix ans. Et, de plus, l'option pour les 819 lignes handicaperait les échanges de programmes avec les pays voisins, équipés en 625 lignes (définition qui occupe dans l'éther un tiers de place en moins que la française), de même que les exportations françaises de téléviseurs.

(Universal)
M. JACQUES FLAUD (*).
Une première tentative.

L'argument en faveur des 625 lignes, qui, peu après que la France et le Vatican eurent opté pour les 819, s'imposèrent en Europe par les fournitures du Plan Marshall paraît donc écrasant. Son seul inconvénient : les récepteurs déjà installés devront être transformés, ce qui coûtera 500 NF à leurs propriétaires. Mais ceux-ci devraient également débourser 300 NF pour pouvoir capter sur leurs postes un second programme, quel qu'en soit le nombre de lignes. Sur le plan technique, la cause paraît donc également jugée.

Le Festival de Monaco

Mais voici que les considérations techniques se compliquent de considérations politiques et morales. Les plus chauds partisans de l'abandon des 819 lignes sont des groupes privés qui entendent enlever à l'Etat le monopole des émissions et créer, tôt ou tard, deux, et peut-être trois chaînes commerciales que l'adoption des 625 lignes rendrait possibles, techniquement, tandis qu'une seconde chaîne en 819 leur barrerait définitivement la route.

Le débat technique a donc pour toile de fond une question de principe : la seconde chaîne doit-elle être d'Etat ou privée ? Ecoutons les arguments de l'une et de l'autre formule. Voici, en substance, ceux des hommes favorables à une seconde chaîne d'Etat :

Le récent festival de Monaco a démontré la supériorité écrasante, sur le plan artistique, des programmes d'Etat, et l'affligeante médiocrité des émissions privées et de leurs rengaines publicitaires. La qualité des programmes a suscité une admiration unanime à l'étranger. Un second programme d'Etat pourrait donner aux Français la meilleure télévision du monde et contribuer puissamment à la vente de récepteurs.

Au contraire, la colonisation des programmes par l'abêtissement et les outrances publicitaires finirait par lasser le public, livrerait un puissant instrument de formation (ou, au contraire, de mystification) à des financiers dont le profit est le but premier, et permettrait aux puissances d'argent de régner en maîtres sur la nation.

Développé par les milieux d'affaires, industriels et bancaires, voici maintenant le point de vue opposé, tel qu'il fut exposé dans un document dû à un très important établissement financier :

Le programme d'Etat s'est révélé incapable, en France, d'offrir au public ce qu'il demande. La preuve en est que les Français possèdent trois fois moins de récepteurs que les Allemands, sept fois moins que les Anglais. L'industrie du spectacle en souffre, l'industrie électronique, qui produit quatre à cinq fois moins d'appareils que ses deux principaux concurrents étrangers, est menacée.

L'implantation en France d'une organisation indépendante, financée par la publicité, est d'autant plus nécessaire et urgente que des émetteurs périphériques étrangers pourront bientôt balayer l'ensemble du territoire français et permettre l'offensive des annonceurs étrangers sur le marché français.

Tactique de l'infiltration

Ces arguments ne sont pas nouveaux, et leurs partisans n'en sont pas à leur première offensive. Celle, déclenchée en 1954, notamment par M. Michelson, Radio-Industrie, la Banque Worms et Publicis - Régie - Presse, aboutit à la création d'Europe N° 1, Télé-Sarre et Télé-Monte-Carlo auquel le ministère des Armées céda, pour l'installation de son antenne, le terrain militaire du Mont-Agel.

Au cours de l'été 1958, l'offensive, contenue dans l'intervalle, se développa. M. Jacques Soustelle, alors ministre de l'Information, négocia avec des groupes privés la création d'une seconde chaîne privée. Les informations diffusées par « L'Express » (et par « Le Provençal ») empêchèrent ce projet d'aboutir (1).

Les partisans de la télévision privée adoptèrent alors la tactique de l'infiltration : il s'agissait de louer, par l'intermédiaire de la SOFIRAD (Société contrôlée par l'Etat et majoritaire dans trois postes périphériques privés) une partie de l'infrastructure de la R.T.F., en vue de la création d'une seconde chaîne, la régie publicitaire des trois émetteurs périphériques contrôlées par la SOFIRAD devant être confiée à Publicis, Havas et d'autres groupes publicitaires.

Cette tentative se heurta cependant, il y a trois mois, à un coup d'arrêt : un amendement interdisant à la R.T.F. d'accepter de nouvelles ressources financières et de disposer de son monopole d'émission sans l'accord du Parlement fut déposé par deux députés, MM. Diligent (M.R.P.) et Joël Le Tac (U.N.R.). Ce coup d'arrêt parlementaire était solidement motivé et puissamment soutenu. Toute la grande presse, parisienne et provinciale, redoute, en effet, la concurrence

(Keystone.)
LOUIS TERRENOIRE.
Un rapport sans conclusions.

que la télévision commerciale ferait, sur le plan publicitaire, aux journaux à grand tirage, dont la publicité est la plus importante source de revenus (2).

Le système « video »

M. Léon Bouzinac, secrétaire général du Syndicat national de la Presse régionale, de son côté, vient de rappeler les menaces que la télévision commerciale fait peser sur la liberté de la presse : la crise, les disparitions et fusions de journaux en Grande-Bretagne (3) paraissent une conséquence de la ponction que la télévision commerciale a fait subir aux ressources publicitaires de la presse écrite.

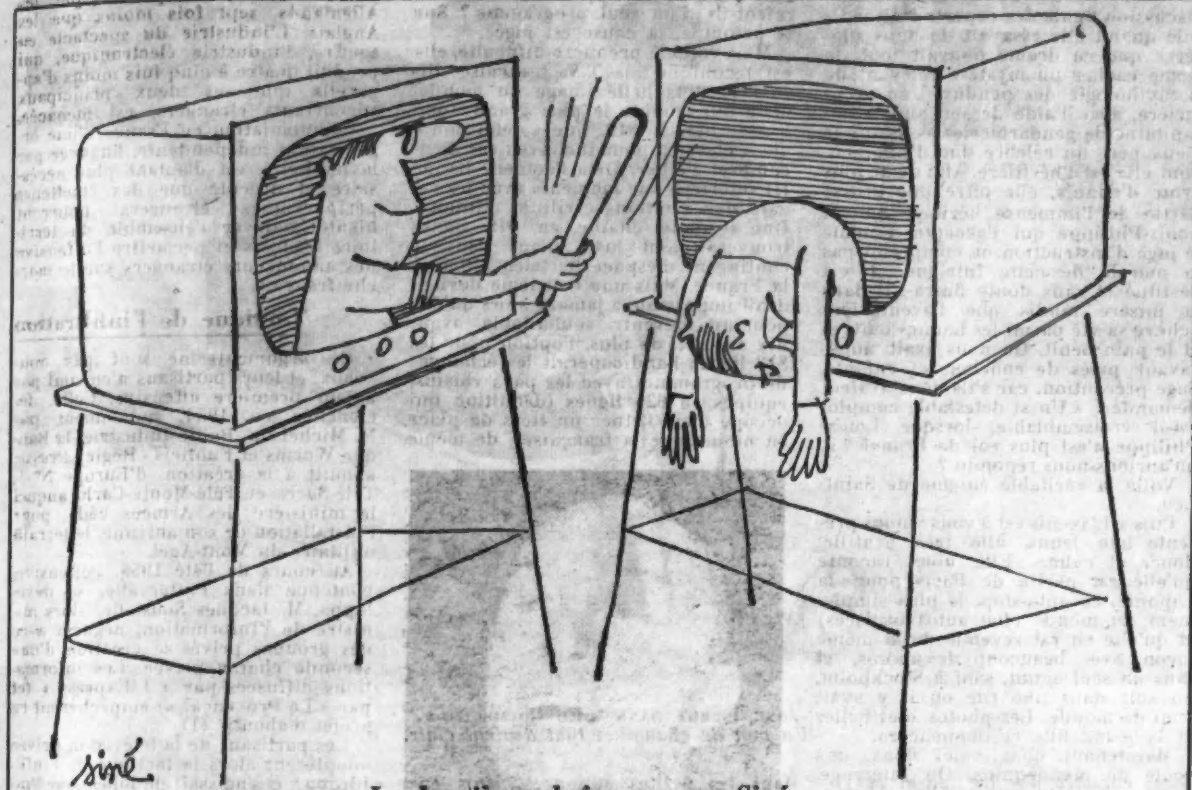
Aussi les défenseurs de celle-ci, de « Carrefour » à « Témoignage Chrétien », en passant par « Le Courrier du Parlement » (article de M. Le Tac), viennent-ils de réclamer pour la

(*) Directeur de la Sofirad.

(1) Voir « L'Express » n° 374 du 14-8-58.

(2) Ce qui n'est pas le cas, d'ailleurs, d'hebdomadaires comme « L'Express » dont la vente et les abonnements (en France comme à l'étranger) constituent la première source de revenus.

(3) Voir « L'Express » n° 503 du 9-2-61.



La deuxième chaîne vue par Siné.

presse écrite la régie de publicité radio-télévisée, pour le cas où le gouvernement autoriserait une chaîne privée ou affermée à des groupes privés.

Mais M. Terrenoire, ministre de l'Information, ne partage pas ce point de vue. Il a engagé contre l'amendement Diligent-Le Tac une double bataille, devant le Parlement d'une part, et, d'autre part, devant le Comité Constitutionnel.

Selon lui, la question soulevée par l'amendement serait purement réglementaire, donc de la compétence du gouvernement et non du législatif.

Sur un autre plan encore, M. Terrenoire vient de montrer qu'il n'est partisan ni de la presse écrite ni du monopole d'Etat en matière de radio-télévision. Le 1er février dernier, en effet, M. Terrenoire manifestait son intérêt pour une initiative du secteur privé, sur laquelle M. Diligent venait d'attirer l'attention : il s'agit de la diffusion par fil — c'est-à-dire par câble co-axial et non par l'éther — de programmes de télévision, selon le système « video » utilisé couramment aux Etats-Unis et en France seulement dans le cadre des entreprises. Une sorte de taxiphone branché sur le tube cathodique permettrait au téléspectateur de choisir entre cinq programmes d'émissions privées.

Suspenses et fondus

S'appuyant sur un paragraphe de l'ordonnance du 4 février 1959, un groupe, animé par M. Henri Noguères — ancien rédacteur en chef du « Populaire » — et — en sous-main — par M. Michelson, a adressé aux ministres de l'Information et des P. et T. une demande de dérogation au monopole pour la transmission par fil.

Ce groupe, constitué depuis 1957, est présidé par le comte de La Rochefoucauld (Banque Internationale de Commerce et Banque Alexandre Saint-Phalle) et comprendrait dans son conseil, le baron Edmond de Rothschild. Même si elle se heurtait à des difficultés techniques, la proposition de ce groupe pouvait jouer le rôle de catalyseur pour une seconde chaîne T.V., en démantelant légalement le monopole de la R.T.F. Mais le ministre des P. et T., M. Bokanowski, a refusé son contreseing et est intervenu auprès du général de Gaulle pour obtenir d'un Conseil interministériel, réuni de toute urgence le 4 février, le rejet de cette demande.

Après ce double échec, M. Terrenoire sera sans doute plus prudent avant de prendre en considération la solution préconisée par une « Société d'Etudes pour la Télévision payante », nouvelle S.A.R.L. dont le capital de 50.000 NF est également réparti entre les établissements Gaumont, la Compagnie des Compteurs, la Société Inter-Technique, la Librairie Hachette et le général Corniglion-Molinier.

Inspirée du système américain « Pay as you view », la « Télévision payante » consiste à équiper les récepteurs d'un compteur qui enregistre chaque prise d'un programme déterminé. Les relevés peuvent être effectués périodiquement et payés comme les redevances téléphoniques. Ce type d'impôt à la consommation pourrait permettre, par exemple, le financement d'une nouvelle chaîne.

Les récepteurs pourraient être mis en location chez les particuliers, etc.

En fait, il paraît s'agir surtout d'une première étape vers la création d'un consortium comprenant deux sociétés spécialisées, l'une dans la fabrication du matériel, l'autre dans la réalisation des programmes.

Quelle que soit la formule adoptée

(A.D.P.)

M. Raymond Janot (*).
Un mois de réflexion.

par le gouvernement pour la deuxième chaîne, le siège est d'ores et déjà fait au niveau de la production. Les sociétés privées créeront du spectacle, avec ou sans publicité. Frédéric Rossif a pris la tête du département Télévision de Hachette, Pierre Dumayet travaille à Publicis. L'un et l'autre préparent des « séries » ménageant au milieu de chaque film des « suspenses » qui permettront éventuellement des « fondus » publicitaires.

Dans le cadre même de la R.T.F., Pierre Sabbagh étudie l'organisation d'un second programme qui serait un simple télé-cinéma en 35 mm réalisé avec des producteurs de spectacles, que ceux-ci soient ou non payés par le secteur privé.

Et si la deuxième chaîne doit encore leur échapper, les groupes intéressés ont finalement intérêt à se placer et à attendre que l'engouement du public se soit développé, pour engager la bataille de la troisième chaîne. En attendant, M. Louis Terrenoire a été chargé de remettre pour le mois de mars au Conseil des ministres un rapport détaillé sur ces problèmes. On sait déjà qu'il se bornera à évoquer plusieurs hypothèses se gardant de toutes conclusions.

JACQUES DEROGY.

(*) Directeur général de la R.T.F.

EXPOSITIONS

Le Douanier Rousseau

● ***Quatre - vingt - un « barbouillages comiques » amenés à prix d'or des quatre coins du monde.***

DEUX jours avant le vernissage, la semaine dernière, de l'exposition des œuvres du douanier Rousseau, chez Charpentier, le téléphone sonna dans le bureau de Raymond Nacenta, directeur de la célèbre galerie.

La veille, un homme épris d'exactitude l'avait prévenu : « *Ce portrait de Pierre Loti qu'on a publié dans la presse, c'est celui de mon père et non du grand écrivain. Enfant, j'ai vu M. Rousseau le peindre.* »

Mais, cette fois, il ne s'agissait pas d'une simple mise au point historique. Au bout du fil, la voix commençait un de ces récits qui s'imposent immédiatement à l'attention d'une oreille avertie :

« *Ce Rousseau, je voulais vous dire qu'il m'a donné des leçons de violon, quand j'étais petit. Mes parents savaient qu'il peignait à ses moments perdus et, pour lui faire plaisir, ils lui avaient acheté deux petits tableaux...* »

Aidé de ses principaux collaborateurs — Mlle Duchizeau et Henry de Masclary — Raymond Nacenta venait de réunir, après des mois d'efforts, 81 des 150 tableaux connus du douanier.

Le pauvre homme

« Et ces tableaux, vous les possédez encore ? demande Raymond Nacenta.

— *Oh ! non*, monsieur, répliqua la voix. *Nous les trouvions plutôt « naïfs ». Alors, comme ils étaient peints sur du bois, un jour, ma mère s'en est servie pour allumer le poêle...* »

Le moindre tableau du douanier vous aujourd'hui plus de 50 millions d'anciens francs. L'ensemble de l'exposition actuelle est assuré pour 8 milliards. Mais on avait quelque excuse, avant la guerre de 1914, de jeter des Rousseau dans le feu. Le critique du « Siècle », Tabarant, écrivait, en effet, en 1912, deux ans après la mort du douanier : « *Ce fut un* minus habens *qui s'avisa de peindre. Plaignons sincèrement ce pauvre homme.* » En 1937, le même Tabarant saluait avec la même autorité, dans le journal « L'Œuvre » : « *Henri Rousseau, le douanier, de qui la gloire a depuis longtemps atteint les cimes.* »

Tout a commencé par un cri du cœur lancé par Alfred Jarry, le père d' « Ubu Roi », qui, dès le Salon des Indépendants de 1893, alors que Rousseau ne peignait que depuis 1880, n'hésita pas à proclamer son génie pictural.

Le patronage d'un homme doué d'un aussi redoutable sens de l'humour n'arrangeait pas les affaires du brave retraité des douanes, dont la seule passion consistait, depuis l'âge de quarante ans, à « faire des images en couleurs et à la main ». « *Si Jarry s'y intéresse*, estimait-on, *c'est qu'il doit s'agir d'une grosse blague.* » Et, pendant des années, rien ne fut épargné à celui qu'on tenait volontiers pour une sorte de Ferdinand Lop de la peinture : visite d'un pseudo-Puvis de Chavannes dans son atelier de Montrouge, fausses invitations à l'Elysée, dérisoires « banquets » organisés en l'honneur du « maître ».

La moustache bonasse, mais l'œil rusé, Rousseau n'était dupe qu'à moitié. Puisqu'on voulait faire de lui un « personnage », il ne se gêna pas pour s'inventer tous les souvenirs qu'on voudrait. C'est ainsi qu'Apollinaire lui-même fut toujours persuadé que son ami le douanier avait puisé ses inspirations tropicales dans sa campagne du Mexique, alors que les dessins des magazines de l'époque et la visite assidue du Jardin des Plantes suffisaient largement à nourrir l'imagination de ce petit employé visionnaire et sédentaire.

Une étape bizarre

Quoi qu'il en soit, les moqueurs se prirent bientôt à leur propre jeu, Apollinaire et Picasso y compris, ses premiers « managers » sérieux. Ils s'aperçurent très vite que Rousseau représentait, dans le mouvement de la peinture, une étape singulière, bizarre, considérable. Pour la première fois, en effet, depuis la fin du moyen âge, un artiste populaire, un « naïf » comme on dira plus tard, s'exprimait tout simplement sans tenir compte des conventions et des règles généralement admises.

Vollard ne s'y était pas trompé. L'année de la mort de Rousseau, en 1910, il lui achetait pour plus de 2.000 francs-or de peinture. C'est qu'il ne s'agissait pas seulement d'un « naïf » comme on en a vu par centaines, depuis, suivre son exemple, mais d'un peintre véritable, doué d'un extraordinaire sens de la composition et de cette qualité plus rare encore qui permet d'utiliser sans les aliéner ses propres faiblesses et ses propres incertitudes à la construction d'un « style » original.

Maladroits, certes, ses tigres et ses personnages perdus dans la « salade » tropicale, mais d'une puissance d'évocation, d'une magie dont il est impossible de ne pas subir les effets. Guindés, peut-être, ses paysans endimanchés dans leurs charrettes, mais vivants pour l'éternité comme les saints, guindés eux aussi, qui veillent aux portes des cathédrales.

« *Vous rappelez-vous les barbouillages comiques du pauvre Rousseau ?* » s'écriait narquoisement Paul Reboux en 1912. Pour le cinquantenaire de sa mort, des milliers de Parisiens s'apprêtent à vénérer quatre-vingts de ces « barbouillages » acheminés à prix d'or du monde entier.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

La semaine prochaine

Drôle de manie !

par FRANÇOISE SAGAN

CINÉMA

« El Cochecito »

De gag en gag au-dessus d'un gouffre d'horreurs.

FILM curieux, insolite, « spécial » ? Non : « El Cochecito » (« La Petite Voiture ») (1), prix de l'Humour noir à Venise, est une œuvre trop audacieuse pour qu'on s'en tienne à ces banalités.

Histoire simplette — du moins en apparence. Un vieillard doucement ramolli (José Isbert) tombe amoureux de la pétrolette d'un de ses amis, paralytique. « J'en veux une comme ça, na ! » Pour l'obtenir, il tyrannise sa famille, fils, bru, petite-fille et futur gendre. Tout lui est bon : ruse, simulation, menaces. En vain : la famille, avare jusqu'à l'os, refuse de céder à son caprice. Alors, il emploie les grands moyens : il empoisonne d'un coup toute la maisonnée. Et il possède enfin son « cochecito », mais pas pour longtemps, juste une courte promenade avant les gendarmes et l'asile.

JOSÉ ISBERT DANS « EL COCHECITO ».
Un mot de changé et tout devient clair.

(Archives.)

(Archives.)

ELIZABETH TAYLOR.
En col de lapin.

On imagine une telle histoire contée par un Anglais : « Arsenic et petite voiture ». Ou par un Italien : humour mouillé, tendresse misérabiliste. Or, l'auteur du film, Marco Ferreri, est italien, en effet. Mais il l'a tournée en Espagne (comme « Pisito », son premier ouvrage) et il en a fait un film espagnol, c'est-à-dire implacablement cruel. Chef-d'œuvre de méchanceté souriante, « El Cochecito », dont presque tous les personnages sont des infirmes ou des gâteux — et tous des égoïstes, soumis à leurs passions puériles — virevolte de gag en gag au-dessus d'un gouffre d'horreurs. Le rire, sans cesse provoqué, hésite devant ces caricatures funèbres. Un Bunuel comique ou, comme disent les almanachs, « drolatique » : ne serait-il que cela, ce film, déjà, nous surprendrait. Mais il s'agit aussi de lire entre ses images, à travers elles. Car « El Cochecito » nous offre une étonnante satire du franquisme.

Est-ce solliciter le film que de le traduire ainsi ? Sincèrement, je ne le crois pas. Et d'abord, parce que nombre de ces images n'ont nul besoin de traduction. Je pense à cette famille madrilène qu'on nous présente : à ces petits-bourgeois ladres, étriqués, hypocrites, corsetés d'ordre moral et vivant en 1960 comme on vivait en 1880; à ces énormes crucifix sulpiciens, gardiens de trésors — la cassette du fils, les bijoux de l'usurière — comme des sentinelles de l'argent ; à ces deux petits Frères de la Charité limpides et suaves, entrant chez l'avocat : « *Vous venez pour vos bonnes œuvres ?* » leur demande-t-on, et ils répondent à voix basse : « *Non. Pour affaires...* » De pareils détails suffiraient à donner l'éveil, mais Ferreri est allé plus loin encore : soit volonté délibérée, soit obsession, il a répandu la satire à profusion, en filigrane de son film.

(1) Lord-Byron, Plaza.

Pas dans la course

« El Cochecito » ou la Parabole de l'Espagne. Le film s'ouvre sur un cimetière et nous entraîne dans un monde stérile peuplé de mutilés de tous âges et de toutes conditions, depuis le pauvre « polio » tiré par sa fiancée au bout d'une laisse, jusqu'au jeune aristocrate gâteux qui caresse sur ses genoux une langouste comme un chat (et la voix de la marquise, sa mère, par l'interphone de la cuisine : « *Ne le montez pas au salon aujourd'hui, je reçois.* ») Tous diminués, dégradés, vaincus. Suit une séquence belle comme une fable. Ces sous-hommes, de quoi rêvent-ils ? D'évasion, de liberté, que dis-je : de performances. Alors, on leur offre une course de petites voitures. *Cochecitos, ole !* Au signal — le drapeau ! — tout ce peuple de culs-de-jatte se rue à vingt à l'heure dans ses fauteuils roulants (moteur « americano » !) avec l'illusion de la vitesse. Cauchemar de jambes mortes, de mains atrophiées... Et maintenant; faites une expérience : remplacez le mot *mutilés* par un autre ; *dépossédés*, par exemple. Aussitôt, le symbole crève l'écran. Et soudain nous apparaît la réalité d'un pays « pas dans la course », en effet, pas dans le siècle, vivant au ralenti, faisant du « sur place », comme dans les mauvais rêves.

Tel est ce film unique en son genre — à lui seul, un genre, en vérité — et qu'il faut aller voir. On y fera connaissance avec un auteur comique, profondément original qui a, enfin ! quelque chose à dire. Et qui le dit.

« Vénus au vison »

La call-girl avait un cœur.

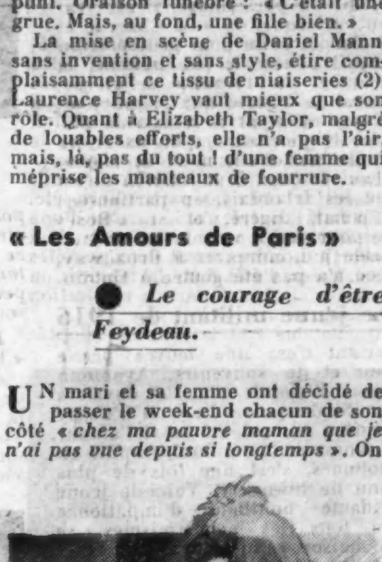
LA call-girl (elle avait un cœur !) a enfin rencontré l'Amour. En un instant, son noir passé lui remonte aux lèvres. Ah ! si un ignoble vieillard ne l'avait pas pervertie à treize ans ! Ah ! si sa mère — trop indulgente ! — l'avait giflée le premier soir où elle a découché ! Hélas ! elle n'aura jamais « la vraie beauté pour une femme : le respect de soi-même ». Du moins, elle repousse avec horreur et l'argent du bien-aimé, et le manteau de vison qu'elle lui avait emprunté. « Garde-le ! — Non, jamais ! » Puis elle part, en col de lapin, chercher du travail dans les petites annonces. Mais en route elle se tue : le vice est toujours puni. Oraison funèbre : « C'était une grue. Mais, au fond, une fille bien. »

La mise en scène de Daniel Mann, sans invention et sans style, étire complaisamment ce tissu de niaiseries (2). Laurence Harvey vaut mieux que son rôle. Quant à Elizabeth Taylor, malgré de louables efforts, elle n'a pas l'air, mais, là, pas du tout ! d'une femme qui méprise les manteaux de fourrure.

« Les Amours de Paris »

Le courage d'être Feydeau.

UN mari et sa femme ont décidé de passer le week-end chacun de son côté « *chez ma pauvre maman que je n'ai pas vue depuis si longtemps* ». On sait ce que cela veut dire. Qu'un accroc survienne — un banal accident, par exemple — et le double mensonge se déglingue. C'est l'affolement : on ne sait plus où « il » est, où « elle » est, ni ce qu'on va raconter au retour. Projetés dans cette aventure, les comparses deviennent complices malgré eux, interviennent à contre-temps, accumulent les gaffes. De cette cascade de situations fausses en jaillissent d'autres, imprévues... (3). L'important, quand on raconte une telle histoire, c'est d'y croire. Dur comme fer.



(Archives.)

PERRETTE PRADIER.
Chez ma pauvre maman.

Et voilà l'erreur de Jacques Poitrenaud : il n'y a pas assez cru. Au lieu de serrer l'action, il l'a diluée, enlisée dans ses fadaises, surchargée de gags inutiles. Il a voulu faire rire avec des « idées », quand les caractères suffisaient. Deux personnages au moins méritaient un meilleur sort : le mari coureur de fillettes et la redoutable coquette qui tyrannise son entourage pour un simple bobo. Dans ces deux rôles, François Périer et Nicole Courcel, pleinement employés, eussent donné au film son style et son relief. Moins bien partagés, Bernard Woringer joue assez froidement un séducteur à garçonnière, et Perrette Pradier, une de ces ingénues savantes que le cinéma nous fabrique désormais en série. Pures créatures de l'écran, aussi conventionnelles que le numéro de bafouillage à cigarette imposé ici, une fois de plus, à Darry Cowl.

Tout se passe comme si Poitrenaud avait eu honte de son sujet et l'avait fui dans une pâle comédie sentimentale. Mais nous n'avons que trop de « sentimentaux » dans le cinéma français d'aujourd'hui. Qui aura le courage d'être carrément Feydeau ou Labiche ?

MORVAN LEBESQUE.

(2) Ermitage.
(3) Marignan, Français.

THÉATRE

« Roses rouges pour moi »

Grâce au T.N.P., Paris découvre Sean O'Casey. « C'est, dit Robert Kanters, le frère et l'égal de Shaw et d'O'Neill, de Yeats et de Synge. »

PRATIQUEMENT inconnu en France jusqu'à la création cette semaine de « Roses rouges pour moi » (1), Sean O'Casey est, à plus de soixante-seize ans, le dernier grand dramaturge irlandais vivant (en réservant le cas de M. Brendan Behan), frère à la fois des Irlandais de l'extérieur comme Bernard Shaw et O' Neill et des Irlandais d'Irlande, comme Yeats et Synge, leur égal par la fécondité (plus de 25 pièces) et la puissance créatrice.

« Roses rouges » est dans une large mesure une pièce autobiographique. Comme son jeune héros, Ayamonn Breydon, Sean O'Casey est né à Dublin d'une famille protestante très pauvre. Son père adorait les livres : il mourut en tombant d'un escabeau sur lequel il était monté pour en prendre un. Sean avait trois ans. Il grandit, misérable, malingre, presque aveugle, protégé par une mère admirable, comme ici Mrs Breydon ou comme la Junon de sa pièce « Junon et le

(1) T.N.P. Deux volumes du théâtre de Sean O'Casey ont déjà paru aux Editions de l'Arche. Traduction de Michel Habart pour les « Roses rouges ». Cf. aussi l'étude de M. René Fréchet dans le Théâtre moderne (C.N.R.S., 1958, pp. 321-336).

Paon ». Il se forma pratiquement tout seul en dévorant des livres (Shakespeare et Ruskin, toujours comme Ayamonn) et en vivant de la dure vie des ouvriers irlandais pauvres avant la première guerre mondiale. La vie lui apprit la révolte, les livres à la chanter.

Beaucoup plus que n'importe quel écrivain irlandais, beaucoup plus que Yeats ou James Joyce, ces bourgeois, Sean O'Casey a vécu au contact du petit peuple de Dublin, de la même vie que lui. Il partage ses souffrances et ses espérances, ses luttes sociales et politiques pendant les longues années de ce combat pour l'indépendance de l'Irlande qu'on ne manquera pas de rapprocher aujourd'hui du combat pour l'indépendance de l'Algérie. Il milite dans les mouvements syndicalistes et travaillistes, il est mêlé, malgré son peu de goût pour la violence, à l'insurrection de Pâques 1916 et il échappe de très peu aux troupes anglaises qui voulaient le fusiller comme franc-tireur.

« La Charrue et les Etoiles »

De tout cela, il commence à écrire, et à écrire pour le théâtre. Grâce à Yeats et à Lady Gregory, le théâtre irlandais a un foyer et une existence.

(Lipnitzki.)

Bernard Verley.
Une confiance méritée.

L'Abbey Theatre, depuis le début du siècle, a fait du bon travail. « *Inutile de lui envoyer des pièces qui ne visent qu'à amuser*, écrivaient les fondateurs, *les pièces doivent comporter une critique de la vie, fondée sur l'expérience personnelle de l'auteur, ou une vision de la vie, de la vie irlandaise de préférence...* » Programme tenu au-delà même de ce que souhaitaient les promoteurs : avec Yeats, avec Synge (« Le Baladin du monde occidental »), l'Abbey Theatre tient d'abord la balance presque égale entre le réalisme quotidien et la poésie nationale traditionnelle. Mais dès 1919, Yeats écrit : « *Nous avons été les premiers à créer un vrai théâtre du peuple... Nous faisons parler les classes muettes... Notre théâtre est tout objectif, mais ce n'est pas le théâtre que nous avions entrepris de créer...* »

Ces classes muettes, c'est surtout Sean O'Casey qui leur donne la parole avec « L'Ombre d'un franc-tireur » (1923), « Junon et le Paon » (1924), « La Charrue et les Etoiles » (1926). O'Casey ne prend pas de distances : il met en scène son cher Dublin, le Dublin des quartiers pauvres et lépreux, de la saleté et des larmes. Et il évoque avec à peine quelques années de décalage les épisodes les plus brillants de la lutte du peuple irlandais pour son existence. Il le fait avec un mélange de passion et de raillerie, il chante les héros de la révolte, et il en dénonce les braillards, les dupes et les profiteurs, ceux qui n'ont été que l'ombre d'un franc-tireur ou le paon inutile et vaniteux. Les classes muettes ne tardèrent pas à pousser des cris : elles firent le succès des deux premières pièces, elle sifflèrent, huèrent « La Charrue et les Etoiles », malgré Yeats qui adjura le public au milieu du charivari et des projectiles divers (« *Vous venez une fois de plus de balancer le berceau de la gloire. La réputation d'O'Casey est née ce soir. C'est une apothéose* »).

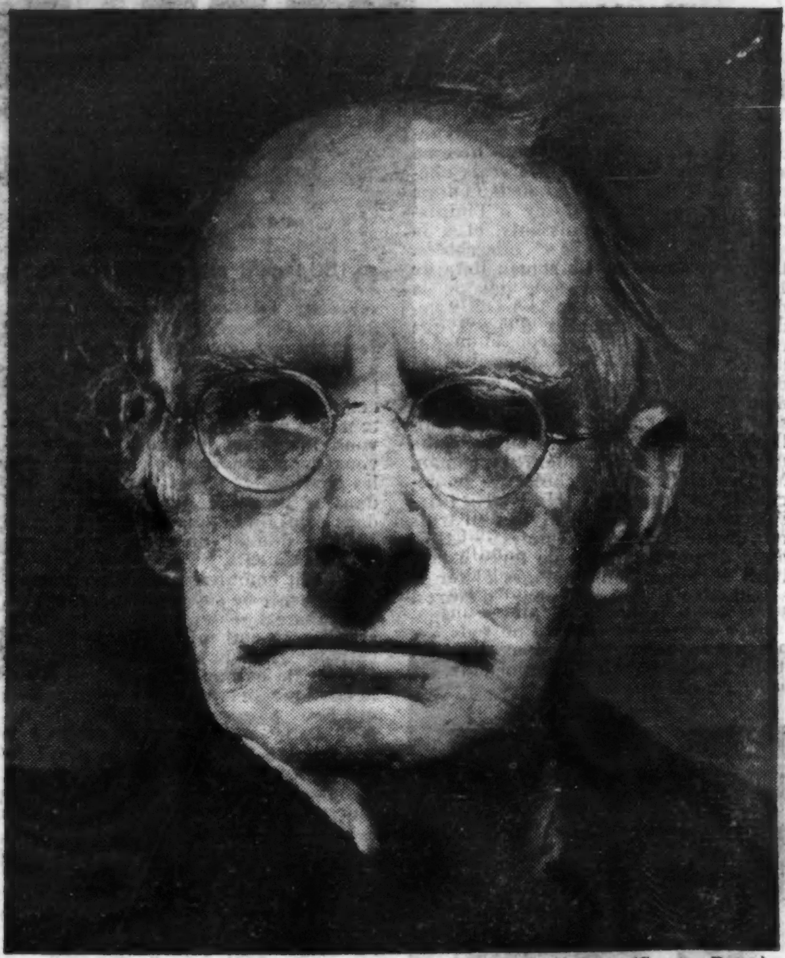
O'Casey quitta le pays pour ne plus y revenir. Depuis plus de trente ans il vit en exil en Angleterre, il y continue son œuvre, les yeux fixés sur son Irlande malgré tout bien aimée. « La Coupe d'argent », « Within the Gates », « Le Feu de joie de l'évêque » (1955) sont quelques-unes des pièces les plus connues, avec « L'Etoile devient rouge » (1940) qui marque sans doute le point extrême du mouvement d'O'Casey vers le communisme, et ces « Roses rouges pour moi » (1943) où son génie semble le plus près d'atteindre son point d'équilibre.

Toute l'œuvre d'O'Casey est un combat pour la liberté mais sous une triple forme : il lutte pour la libération de l'Irlande contre les Anglais, pour la libération de la classe ouvrière contre le capitalisme (« *il n'y a qu'une seule liberté pour les travailleurs : le contrôle des moyens de production, des taux de change et de la distribution* », dit un personnage, il est vrai un peu burlesque, de « La Charrue et les Etoiles »), enfin pour la libération de l'esprit contre le pharisaïsme, la bigoterie et la tyrannie religieuse. Mais c'est la liberté qui prime tout, et O'Casey ne se prive jamais de fustiger les hypocrites, les bigots et les lâches du nationalisme et du socialisme comme ceux de la religion : c'est ce que les Irlandais, en particulier, n'ont jamais digéré, et si « Roses rouges pour moi » a connu un accueil favorable à Londres et à Broadway, la pièce n'a pas été goûtée à Dublin.

Le jeune militant de 1916

Pourtant c'est une œuvre pétrie d'amour et de souvenirs. Ayamonn lutte pour l'Irlande, pour les ouvriers et pour Shakespeare. Le vieil O'Casey des années 40, qui est aussi l'auteur d'une monumentale autobiographie en six volumes, s'est une fois de plus souvenu de lui-même. Voici le jeune autodidacte bouillant d'impatience contre tous les conformismes, sa vieille maison, sa mère, ses amis. Voici les braillards, plus ou moins sympathiques, avec leurs disputes hautes en couleur d'ivrognes pittoresques, qui sont un peu l'équivalent dans ce théâtre de ce que peut être chez nous la partie de manille de « Marius ». Voici les querelles religieuses, ridicules et odieuses, auxquelles Ayamonn-O'Casey est d'autant plus sensible qu'il fait partie de la minorité protestante dans un pays catholique : et dans la pièce au moins, le pasteur a finalement le beau rôle parce qu'il représente le maximum de liberté intelligente.

Voici Dublin, et le troisième acte est peut-être le plus beau chant d'amour qu'un homme ait jamais écrit pour sa ville natale, opposant sous nos yeux le Dublin de la misère, de la grève, de la famine, de l'oppression, et, surgi au seul mot de liberté, un Dublin de lumière, de joie, d'espérance, de lendemains qui chantent... Il y faudra la mort d'Ayamonn : le vieil O'Casey, qui a survécu, s'est souvenu du jeune militant de Pâques 1916, et il a sacrifié, un matin de Résurrection lui aussi, son jeune double bien-aimé : « *Ayamonn Breydon*



(Camera Press.)

Sean O'Casey.
Les yeux fixés sur son Irlande bien-aimée.

porte au-dedans de lui le royaume des cieux... Et peut-être aussi, en vérité, ce triste monde dont nous nous détournons », dit le pasteur, et c'est peut-être l'oraison funèbre que le poète souhaite pour lui-même.

Burlesque, émouvante, vivante, « Roses rouges pour moi » est une pièce où même si on ne savait rien de l'auteur, on reconnaîtrait, je crois, la parole vraie d'un cœur généreux. Tout n'y est pas parfait, et si dans une pièce d'O'Casey les étoiles deviennent rouges, ici les roses rouges

(Pic.)

Nicolas Bataille.
De la politique à la charité.

(d'une chanson qui inspire le titre) sont parfois un peu fleur bleue. Mais il y a la vie, il y a la richesse. La régie de MM. Georges Riquier et Jean Vilar en préserve le plus possible : le mouvement est un peu trop éteint dans les scènes burlesques mais comme presque toujours, dans la cathédrale de Chaillot, il devient excellent quand la pièce prend une allure de cérémonie : Mgr Jean Vilar est un grand liturgiste. Il a trouvé aussi de bons décors de M. André Acquart, une musique de M. Georges Delerue qui doit devenir populaire, et au milieu de très bons éléments de sa troupe (Lucienne Le Marchand, Georges Wilson, Lucien Raimbourg, Charles Denner, etc.), un débutant, M. Bernard Verley, qui a de grandes possibilités de comédien (même la voix, qu'il force, je crois, inutilement par peur de ne pas se faire entendre), qui a le mélange de fragilité et de carrure nécessaire au rôle, bref qui a mérité la confiance des metteurs en scène et le succès qu'on lui a fait.

« Le Grain sous la neige »

● *A la recherche des chemins de la liberté.*

Il n'y a pas si loin de l'Ayamonn d'O'Casey au Pietro Spina d'Ignazio Silone que M. Daniel Guérin fait vivre sur la scène dans son adaptation du « Grain sous la neige » (2). Là aussi, le théâtre nous secoue et

→

(2) Alliance Française. Texte publié chez Del Duca.

GALERIE CHARPENTIER
HENRI ROUSSEAU
DIT " LE DOUANIER "
EXPOSITION DE SON CINQUANTENAIRE
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
Mortensen
Vernissage le 17 février à 21 heures

GALERIE JEANNE BUCHER
53, rue de Seine
AGUAYO - BYZANTIOS - CHELIMSKY
FIORINI - LOUTTRE - MIHAILOVITCH
MOSER - NALLARD

ART DE FRANCE
92, boulevard Raspail - LIT. 21-76
JEAN BERTHIER
Jusqu'au 28 février

GALERIE RAYMOND DUNCAN
31, rue de Seine (6e)
CLAUS RICHTERS
« JAZZ »
18 février - 3 mars

GALERIE ARNAUD
PETER BRUNING
34, rue du Four

GALERIE 93
93, Faubourg-Saint-Honoré (8e) - BAL. 07-21
Ronald MALLORY
1re EXPOSITION EN EUROPE
Du 17 février au 3 mars

ART VIVANT
Asse Fusaro Kimura
Bolin Halpern Lan-Bar
Cottavoz Schmid
72, boulevard Raspail LIT. 99-61

Paris en parle...

→

nous pose des questions sur notre temps. Là aussi, dans un pays sur lequel s'appesantissent la pauvreté, la misère, l'ignorance presque bestiale, le conformisme religieux le plus hypocrite (les Abruzzes), un jeune homme au grand cœur cherche les vrais chemins de la liberté. Il se heurte comme les personnages d'O'Casey à l'implacable égoïsme des puissants, et à la stupidité bovine des misérables. Contre le fascisme (le roman date de 1940), il ne s'accommode pas de la discipline imposée par le parti communiste. Il ne trouvera d'appui que chez une vieille femme, sa grand-mère ; de chaleur que dans l'amitié des humbles ; d'issue qu'en s'accusant d'un crime qu'il n'a pas commis, passant ainsi de l'univers de l'action politique à l'univers de la charité. Dans un esprit de parfaite fidélité au roman, M. Daniel Guérin a choisi de le découper en fragments très courts (dix-sept tableaux, souvent divisés en trois ou quatre par des « noirs »). Il a ainsi donné beaucoup de force à certains épisodes, sans toujours éviter le schématisme excessif pour d'autres. Et la compagnie de M. Maurice Jac-

(Pic.)

J. CHAZOT ET CL. BESSY.
La veille encore, Werther...

quemont qui ne dispose ni du plateau, ni des moyens d'un T.N.P., il s'en faut de beaucoup, fait merveille et nous donne l'illusion d'une pièce où les grandes idées sont traitées à grand spectacle.

ROBERT KANTERS.

OPÉRA-COMIQUE

« La Belle de Paris »

● *L'esthétique des Frères Jacques, salle Favart.*

DIEU ! qu'il est difficile de porter un jugement à peu près serein sur cette « Belle de Paris » que vient de nous présenter l'Opéra-Comique ! Je crois que, pour en pouvoir parler à l'aise, il convient justement d'oublier que c'est à l'Opéra-Comique que cette « Belle » s'offre à nous. Dès lors, tout devient plus facile, et nous pouvons imaginer que nous nous trouvons dans une salle ouverte à toutes les charmantes tentatives de ceux qui, dans le domaine du cabaret comme dans celui du ballet, ont réussi, depuis 1945, à donner un sang neuf à nos divertissements.

On sait combien la « belle époque » a pu fournir de sujets aux pourvoyeurs des cabarets et des compagnies chorégraphiques, qui misaient à la fois sur l'attendrissement rétrospectif des survivants de ce bon vieux temps, et sur le comique anachronique né de modes qui nous paraissent ridicules. De Roland Petit au marquis de Cuevas, le « Maxim's » du chasseur a servi de cadre aux ébats de bien des danseurs, et Saint-Germain-des-Prés a emprunté une partie de sa mythologie familière à un 1900 de carnaval.

Notre « Belle de Paris », elle aussi, se réclame de cette esthétique dont le seul défaut est qu'elle ouvre grandes les portes au « déjà vu »... Il s'agit d'un « opéra-ballet-bouffe », dont l'ambition avouée est, en réunissant chanteurs et danseurs en une action commune, de fondre les prestiges du théâtre lyrique et ceux du ballet en un spectacle « total ». Le résultat est souvent charmant, mais, à la fin de la soirée, chaque spectateur a une envie folle de faire chanter Claude Bessy, de faire danser Mme Andréani, et d'effacer ainsi toute frontière entre des genres juxtaposés...

Les flonflons du cake-walk

L'histoire de cette « Parisiana », ouvrière de modes catapultée dans le monde de la haute galanterie et qui revient ensuite à ses premières amours, nous est contée sur un ton souvent poétique par Louis Ducreux, dans une mise-en-scène - chorégraphie de M. Etchevery. L'aventure est assurément un peu longue (1 h. 20). Mais elle passe aisément grâce à l'esprit d'une musique de Georges Van Parys, où le comique de bon goût voisine avec le charme le plus gentiment sentimental, et où les flonflons du cake-walk ne font point oublier certains couplets fort délicats, ni certain quintette d'entrée particulièrement réussi. Au milieu d'une troupe fort habile, où Jacques Chazot côtoie Jacques Jansen, et où nous avons spécialement remarqué la voix de Mlle Christiane Harbell, c'est Claude Bessy qui est la « Belle de Paris ». Et, bien entendu, elle y est remarquable de chic et d'abattage. René Gruau, dont on connaît les affiches, a brossé d'excellents décors, et semble s'être souvenu, pour un costume de Claude Bessy, de celui qu'il dessina pour Colette Marchand dans le « Ciné-Bijou » que monta Roland Petit... Quant à Richard Blareau, toujours précis et enthousiaste, c'est lui qui insuffle à tout ce divertissement son rythme exact.

Cela dit, est-ce là un spectacle qui convient à l'Opéra-Comique ? Cette esthétique « Frères Jacques » a-t-elle sa place salle Favart ? Je ne veux point en disputer, car j'aurais l'air de bouder le plaisir évident que j'ai pris à cette représentation. Mais il est certain que ce plaisir eût été sans mélange s'il m'avait été dispensé dans un cadre autre que celui où, la veille encore, Werther disait adieu à la vie...

CAMILLE RAMEAU.

LA BRUYERE - Dir. Vitaly
Le Mariage de M. MISSISSIPPI
PROLONGATION

Théâtre des Champs-Elysées — Lundi 27 févr. 21 heures (Valmalète-OAI)
UNIQUE RECITAL ELISABETH
SCHWARZKOPF
avec le concours de JACQUELINE BONNEAU

60, AV. LA MOTTE-PICQUET Tél. FONTENOY 50-50
KINOPANORAMA
SUR 3 ECRANS GÉANTS
UN FRANÇAIS A MOSCOU
Le Cirque de Moscou
Les Trésors inconnus du Kremlin
Les Ballets fabuleux d'Erivan
JEUDI, SAM., DIM. — 2 MATINÉES 14 h. 30 16 h. 50
SEMAINE — MATINÉE 15 h. 30
TOUS LES JOURS — 2 SOIRÉES 19 h. 15 21 h. 35
Du jeudi 16 au dimanche 19, tous les jours 2 matinées, 2 soirées

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Hauteur minimum 12 mm.
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOI (Cadres)

J. F. 28 a., cadre, journ. prof. secr. dir. tr. exp., angl. parf., conn. milieux presse, agences photo, cinéma. Excell. référ. organ. et animation service, ch. poste resp. préf. mil. art., presse, cinéma, rel. publ., publ., sem. 5 jours. Sal. en rapp. cap. Ecr. n° 7527 L'Express, 29, r. Marignan (8e) qui transm.

DEMANDES D'EMPLOI

Expérience Vie collective
Gestion, relations humaines, sens responsabilités et organisation, Monsieur 47 ans, actuellement directeur important centre reclassement social, cherche situation correspondant à ses aptitudes : collectivité, entreprise ou autre. Région indiffér.
Ecr n° 7530 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

ANCIENNE SECRETAIRE PARLEMENTAIRE
Excellente sténo-dactylo français-anglais cherche pour complément travaux 2 à 3 heures par jour. Dispose téléphone. Sérieuse. Téléphoner à TRI. 57-89

Avec Magnétophone prise et transc., confér., rapports, correspond., etc. Franç.-angl. Ecr. n° 7520 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

HOMME 35 ANS
Sens artistique cultivé, connaissant comptabilité, goût responsabilité. Initiative, cherche situation, de préférence cinéma, disques, radio. Ecrire n° 7516 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris-8e

Secrét. littér. 30 ans, exc. présent. cultivée, conn. angl. bonne rédact., 4 ans prat., cherche situation chez écrivain, revue, édition. Téléphoner à ORN. 24-24

Supprimer ou diminuer le BESOIN DE FUMER
IL existe actuellement un remède qui coupe l'envie de fumer et permet au fumeur le plus invétéré de se désintoxiquer définitivement en 3 semaines. Renseignements gratuits. Écrire : Centre de Propagande Anti-Tabac (Serv. 84 B), Chaussée d'Antin, 18, Paris.

MERCURY - MADELEINE
CE QUE PENSENT QUELQUES CRITIQUES DU FILM
« LES GRANDES PERSONNES »
de Jean VALERE
d'après « Histoire d'un amour »
de Roger NIMIER

ARTS (7-2-61)
« LES GRANDES PERSONNES est sans doute aucun, un très bon film... Il faut donc aller voir et revoir LES GRANDES PERSONNES... »
Jean DOMARCHI.

COMBAT (7-2-61)
« ...Une certaine perfection de style, et plus encore la complicité entre ce style et le sujet, font des GRANDES PERSONNES une œuvre d'une rare éloquence, éloquence qui ne trahit jamais la nostalgie qui la porte. »
Pierre MARCABRU.

FIGARO LITTERAIRE (11-2-61)
« ...On entend, plus puissants que le piano et le jazz, le cri muet des cœurs, le hurlement muré des corps. Il y fallait l'inspiration d'un écrivain : Roger Nimier. L'art d'un metteur en scène : Jean Valère. »
Claude MAURIAC.

LE MONDE (8-2-61)
« ...Son film est un film précieux, luxueux, qui ressemble dans une certaine mesure à ces intérieurs de rêve que nous présentent les magazines de décoration. »
Jean de BARONCELLI.

L'HUMANITE (7-2-61)
« ...Il faut dire qu'il y atteint presque les sommets de l'expression cinématographique sous une forme moderne, rencontre de la « nouvelle vague » et de l'ancienne, tant par le sujet que par la manière de le voir. »
Samuel LACHIZE.

PARIS-JOUR (6-2-61)
« ...Impression jamais ressentie : on aime ce chef-d'œuvre comme on aime une femme, avec son cœur, avec ses sens, avec émotion et tact. »
Maurice CIANTAR.

et L'EXPRESS (2-2-61)
« ...Des images passent devant nos yeux. Elles sont agréables, souvent belles. La caméra, sans virtuosités inutiles, connaît son travail et le fait bien. Montage signé Azar, c'est tout dire. Les comédiennes : Micheline Presle, Jean Seberg, Françoise Prévost jouent juste, ont de la présence. Bref, Jean Valère, le metteur en scène, nous offre, à défaut d'originalité, un ouvrage loyal et solide. »
Morvan LEBESQUE.

OFFRES D'EMPLOI (Cadres)

PRÊT A PORTER COUTURE
RECHERCHE
UNE COLLABORATRICE
connaissant bien la profession pour assurer la
DIRECTION DES VENTES
sur le plan administratif et commercial. Très larges perspectives de rémunération. Ecrire à MOULIN (réf. GE 2), 8, rue de Milan, Paris-9e. Discrétion absolue assurée

OFFRES D'EMPLOI

DACTYLOS DEBUTANTES
400 NF. PRESENTANT BIEN. Ecrire lettre manuscr. DISC. DE FRANCE, Th. Marigny - PARIS (8e)

PARFUMS CH. DIOR
recherchent :
STENO-DACTYLOS
FRANÇAIS-ANGLAIS
sachant rédiger, notions secrétariat administratif
Service Publicité
Adresser curriculum vitae et prétentions : M. Graticola, 37 bis, r. des Abondances, Boulogne

REVUE MENSUELLE CHERCHE SECRETAIRE REDACTRICE
Envoyer curriculum vitae, références à n° 3050 Ed. BLEU Publicité, 17, rue Lebel, à Vincennes

TECHNIC. de PUBLICITE
pour seconder chef de publicité. Adr. cand. av. C. V. et référ. à Damour Pub. 15, r. Galvani (17e)

PARFUMS CH. DIOR
recherchent :
HOMME JEUNE ET DYNAMIQUE
pour fonctions administratives
Département Publicité
Anglais nécessaire
Adresser curriculum vitae et prétentions : M. Graticola, 37 bis, r. des Abondances, Boulogne

Bureau de voyage
demande secrétaire sténo-dactylo bilingue français-allemand, convient personne active ayant esprit d'initiative. Adresser curriculum vitae et photo à BUCOTOUR, 13, rue de Laborde (8e)

REPRESENTATION (Demandes)

DAME 38 ans expérience commerciale cherche place voyageur médical, région Pyrénées-Midi. Mlle GOUT, 24, rue Caffarelli - TOULOUSE

VACANCES

ENFANTS VACANCES DE PAQUES à la neige (23-3 au 6-4). Hôt. tt cft. Alt. 1.000 m. Ski. Repos. Votre enfant reviendra enthousiasmé. Club des Pingouins. MIR. [illegible]

COURS ET LEÇONS

JEUNE ALLEMANDE - 2 bachots - donnerait chez elle répétitions ou cours d'allemand. Ecr. : Mme ROUX, 87, r. Cardinet, Paris-17e ou téléph. M. ROUX, ODÉ. 47-33, heures de bureau

TRAVAUX A FAÇON (Demandes)

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON - 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-[illegible]

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, [illegible], boulevard de Courcelles WAG. [illegible]

APPARTEMENTS (Ventes)

VERSAILLES
VUE UNIQUE sur Château
Beau 5 pièces état neuf, 150 m2, balcons, confort, 3e étage
PRIX INTERESSANT
P. MASSONI
21, rue Lesueur - KLE. 76-14

MONGE Magnifique studio, cuis., bains, grande entrée. Tout confort. 22.000 + crédit. Mercredi, jeudi, 14 à 17 heures. 16, rue Gracieuse et RIC. 57-12

5e - VUE IMPRENABLE
Studio très original 60 m2 pouvant convenir à ARTISTE, tout conf. 4e ét. sans asc. Tél. ELY. [illegible]

SAINT-MICHEL
Près place, immeuble classé, 2 pièces tout conf. 60 m2, 35.000 NF + crédit - OPE. 53-66

PROPRIETES (Ventes)

Petite PROPRIETE 65 km. Pte St-Cloud, près de Pacy-s/Eure, 2.000 m2, amén. tt cft, gde poss. [illegible] D. WEISS, 41 bis, r. Condorcet, Tru.62-53 h. repas

CAPITAUX (Offres)

VOS
DISPONIBILITES
PLACEES PAR S.E.P.I.F.
Produiront 30 % A MOYEN TERME
avec garanties immobilières notariées 1er rang
S.E.P.I.F. 1, rue du Louvre CEN. 00-83

l'Avant-Scène du CINEMA

revue nouvelle, formule nouvelle

la seule revue publiant : découpages et dialogues de films « in extenso », photos, articles de présentation, revues de presse, courts métrages, scénarios inédits ou interdits...

l'Avant-Scène du CINEMA

cette revue de cinéma est créée par

l'Avant-Scène

la plus importante revue de théâtre : 237 numéros parus à ce jour.

sont encore disponibles les numéros dans lesquels ont été notamment publiées :

96 : C.A. Puget, P. Bost
UN NOMME JUDAS

103 : Paul Vandenberghe
PRINTEMPS PERDUS

130 : L. Pirandello, M. A. Comnène
COMME AVANT MIEUX QU'AVANT

135 : M. Aymé
LES OISEAUX DE LUNE

137 : J. Audiberti
LE MAL COURT

160 : Félicien Marceau
L'ŒUF

165 : H. Wouk, J.A. Lacour
OURAGAN SUR LE CAINE

171 : D. Fabbri, Th. Maulnier
PROCÈS A JÉSUS

178 : M. Achard
PATATE

181 : J. Anouilh
ARDÈLE OU LA MARGUERITE

184 : R. Rose, A. Obey
DOUZE HOMMES EN COLÈRE

202 : A.P. Tchekov, G. et L. Pitoëff
ONCLE VANIA

203 : M. Aymé
LA TÊTE DES AUTRES

205 : J. Audiberti
L'EFFET GLAPION

210 : J. Anouilh, R. Laudenbach
LA PETITE MOLIÈRE

214 : U. Betti, H. Hatem
UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE

229 : G. Arout
GOG ET MAGOG

231 : R. Thomas
PIÈGE POUR UN HOMME SEUL

236 : D. Fabbri, Th. Maulnier
LE SIGNE DU FEU

230 : R. de Obaldia
GENOUSIE

232 : Friedrich Durrenmatt
LE MARIAGE DE M. MISSISSIPPI

le numéro : 2 NF

CINEMA

au sommaire du nº 1 (15 février) :

LE PASSAGE DU RHIN
A. Cayatte et Maurice Aubergé

NUIT ET BROUILLARD
Alain Resnais et Jean Cayrol

LE CHANT DU STYRÈNE
Alain Resnais et Raymond Queneau

et l'Actualité cinématographique

dans les numéros suivants :
LES AMANTS, LES TRICHEURS, LA VÉRITÉ, des films de François Truffaut, Agnès Varda, Pierre et Jacques Prévert, Chris Marker, Eric Rohmer, Alexandre Astruc, Pierre Kast, Jacques Doniol-Valcroze, Philippe Lifchitz, Jean Cocteau, Henri Colpi, Georges Franju, Jacques Demy, Luchino Visconti...

le 15 de chaque mois — 2,50 NF.

BON à retourner à l'Avant-Scène
27, rue Saint-André-des-Arts, Paris VIᵉ
Dan. 67-25.

Je désire recevoir (franco de port) :

	Fr.	Etr.
□ Un abonnement d'un an à l'Avant-Scène du **cinéma** (11 numéros)	22	26
□ Un abonnement d'un an à l'Avant-Scène du **théâtre** (23 numéros)	36	41
□ Dans l'édition luxe « Bibliothèque » (uniquement pour l'Avant-Scène du Théâtre), supplément..............	15	15
□ Les numéros suivants de l'Avant-Scène du théâtre, le nº (Voir la liste ci-contre)	2	2,40

Nᵒˢ ....

Ci-joint le titre de paiement (de préférence C.C.P. 7353.00)

NOM ....

ADRESSE ....

PRIME :
Pour toute commande supérieure à 50 NF, il sera adressé gratuitement la Collection-sélection de 3 numéros dans lesquels ont été publiés notamment « Le JOURNAL D'ANNE FRANK » (G. Hackett-G. Neveux) « VU DU PONT » (A. Miller-M. Aymé) « CHATEAU EN SUÈDE » (Françoise Sagan).

numéro 1 (15 février) chez votre marchand de journaux
ou à l'Avant-Scène - 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-VIᵉ (2,50 NF franco)

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

10 FEVRIER

RENCONTRE avec Masmoudi. Quelle importance il attache à la presse française de gauche ! Nous n'en revenions pas, nous qui la faisons. Elle l'inquiète. Peut-être sent-il confusément que parmi nous, certains qui souhaitent la paix de tout leur cœur aimeraient bien aussi que ce ne fût pas de Gaulle qui en eût le bénéfice. Sentiment inavouable, mais très humain comme tout ce qui est inavouable. A quoi bon protester et vous indigner ? Convenez-en avec moi : pour que tout le monde fût content, il faudrait à la fois que la guerre finisse et que la politique de de Gaulle échoue.

En revenant de cette « parlote » où des confrères émettaient tous à la fois des paroles confuses, je suis résolu à me taire le plus que je pourrai sur la négociation en cours. Il ne sert à rien de commenter des intentions. L'étrange est que sur l'essentiel, les parties soient déjà d'accord, mais ce qu'on appelle « préalables » obstrue la route. On se dispute à la porte sur des vétilles... Voilà que je manque déjà à la consigne de silence ! Rentrons dans les coulisses de ma vie privée.

11 FEVRIER

REPETITION d'« Asmodée ». C'est la cinquième reprise depuis la création, je crois bien. Je n'écoute pas la pièce ; je regarde couler ma vie. Rien n'a bougé : ni le décor de Sue, ni Germaine Rouer, belle comme elle l'était en 1938. Les enfants du premier acte poussent les mêmes cris aigus de martinets que ceux de la création, qui doivent avoir aujourd'hui trente-cinq ans. Rien n'a changé, sauf le monde, autour de la coque dorée et sombre du théâtre où Jacques Copeau et Edouard Bourdet ne sont plus assis auprès de moi, pour organiser la victoire. Je les cherche dans les demi-ténèbres de la salle. Ce vaisseau de haut-bord qu'est la Comédie-Française et qui vogue au-dessus des années, que de corps il aura rejetés à la mer ! Ces derniers temps encore... Je pense à Clariond, à la ravissante Sabouret. Il n'y a personne à l'orchestre : ce sont eux, Copeau et Bourdet, qui règlent tout encore, comme s'ils étaient vivants.

Jean Marchat me dit : « Moi qui ai joué si souvent « Tartuffe », je suis content d'interpréter M. Couture... » Flatterie délicate mais qui donne la raison de cette survie dont bénéficie « Asmodée ». Il y a là un caractère et qui s'inscrit dans une lignée classique. Vous avez beau dire que la vie ne connaît pas de « caractères », la littérature les connaît, les enregistre, les retient.

Comme celle des « Mal Aimés », cette reprise ne m'apporte que le regret de ce que j'aurais pu faire au théâtre et que je n'ai pas fait. O trop courte vie !

12 FEVRIER

ROMANCIER, je m'irritais d'être confondu avec mes personnages et jugé à travers eux. Lecteur du dernier roman de Graham Greene, « La Saison des Pluies », je cède moi-même à cette tentation. Je me moque bien de ce Querry dont on me raconte l'histoire ! C'est Graham Greene qui m'intéresse, c'est sa propre aventure que j'essaie de reconstituer à travers celle de ce Querry qui construit des églises comme Graham Greene des romans.

Querry a perdu la foi. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout le livre se ramène à cette question que nous ne nous posons jamais. Seul un objet peut se perdre. La Foi n'est pas quelque chose que nous tenons serré dans notre poing comme du sable, et tout à coup il n'y aurait plus rien. Pour l'avoir perdue, il faudrait d'abord l'avoir possédée ; mais la Foi n'est pas une possession : « Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité ! » Ce cri est dans l'Evangile, le Christ lui-même l'a entendu. Voilà la prière de Querry. Son incrédulité le sépare moins de Dieu que ne le fait la crédulité d'un autre personnage de « La Saison des Pluies », l'inepte Rycker qui lit les Mystiques, s'interroge sur « le pur amour » et qui est immonde.

L'incrédulité de Querry est toute pénétrée d'une sourde passion, de je ne sais quelle rancune infinie à l'égard de ce Dieu non pas caché, mais absent, et cette rancune, qui est l'envers d'un immense amour, nous le rend plus proche que la Foi des missionnaires de la léproserie décrite ici, admirables certes, mais automates du dévouement et mécanisés par leur fonction.

Etre dans la nuit, ce n'est pas avoir perdu la Foi, assister à des Offices et répéter des formules, ce n'est pas l'avoir gardée.

« Cherchons comme cherchent ceux qui doivent trouver, et trouvons comme trouvent ceux qui doivent chercher encore... » Cette parole de saint Augustin s'adresse à Querry et à beaucoup de ceux qui ont cru, et qui croient ne plus croire. Le pire serait de répondre à leur profession d'athéisme comme le fait ce bon Père de « La Saison des Pluies » : « Vous êtes dans l'aridité, c'est l'épreuve de la nuit obscure... » Il ne faut pas faire de l'incrédule un saint malgré lui ; il faut comprendre et respecter son scrupule de ne pas se mentir à lui-même, de ne pas, comme on dit, « se monter le coup ». C'est toujours nous-mêmes qui parlons à nous-mêmes : Querry le sait et que, sous prétexte de dialogue avec le Seigneur, nous faisons à la fois les demandes et les réponses. Il dénonce les mensonges qu'il voit, au-dedans de la vérité qu'il ne voit plus.

Mais la grâce qu'il nie se manifeste malgré lui dans ses actes : la nuit où il part dans la forêt, à la recherche de son serviteur lépreux, il expose sa vie pour rien, en échange de rien, puisqu'il croit ne plus croire. Et cette vie, il finira par la perdre sans que son sacrifice ait aucune signification... Je ne sais si « La Saison des Pluies » est un roman chrétien, un roman catholique, mais je sais que ce récit est fait à souhait pour nous déranger, nous, les fidèles de la sainte bourgeoisie dont l'hédonisme aura utilisé en ce monde, pour notre repos et pour notre joie, pour notre confort, l'interminable agonie du Fils de l'Homme...

F. M.

Avec le Sérieux et l'Honnêteté des Maisons de Qualité

NICOLL

La Tradition Anglaise du Vêtement

Maison de confiance fondée en 1820

29, RUE TRONCHET

SOLDES ANNUELS

VÊTEMENTS DE HAUTE QUALITÉ

PRIX SENSATIONNELS

APERÇU DE QUELQUES PRIX

PARDESSUS raglans ou manches montées, en très belle draperie pure laine, richement doublés, fins de série, garantie NICOLL .... 187 NF

PARDESSUS sport 7/8e en très belle draperie pure laine, dispositions anglaises, coupe et façon mode, qualité NICOLL.. 224 NF

PARDESSUS ville et sport coloris classiques gris et bleu ou hautes fantaisies en tissus irlandais ou français premier ordre, exécutés dans nos ateliers coupe et qualité NICOLL............ 288 NF

PARDESSUS de très grand luxe coupés dans les plus nobles draperies d'importation britannique dont « **Crombie** » et françaises exclusives. Coupe qualité finition NICOLL, **à 30 % de leur valeur.**

VESTONS sport en très beau tissu français tweed et fantaisies diverses, fins de séries, grand choix de coloris. Depuis 98 NF

VESTONS sport exécutés dans un très grand choix de tweed français pure laine. Gamme de coloris variés, dispositions anglaises. Depuis .... 137 NF

VESTONS sports de grande classe, confectionnés dans toute la gamme des tissus anglais, harris tweed, tweed irlandais et écossais, Crombie, Shetland et retors français à **30 % de leur valeur.**

COSTUMES DE VILLE; en très beau peigné ou retors pure laine, coloris unis et fantaisie, fin de séries forme droite ou croisée, façon NICOLL .... 197 NF

COSTUMES DE VILLE en peigné couvert ou rasé très habillés, coloris sobres coupe et façon NICOLL Même qualité en retors pur peigné............. 256 NF

COSTUMES DE VILLE en serge tergal ou en draperies « Tailleur » fil à fil et rayures établis dans nos ateliers avec la garantie traditionnelle NICOLL. **Très recommandés** .... 284 NF

COSTUMES de très haute qualité établis dans les plus beaux tissus peignés français et anglais garantis d'origine, coupe et façon ateliers NICOLL **à 30 % de leur valeur.**

PANTALONS en flanelle foulée ou serge couverte française pure laine, avec la garantie totale NICOLL......58 et 48 NF

PANTALONS serge Tergal et granité laine coloris gris, marron et divers, coupe, finition NICOLL .... 79 et 69 NF

PANTALONS Tergal de luxe et **PANTALONS** flanelle et serge françaises et anglaises, coupés dans les plus belles qualités fabriquées, faits dans nos ateliers. Depuis .... 99 NF

UN LOT TRÈS IMPORTANT DE COUPONS de tissus de 1 à 3 m provenant de nos ateliers, hommes et dames, sacrifiés **depuis le m** 9 NF

NICOLL n'est pas seulement une marque, c'est une garantie absolue. Ses soldes sont composés exclusivement de vêtements de haute qualité.

Magasins ouverts tous les jours de 9 h 30 à 12 h 45 et 13 h 15 à 19 h. lundi compris

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange

91. Champs-Elysées. Paris (8e). Tél. : ELY. 99-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8e), Tél. : BAL. 69-20 (angle Champs-Elysées)

Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS :

France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)

Belgique : 1 an : 625 francs belges.
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C. C. P. 7141-66 Bruxelles

Etats-Unis : 1 an : 12 dollars.
Souscription chez HOWARD PUBLICATIONS
1.475 Broadway, New York (U.S.A.)
Tél. : Longacre 502-60

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : 1,25 NF.
Tunisie : 107 millimes.
Maroc : 1 D. 30.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.
Congo, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigeria : 130 NF.
Angola, Cuba, Haïti, Panama, Tanganyika, Costa-Rica, Jamaïque, Guatemala, Ile Maurice : 152 NF.
Aden, Afghanistan, Ceylan, Golfe Persique, Inde, Pakistan : 162 NF.
Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Colombie, Venezuela, Uruguay : 172 NF.
République du Vietnam : 183 NF.
Australie, Nouvelle-Zélande : 245 NF.